

L'Exécuteur [092]

– Le boss de Zurich

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Le boss de Zurich

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le boss de Zurich

CHAPITRE I

— Vous avez tort, herr Dorfman. Véritablement tort.

Le petit homme chauve aux épaisses lunettes de myope et à la mine grisâtre considéra le contrat étalé sur son bureau d'un regard flou, puis toisa son vis-à-vis en battant des paupières à la manière d'un hibou ébloui. Son visiteur devait mesurer presque deux mètres, était habillé de gris et portait lui aussi des lunettes.

Une semaine plus tôt, lors de leur première entrevue, il s'était présenté sous le nom de Hans Frôler et se disait mandaté en qualité de conseil juridique par un important groupe international désireux d'acquérir son brevet concernant la 3X.

La colle 3X.

Une colle synthétique qui allait révolutionner toute l'industrie et qui permettrait bientôt à Karl Dorfman de vivre de ses rentes. Des rentes de milliardaire. Les études de marché avaient déjà été faites et la chose était à présent certaine, la colle 3X serait la colle du troisième millénaire. Un produit qui s'était immédiatement imposé auprès des industriels contactés et un accord de principe avait même été adopté deux jours plus tôt entre l'inventeur Karl Dorfman et la Taalers-Bann, une des plus importantes sociétés concernées.

— Vous ne m'écoutez pas, herr Dorfman, reprocha doucement le conseil juridique.

— Si, si, mentit Karl Dorfman en papillotant de plus belle de ses lourdes paupières. Si, je vous écoutais. Seulement, comme je vous l'ai déjà dit, herr Frôler, un accord de principe a déjà...

— Je sais cela, coupa patiemment le conseil. Je sais. Mais comme je vous l'ai moi-même déjà répété, mes clients semblent très désireux de conclure ce marché à la place de la Taalers-Bann.

Il avait lourdement appuyé sur le mot très et, derrière ses lunettes légèrement fumées, ses petits yeux délavés avaient pris une étrange fixité. Comme pour bien préciser sa pensée, il ajouta aussitôt et à voix contenue :

— Naturellement, comme vous le voyez sur ce contrat, mes clients sont tout disposés à payer ce brevet à son juste prix.

Derrière la table encombrée de tout un fatras qui lui servait de bureau, le petit Karl Dorfman hocha sa tête chauve en affichant un sourire conciliant. De sa voix étonnamment grave et bien timbrée il enchaîna :

— Je crains de ne pas m'être fait clairement comprendre, herr Frôler. La somme proposée par vos clients ne représente même pas le

dixième du prix accepté par la Taalers-Bann. En conséquence, il est hors de question pour moi de dénoncer l'accord moral qui me lie à cette société.

Un petit sourire froid distendit un instant la bouche sans lèvres du conseil qui répliqua sur un ton de reproche :

— Décidément, herr Dorfman, vous ne m'écoutez pas attentivement.

— Si, rétorqua l'inventeur. Je vous ai parfaitement écouté et...

— Non.

La voix du conseil n'avait pas monté d'un ton mais ; dans son regard, une expression était passée, fugitive, terriblement explicite. Karl Dorfman sentit un poinçon glacé s'enfoncer dans ses entrailles. Á cet instant, il fut certain que le « non » de Hans Frôler constituait une menace.

Une vraie menace à l'avant-goût de mort.

Il comprit également qui était en réalité herr Frôler.

Un envoyé de la mafia.

Alors, lentement, insidieusement, la peur commença à s'insinuer en lui. Une terrible peur dont il savait déjà que rien ne le guérirait.

Comme pour bien souligner son effet, le « conseil » marqua un temps, toussa discrètement dans sa paume, soupira et lâcha d'une voix redevenue normale :

— Si vous m'aviez vraiment écouté, herr Dorfman, vous auriez compris où était vraiment votre intérêt.

Cette fois, il avait nettement appuyé sur le mot vraiment.

— Que voulez-vous dire ? tiqua l'inventeur.

Ses petits yeux s'étaient plissés dans une expression d'inquiétude. Le conseil le rassura d'un large sourire.

— Rien de plus que ce que j'ai dit, herr Dorfman. J'en suis certain, votre véritable intérêt serait de céder votre brevet à mes clients. Signez ce contrat et tout sera dit.

Il marqua une nouvelle pause, planta son regard sans vie dans celui du savant avant d'insister plus lourdement encore :

— Je vous l'ai dit, mes clients représentent un groupe puissant. Un groupe qui arrive toujours à ses fins... et quelle que soit la manière.

Un lourd silence suivit cette nouvelle menace à peine voilée et Karl Dorfman battit des paupières derrière ses lunettes. Changeant subitement de ton lui-même, il déclara :

— Je vois.

Puis, quittant son fauteuil, il indiqua de sa voix grave et posée :

— Quelle que soit la manière dont vos clients ont décidé de traiter ce marché, herr Frôler, vous pouvez d'ores et déjà leur apporter ma réponse. C'est non.

Soupir du conseil.

— Ce n'est guère raisonnable.

Il semblait sincèrement désolé. L'inventeur tendit le menton en direction de la porte de son bureau, déclara sèchement :

— Je ne vous retiens pas, herr Frôler.

L'autre se leva à son tour, ramassa le contrat, toisa le petit homme de son regard froid, hocha la tête d'un air faussement contrit, se dirigea vers la porte qu'il ouvrit, se retourna pour lancer un dernier regard glacé au capharnaüm qui servait de bureau à Karl Dorfman et laissa tomber plein de morgue :

— Vous avez tort, herr Dorfman. Vraiment. Mais je rapporterai fidèlement vos propos à mes commanditaires et je pense que vous aurez bientôt de leurs nouvelles. Très bientôt.

Puis il sortit et referma doucement la porte. Karl Dorfman demeura un moment immobile, fixant le battant qui venait de se refermer, puis, exhalant un soupir contenu, il se rassit dans le fauteuil au cuir élimé, avant de décrocher son téléphone et de composer un numéro qu'il connaissait par cœur.

Un instant plus tard, une voix féminine au fort accent allemand déclara :

— Cabinet Hessel & Schwarz, j'écoute.

Karl Dorfman se présenta, demanda :

— Maître Amell Schwarz est-il à son bureau ?

La secrétaire connaissait Dorfman. Elle ne le fit pas patienter et la voix nasillarde de son ami Schwarz résonna bientôt dans le combiné.

— Alors, Hans ! On signe quand ?

Karl Dorfman avait en effet laissé les choses un peu traîner du côté de la Taalers-Bann. Vieille prudence d'ancien commerçant habitué à faire monter les enchères. Mais cette fois, plus question de tergiverser. Dorfman avait très bien compris que les commanditaires de herr Frôler n'étaient guère recommandables et que signer au plus vite leur couperait l'herbe sous le pied. Plus de marché, plus de chantage possible.

— Je veux te voir, lança-t-il à son ami.

— Pour signer ?

Schwarz riait dans le combiné. Pas dupe, l'avocat avait très bien compris la nature du « temps de réflexion » de son ex-camarade de déportation. Tous deux miraculés du camp d'Auschwitz avec leur ami Hessel et libérés par les Américains à l'âge de douze ans en 1945, ils avaient choisi la Suisse comme patrie d'adoption et ne s'étaient pratiquement plus jamais quittés. Leurs familles se fréquentaient et le fils aîné de Hessel, l'associé de Schwarz, avait même épousé Susanna, la cadette de Dorfman une dizaine d'années plus tôt. Ce qui avait singulièrement renforcé leurs liens et avait même poussé Schwarz à avancer à son ami les sommes nécessaires à ses recherches concernant

la 3X.

Sans intérêts !

C'était aussi lui qui avait pris les contacts nécessaires avec les industriels concernés et qui avait mené les pourparlers. Ce qui expliquait en grande partie sa hâte de voir Karl signer enfin ce contrat.

Le contrat du siècle.

— Pour signer ? insista-t-il, toujours aussi jovial.

— Écoute, Arnell, ergota Karl Dorfman, je... enfin, il faut que je te parle.

Il y eut un temps mort dans le combiné, puis de nouveau la voix de Schwarz :

— Me parler... maintenant ?

— Oui.

— Et pas par téléphone ?

— Non.

Nouvelle pause, puis :

— C'est grave ?

— Oui, avoua Dorfman d'une voix blanche. Très grave.

Il y eut un « blanc » à l'autre bout de la ligne, puis, plus sourde, la voix de l'avocat :

— Je t'attends.

Karl Dorfman coupa la communication pour composer un autre numéro. Une voix féminine répondit d'un ton enjoué et Hans déclara :

— C'est moi, Anna. Je rentrerai plus tard. Je dois passer voir Arnell.

— Tu vas traiter avec la Taalers-Bann ?

À la place de son époux, Anna Dorfman aurait signé dès le premier jour. Elle voyait déjà ses deux garçons et sa fille cadette héritiers d'une véritable fortune. Mais on n'en était pas là et, de toute façon, c'était Hans qui décidait de ses propres affaires.

— Je crois que oui, répondit pourtant Dorfman, sans donner les raisons de cette soudaine hâte. Mais il reste quelques détails à régler. Cela risque d'être long, ne m'attends pas pour dîner.

Il allait raccrocher quand sa femme le rappela :

— Karl ! Ne prends pas froid, surtout !

Dorfman sourit, assura son épouse qu'il ferait attention et raccrocha avant d'enfiler le gros manteau fourré que les premiers frimas lui avaient fait sortir le matin même de sa penderie. Maintenant qu'il allait être riche, il n'avait pas l'intention d'attraper froid.

Il allait même être très prudent.

— T'as entendu ?

— Évidemment, que j'ai entendu, grogna Traub, le colosse au chapeau de cuir noir qui occupait le siège arrière de la Mercedes.

Une Mercedes marine garée à trois cents mètres des murs gris

abritant les ateliers de sellerie de la petite société Dorfman. Le chauffeur, un grand sec au profil d'oiseau de proie et aux petits yeux vicieux, donna une bourrade à son voisin, un petit râblé à la face de boxeur malchanceux. Il ricana en singeant la voix de frau Dorfman :

— Ne prends pas froid, surtout !

Le « boxeur » éructa un petit rire gras, tandis qu'à l'arrière, le colosse grondait :

— Vos gueules !

Penché sur le récepteur HF posé à ses pieds, il prêtait l'oreille aux divers sons émis par l'appareil. Des sons piégés par le BXR-2250A Neral directement alimenté par la batterie de la voiture et dont l'énorme puissance de 50 watts permettait une écoute optima sur de très longues distances. Grâce aux petits « bugs », ces émetteurs miniaturisés qu'ils avaient dissimulés quelques semaines plus tôt dans le bureau-capharnaüm de la société, le récepteur mobile de la Mercedes aurait pu capter le battement d'ailes d'une mouche. Heureusement, ricana le colosse, on était presque en hiver et les mouches avaient déserté la ville depuis longtemps.

Et puis à Zurich, les mouches étaient rares.

Le colosse au chapeau de cuir noir se pencha vers le récepteur, enfonça une touche, lança en direction du minuscule micro-cravate épinglé à son col de veste :

— Éclaireur à Centrale, Éclaireur à Centrale, vous avez entendu ?

— Affirmatif, Éclaireur, nasilla une voix métallique à l'accent italien.

— O.K. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous attendez les instructions.

Le colosse hocha la tête, grogna de nouveau :

— O.K.

On ne discutait jamais les ordres du signore Tonio. Un type d'une intelligence rare et en qui le boss avait toute confiance. Un boss que Peter Traub n'avait qu'aperçu une fois ou deux. Lui, il était trop bas dans la hiérarchie de l'Organisation. Il n'était qu'un exécutant placé sous les ordres exclusifs du signore Tonio, le chef des « opérations complexes ». Un chef qui recevait lui-même ses instructions directement du sommet, qui ne pardonnait pas la moindre erreur et qui surveillait tout lui-même.

Comme aujourd'hui.

À moins de cinq cents mètres de là, à l'intérieur d'une autre Mercedes garée à proximité de la Bahnhofplatz, face au pont du même nom. Antonio Barelo, un gros suiffeux au type méditerranéen prononcé et au crâne chauve et huileux, manipulait le cadran de son téléphone de bord. Vautré dans les coussins de velours gris du véritable salon qui occupait tout l'arrière de sa berline, un écouteur de

la radio HF dans l'oreille gauche et le combiné du téléphone plaqué sur l'autre, il laissait son regard glauque errer sur le décor à travers les vitres. Une sonnerie résonna dans l'appareil, suivie d'une voix sèche qui jeta :

— Ja.

Antonio Barello demanda aussitôt :

— Passe-moi le boss, vite.

— Une seconde, fit la voix sèche.

Il y eut un temps mort, puis une autre voix, plus basse, comme essoufflée.

— Tonio ?

— Oui.

— Alors ?

— Il y a du nouveau, annonça Antonio Barello. En fait, je crois même que ça se précipite.

— Précise.

La voix essoufflée s'était légèrement tendue. Le gros Barello résuma en termes voilés :

— Notre conseil a échoué. Il vient de quitter le client qui a aussitôt appelé son avocat qui l'attend.

— Maintenant ?

— Oui.

— Pour signer ?

— Ça se pourrait. Un coup de fil à sa femme y a fait allusion.

Un autre silence sur la ligne, puis de nouveau la voix essoufflée :

— Dans ce cas, on applique le programme d'urgence.

Pas un pli de la grosse face gélatineuse de Barello n'avait frémi. Pourtant, il savait ce que signifiait le programme d'urgence. Ses lèvres épaisses bougèrent à peine quand il questionna :

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

Même en tant que coordinateur de ce que Niki Vol-mer appelait pudiquement les « opérations complexes », Tonio Barello ne discutait jamais les ordres du boss. Avec ses actions dans la plupart des banques de Zurich, ses placements dans l'industrie et le bâtiment, ses équipes de courtiers en bourse et son réseau de prêteurs sur gages, le boss était en fait un des vrais patrons de la ville. Un patron très riche, très puissant et très dangereux aussi. Quelques mois plus tôt, un des types qui s'occupaient des « recouvrements » de prêts s'était imaginé pouvoir le doubler de 10 000 marks. Deux jours plus tard, on avait retrouvé son corps dans la Limmat. Simple détail, sa tête et ses mains étaient si écrasées et la peau de son corps si lacérée que l'identité judiciaire avait déclaré forfait. Impossible à identifier.

Cadavre pour l'exemple.

Car, en général, Niki Volmer préférait les éliminations discrètes. Bien que tout à fait définitives. Il n'avait d'ailleurs pas de soucis dans ce domaine. Avec le « Légionnaire » à sa tête, son régime était une des équipes de tueurs les plus redoutables de toute la mafia européenne.

Une équipe justement chargée du fameux programme d'urgence.

— D'accord, renvoya Tonio Barello. On y va.

Ce fut Volmer qui raccrocha le premier et Barello appela aussitôt Eclairer par le circuit radio.

— On file chez l'avocat, ordonna-t-il. Tu me laisses branché sur le circuit et tu attends mes ordres.

— Bien reçu, Centrale, renvoya la voix de Traub. C'est parti.

Les bureaux de Hessel & Schwarz se trouvaient au quatrième étage d'un immeuble cossu de Nüscherstrasse, à moins d'un kilomètre d'où se trouvait Barello, tandis que la société Dorfman se situait beaucoup plus au nord et il faudrait à l'inventeur au moins quarante minutes pour arriver chez son avocat. Mais Barello préférait être sur place le premier. De l'énorme chevalière qui ornait son index boudiné, il toqua à la vitre fumée qui le séparait de son chauffeur-garde du corps avant de lâcher dans le micro du circuit intérieur :

— 23 Nüscherstrasse. En vitesse.

Puis il composa un autre numéro sur le cadran du radiotéléphone et une voix râpeuse répondit aussitôt :

— Ja.

La voix de Zino. Le Légionnaire.

— C'est moi, fit Barello dans le combiné. Programme d'urgence déclenché.

— Ja, répéta Zino. C'est parti.

Depuis le début de cette « opération complexe », le caporegime de la famille Volmer connaissait sa part de travail et Barello savait qu'il pouvait compter sur lui. En dix ans de commandement à la tête de son équipe de soldats, l'ancien adjudant de la légion n'avait pas commis la plus petite faute. Et pas perdu un seul homme.

Il faut dire que Zurich n'était pas Chicago et que tout s'y passait dans l'ambiance feutrée qui sied au monde des affaires et de la finance.

Enfin, presque tout.

— Ah ! Te voilà enfin !

Karl Dorfman venait de faire irruption dans le bureau d'Arnell Schwarz. Ce dernier, une sorte de géant débonnaire au ventre généreux, à l'épaisse tignasse blanche et au teint couperosé, avait jailli de son fauteuil pour serrer son ami dans ses immenses bras. Vêtu avec recherche d'un trois-pièces en flanelle gris anthracite et arborant une pochette mauve assortie à sa cravate, l'avocat dominait Karl Dorfman d'une bonne tête et devait peser une trentaine de kilos de plus. Détails

qui avaient toujours étonné le sellier. Á Auschwitz, ils avaient été de morphologie rigoureusement semblable. Simple détail, Dorfman avait été sauvé de justesse à l'ouverture du camp d'une anémie à son dernier stade.

— Assieds-toi, Karl, invita l'avocat en retournant derrière son bureau Empire. Tu as soif ?

Le sellier fit signe que non et Schwarz enfonça une touche de l'interphone posé sur son bureau pour déclarer :

— Merci, frau Silberg. Je n'aurai plus besoin de vous.

Puis s'asseyant face à son ami, il demanda :

— Raconte.

Karl Dorfman s'éclaircit la voix, résuma son entrevue avec le conseil Hans Frôler et déclara :

— Ce type sent la mafia à plein nez.

L'avocat fronça ses sourcils blancs, objecta :

— Á Zurich, la mafia n'est pas précisément virulente. Nous ne sommes pas à Palerme.

Un petit sourire sans joie étira les lèvres de l'inventeur.

— La mafia est partout et tu le sais mieux que moi. Simplement, en Suisse, elle est plus discrète et plus surnoise qu'ailleurs. En tout cas, des indiscretions ont dû filtrer et je suis sûr que la 3X intéresse ces messieurs.

— J'espère que tu n'as pas été suivi ! fit mine de s'inquiéter Schwarz.

— Ne plaisante pas avec ça, grogna Dorfman. J'ai effectivement surveillé mes arrières. Á mon avis, ils ne s'attendent pas à une réaction aussi rapide de ma part. C'est pourquoi je suis venu aussitôt.

— Tout ceci est plutôt bon signe, ironisa l'avocat. Ces « messieurs », comme tu dis, se trompent rarement sur la valeur d'un placement.

Nouveau petit sourire de Dorfman qui enchaîna :

— Ce n'est pas la première visite de ce Frôler. Il est déjà venu me voir deux fois. Mais aujourd'hui, il y avait de la menace dans son propos. Je suis sûr qu'ils vont agir incessamment. Il faut leur couper l'herbe sous le pied. Les contrats de la Taalers-Bann sont toujours en ta possession ?

— Qu'est-ce que tu crois ? s'insurgea Arnell Schwarz. Bien sûr qu'ils sont ici. Bien à l'abri dans mon coffre. J'étais certain que tu finirais par signer.

— Hum, maugréa Dorfman de mauvaise grâce. Pas tant de discours et sors plutôt les contrats de ton coffre. Je les signe et dès demain matin, tu fais signer ceux de la Taalers-Bann.

Il marqua un temps, sourit de nouveau, précisa aussitôt :

— N'oublie pas de leur faire signer le chèque aussi.

— Ils ne signeront rien.

La voix était presque douce. Une voix que Karl Dorfman avait reconnue avant même de voir s'encadrer la haute silhouette dans l'ouverture de la porte. Une silhouette vêtue de gris, celle du « conseil » Hans Frôler. Karl Dorfman n'avait même pas sursauté, mais, derrière son bureau, l'avocat sembla piqué par une guêpe. Tel un diable sortant de sa boîte, il s'arracha à son fauteuil et, se dressant de toute sa taille, s'indigna :

— Qu'est-ce que...

— Ta gueule, le baveux !

Deux autres individus venaient d'apparaître à l'entrée du bureau. Un colosse en chapeau de cuir et un petit râblé au faciès de boxeur. C'était le colosse qui avait parlé, tandis que l'autre braquait le canon d'un gros Colt 45. L'avocat ébaucha un geste réflexe vers un tiroir de son bureau et une autre arme apparut comme par enchantement dans l'énorme pogne du colosse.

— Tss, tss, fit-il seulement en secouant la tête. Pas de conneries, le menteur. On est venus en gentlemen.

— Qu'est-ce que..., dit encore Schwarz.

— Nous sommes venus traiter un marché qui traîne un peu, renchérit le nommé Frôler en s'avancant de deux pas dans la pièce.

— Sortez d'ici ! cria soudain Arnell Schwarz en faisant mine de bouger.

Aussitôt, le petit râblé à la face de boxeur bondit, enfonçant le canon du 45 dans sa panse rebondie. L'avocat poussa une sorte de hoquet, sembla sur le point de frapper, puis, se tassant d'un coup, il tourna les yeux vers Karl Dorfman en questionnant d'une voix blanche :

— Je suppose que tu les connais ?

— Seulement celui-là, répondit l'inventeur de sa voix grave à peine altérée en désignant le « conseil ». Il s'appelle Hans Frôler.

Ce dernier lui adressa un bref sourire, hocha la tête d'un air entendu, puis, d'un geste qui se voulait naturel, il sortit une liasse de sa poche pour l'étaler soigneusement sur le bureau Empire de l'avocat.

Le contrat de ses commanditaires.

S'emparant du stylo de l'avocat, il le posa sur le contrat, encourageant Karl Dorfman d'un regard pesant.

— Ne soyez pas stupide, herr Dorfman, dit-il de sa voix tranquille. Signez et tout ira bien.

— Jamais !

C'était sorti de la bouche de Dorfman presque malgré lui. Un peu comme s'il avait cherché à conjurer un sort. En guise de réponse, Hans Frôler secoua la tête en signe de commisération, recula d'un pas et consulta sa montre avant de déclarer de sa voix posée :

— Dans un instant, herr Dorfman, vous changerez d'avis.

— Que voulez-vous dire ? questionna l'inventeur en sentant une coulée de glace lui emplir l'estomac. Je...

— Un peu de patience ! tempéra le « conseil » avec un sourire froid. Juste un peu de patience.

De son côté, le Colt 45 toujours enfoncé dans son estomac, Arnell Schwarz soufflait comme un taureau prêt à charger. Il gronda :

— Je vous préviens que...

Il n'eut pas le temps d'achever. Vif comme l'attaque d'un reptile, le bras armé du petit râblé s'était détendu et l'avocat sentit une brûlure lui labourer la pommette et le nez. Dans la seconde suivante, du sang gicla de sa narine éclatée. Il poussa une plainte sourde, recula, voulut porter les mains à son visage, en fut empêché par le canon du 45 qui s'enfonçait à présent dans son cou. Juste à l'emplacement de la carotide.

— Si tu bouges, si tu gueules, t'es mort.

La voix du petit râblé était si rèche, si glacée que l'avocat se statufia instantanément. Sentant le danger pour son ami, Karl Dorfman intervint alors :

— Je... ne lui faites pas de mal.

— Ta gueule !

Cette fois, c'était le colosse. Menaçant. Dorfman lança un regard à Frôler, tenta encore :

— Vous êtes fous. Nous sommes en Suisse et...

— Ta gueule ! répéta le colosse.

La tension s'était soudain accrue. En une seconde, Karl Dorfman fut certain qu'un vrai drame était en train de se jouer et il fut un instant tenté de se précipiter sur le contrat de Hans Frôler pour le signer des deux mains. Mais un reste de dignité l'en empêcha et ce fut d'une voix encore relativement ferme qu'il questionna :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Un peu de patience, répondit Hans Frôler. Juste un peu de patience, herr Dorfman.

Il avait l'air d'un professeur s'adressant à un élève difficile. Mais, dans son regard, il y avait aussi la marque du drame que Dorfman pressentait. Enfin, au bout d'un long moment de tension insoutenable, le « conseil » adressa un mouvement de tête au colosse au chapeau de cuir noir et celui-ci décrocha le téléphone de l'avocat. Dans un silence de mort, il composa un numéro, attendit un instant avant de lâcher dans le combiné :

— Ici Éclaireur.

Puis, d'un geste presque doux, il tendit le combiné à Karl Dorfman en grognant :

— Pour toi.

De plus en plus glacé, l'inventeur de la colle 3X s'empara de

l'appareil et, comme s'il s'agissait d'une bête répugnante, il le porta à son oreille en murmurant :

— Allô ?

D'abord, il ne perçut qu'un souffle précipité, puis, comme venue du fond d'abîmes insondables, une voix lointaine et brisée gémit :

— Karl ! Ils... ils m'ont... coupé les doigts !

La voix d'Anna Dorfman !

CHAPITRE II

— Comment ça s'est passé ?

— Moyen.

Ernesto n'était pas un bavard. Mano di Ruggi le regardait s'approcher de son bureau de sa démarche chaloupée de danseur en balançant la précieuse sacoche de cuir brun au bout de son bras. Une silhouette, Ernesto. Et une gueule aussi. Un ensemble de jeune premier de cinéma. Tout ce que n'avait pas Mano di Ruggi et qu'il détestait le plus. En fait, avec sa large face lunaire mangée de barbe noire, ses petits yeux porcins de rouquin maladif et son gros corps plein de graisse blême, Mano di Ruggi faisait davantage penser à une baleine échouée qu'à un boss de la mafia new-yorkaise.

Un boss très important.

Hormis le Tifanys, le night de West Side qui lui servait de Q.G. et dans le bureau duquel il se trouvait en ce moment, Mano di Ruggi régnait en maître absolu sur le New York de la drogue. Il contrôlait tout le marché du rêve artificiel, du crack à la coke, en passant par l'héro et le haschisch. Y compris le monde fluctuant des minables dealers du Bronx et ceux qui infiltraient la drogue dans l'univers scolaire et universitaire. Alors évidemment, Mano di Ruggi était riche. Très riche. Sa fortune se comptait en millions de dollars et s'il n'avait pas dû reverser la moitié de ses gains au collecteur de la Commissione, il aurait été encore bien plus riche. Mais, essayer de lutter contre cet état de fait équivalait à un suicide et Mano di Ruggi était bien trop lâche pour oser une chose pareille. La Commissione était si puissante qu'elle pouvait faire exécuter qui elle voulait dans n'importe quelle partie du monde.

Elle était la mafia.

Et Mano di Ruggi espérait bien s'y installer un jour. Surtout qu'en ce moment, depuis l'élimination du vieux Franck Marioni, la bagarre y était féroce pour les premières loges. On y murmurait plusieurs noms susceptibles d'accéder au sommet, dont celui de cet enfoiré de Augie Marinello Jr. Un personnage très en vue, touchant de très près à la politique et dont on disait les dents si longues qu'il était obligé de les limer tous les matins pour ne pas effrayer ses électeurs.

Trop longues pour Mano di Ruggi. Lui, il préférait les places à l'ombre et les risques limités. Les projecteurs de l'actualité lui avaient toujours collé une trouille bleue, convaincu qu'il lui aurait suffi d'apparaître à la télé pour qu'aussitôt on reconnaisse en lui Yamici. Sans doute à cause de son physique ingrat, mais surtout de son regard.

Un regard si vicieux que même les putes avaient peur de lui. Et comme il n'aimait que ça...

Il cessa de penser aux putes, poussa un soupir, se dit que pour qu'un type comme lui puisse un jour grimper jusqu'à la Commissione, il lui faudrait devenir le capo di tutti capi de New York. Á moins d'offrir aux grosses têtes du sommet le cadeau du siècle, la peau de ce grand fumier de Mack Bolan, par exemple.

Mais on n'en était pas là.

Même que Mano di Ruggi se prenait parfois à douter de l'existence réelle de l'Exécuteur. Tout ça devait finalement n'être qu'une légende, peut-être même montée de toutes pièces par la Commissiorte car, même super gonflé, aucun type ne pourrait jamais à lui seul tenir tête à l'Organisation.

Revenant à l'instant présent, il questionna de nouveau le bel Ernesto.

— Un problème ?

Le collecteur de Manhattan se fendit de ce petit sourire charmeur qui agaçait tant Mano di Ruggi, passa une main nonchalante dans ses cheveux bouclés et noirs comme le jais, posa la sacoche de cuir sur le bureau et lâcha d'une voix savamment veloutée :

— Un léger problème, boss. Le grand Jessie.

Mano fronça ses épais sourcils grisâtres.

— Jessie ? Qu'est-ce qu'il a ?

Jessie Salah était le meilleur dealer de Manhattan. Un Noir qui s'était fait éclaircir la peau et défriser les tifs à la Michael Jackson. Il touchait au show-bizz, à la télé et au monde artistique en général, on disait même qu'il avait bien connu Cassius Clay au temps de sa splendeur. Son chiffre d'affaires dépassait du double celui de ses meilleurs concurrents.

— Il se shoote, répondit Ernesto avec une expression dégoûtée.

Mano di Ruggi éclata d'un petit rire gras qui fit tressauter sa panse sous le gilet trop serré et briller ses petits yeux rougis de méchanceté amusée.

— C'est pas nouveau ! s'exclama-t-il.

Ce n'était effectivement pas un mystère. Jessie était un véritable accro de la coke, mais il avait toujours bien fait son boulot et n'avait jamais détourné un cent de ses ventes. Un type prudent, Jessie. Très intelligent. Amusé, le boss de New York riait encore, quand son collecteur ajouta :

— Il se shoote avec un flic.

Le rire de Mano di Ruggi s'arrêta net, coincé dans sa gorge. Des échos étouffés de la sono débridée du Tifany's vinrent un instant meubler le brusque silence, mais Ruggi ne les entendait pas. Cette fois, les petits yeux qu'il levait sur son vis-à-vis n'avaient plus rien

d'amusés.

— Qu'est-ce que tu déconnes ?

— Je déconne pas, boss.

Au ton de son collecteur, Mano di Ruggi avait déjà compris qu'il ne plaisantait effectivement pas. Déjà inquiet, il grogna :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Ernesto fit la grimace.

— Je l'ai surpris dans l'arrière-salle d'un bar en train de sniffer en compagnie d'une gonzesse.

— Et alors ?

— D'abord, reprit Ernesto, j'ai pas fait gaffe. C'est en ressortant que ça a fait tilt dans ma tête. La gonzesse en question, je l'avais déjà vue.

— Où ça ? gronda Mano di Ruggi.

— Au commissariat central de la 42è, laissa tomber Ernesto dans un soupir. J'y étais allé pour le vol de ma bagnole l'été dernier et cette nana flic m'avait tapé dans l'œil. Sans doute à cause du flingue qu'elle portait en holster d'épaule sous son blouson en jean.

— Shit ! jura di Ruggi. Une civile.

Ernesto tiqua :

— Ça fait une différence, le civil ?

Le boss le foudroya de ses petits yeux rougis.

— Un flic en civil, c'est pas comme ceux qui sont en uniforme, connard. Ça enquête. Même les gonzesses. Et une flic qui assiste au shoot d'un dealer camé, ça sent toujours mauvais. Parce qu'une enquête de flic sur un dealer, en général, c'est fait pour remonter une piste.

Il marqua un temps, inspira une large goulée d'air :

— Et la piste de Jessie, imbécile, elle monte jusqu'à moi... en passant par toi.

Ernesto blêmit subitement. La menace de Ruggi était claire. Affolé, il secoua la tête.

— Heureusement, je me suis méfié, se défendit-il aussitôt. Sans doute l'instinct. J'ai préféré ne pas aborder Jessie ce soir. Je le verrai demain.

— Tu verras pas Jessie demain. Jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui m'occupe de ça.

— D'accord, boss, se renfrogna Ernesto.

Il détestait les ennuis et il sentait que ces derniers ne faisaient que commencer. Un pressentiment.

— En attendant, enchaîna Mano di Ruggi, envoie le fric.

Ernesto ouvrit la sacoche, en montra le contenu. Des tas de dollars en liasses grossières que Mano di Ruggi allait ranger dans le coffre mural à triple combinaison qu'une copie de Canaletto encadrée de bois doré dissimulait dans la petite pièce attenante au bureau. Une

sorte d'alcôve qui lui servait parfois à sauter une fille de la revue. Suivi d'Ernesto, il gagna l'alcôve, contourna un canapé de cuir fauve aux coussins lustrés et, prenant soin de masquer la manœuvre avec son corps, il fit jouer les molettes. Il tira la porte blindée à lui, découvrant des rangées de liasses serrées sur les deux rayons. Un tic agita sa paupière gauche, signe chez lui de profonde excitation. Il adorait regarder ainsi son pognon et c'est pour cette raison qu'il conservait toujours au moins dix mille dollars dans son coffre. Un coffre qu'il ouvrait souvent. Rien que pour se repaître du fabuleux spectacle des billets verts sagement entassés. Cette fois, avec la moisson d'Ernesto, son pécule allait friser les vingt mille. Le super pied. Déglutissant dans le vide, il tendit la main derrière son dos en ordonnant :

— Aboule le fric.

Pour toute réponse, il n'obtint qu'une espèce de froissement, suivi d'un raclement de gosier insolite.

— Alors ! éructa-t-il en tournant la tête. Tu te magnes, oui ou...

Le reste se perdit quelque part au fond de sa gorge. Le saisissement lui fit garder la bouche ouverte et le temps d'un éclair il se crut le jouet d'une hallucination. Puis tout se remit à fonctionner dans sa tête et il se dit que son cauchemar était bien réel.

Comme l'était ce grand type en combinaison noire.

Comme l'étaient aussi les deux flingues qu'il braquait. Deux pétards, dont un équipé d'un long tube noir. Un réducteur de son qui était braqué sur son ventre. Recouvrant enfin une partie de ses facultés, Mano di Ruggi esquaissa l'amorce d'un geste nerveux en direction du coffre béant. Un coffre qui contenait aussi un petit Colt Agent au canon de deux pouces et au barillet contenant six cartouches de 38 spécial. Une arme justement prévue pour ce genre de situation.

— Non.

Les lèvres du grand diable noir n'avaient même pas semblé frémir. Mais, sous les sourcils au dessin ferme, le regard polaire avait une seconde lui d'un éclat métallique.

— On ne bouge pas ! fit alors la voix de l'intrus.

Une voix sépulcrale qui faisait froid jusqu'au fin fond des chairs. Son propriétaire fit signe à Ernesto.

— Toi, ordonna-t-il. Vide le coffre et mets tout là-dedans.

Il désignait la sacoche que le collecteur tenait toujours à la main. Une sacoche qui serait à peine assez grande pour tout ce fric. Mais Ernesto ne se posait pas ce genre de question. La trouille lui faisait trembler les jambes, il était blême comme le saindoux et il ne comprenait absolument rien à cette histoire.

Mano di Ruggi non plus.

À New York, tout le petit monde de la pègre le connaissait et

chacun savait les risques encourus pour un tel crime de lèse-mafia. Il n'y comprenait rien, mais il avait au moins saisi une chose : la mort était au bout du réducteur de son qui le menaçait. Alors, bien sage, il s'écarta du coffre en levant les bras sans qu'on le lui demande en précisant d'une voix étranglée à l'adresse d'Ernesto :

— Touche pas au flingue, toi.

— Le calibre, fit la voix sépulcrale, tu le mets dans la sacoche aussi.

Tandis que son collecteur s'activait sur les liasses tant chéries et qu'un immense chagrin brisait son cœur d'homme viril et dur, Mano di Ruggi posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

— Qui tu es, toi ?

Le grand type en noir esquissa une ombre de sourire, lâcha de cette même voix qui glaçait le sang :

— Mon nom est Bolan.

— Hein !

— Mack Bolan, précisa encore la voix d'outre-tombe. On m'appelle aussi le Fumier.

— Je... tu... pas possible... veux pas dire...

Mano di Ruggi en perdait le sens de la syntaxe. Tout se bousculait sous son crâne à la vitesse de la lumière et il ne parvenait pas à trouver le moyen d'ordonner ses paroles. D'autant qu'un vent glacé s'était engouffré dans sa poitrine et qu'il avait l'impression que son cœur s'était subitement arrêté de battre. Il eut une pensée confuse pour les deux armoires à glace qui montaient toujours la garde dans le couloir menant à son bureau. Comme si le grand fumier avait compris, il esquissa un autre sourire avant de déclarer d'un ton presque léger :

— Ça n'a pas été très difficile.

Mano di Ruggi avait du mal à juguler la panique qu'il sentait monter en lui. Lamentable, il coassa :

— Tu veux dire que... qu'ils sont morts ?

— Extrêmement morts, confirma Bolan.

Encore qu'en visant la tête, on n'était jamais sûr de rien avec de tels cerveaux. D'un signe, il encouragea le bel Ernesto :

— Plus vite, minable.

L'autre ne se le fit pas redire. Et tandis qu'il enfournait les liasses et le Colt Agent dans la sacoche, di Ruggi trouva encore le courage de questionner :

— Qu'est-ce que... tu veux, Bolan ?

— D'abord ton fric, pourri. J'en ferai un meilleur usage que toi.

L'Exécuteur songeait bien sûr à la Fondation Miséricorde, cette institution qu'il avait fondée en Suisse à la suite des blitz thaï et malais au cours desquels il avait recueilli le petit Cheng, fils de Liang, son presque fils vietnamien. Une fondation gérée et dirigée par Viviane Beck, une jeune Suissesse rencontrée en Malaisie et grâce à

laquelle une quarantaine d'enfants avaient pu être arrachés aux boubiers khmers et laotiens. Un organisme à but évidemment non lucratif, dont le fonctionnement nécessitait beaucoup d'argent.

Et beaucoup de dévouement.

En attendant qu'un jour peut-être, le petit Cheng retrouve enfin l'usage de cette parole dont le choc provoqué par le massacre de ses parents l'avait privé.

— Et... et puis ? Et après, tu veux quoi, Bolan ?

Il y avait une angoisse mortelle dans le regard de di Ruggi. L'Exécuteur lui offrit un éclat de son sourire de glace et désigna la sacoche qui se remplissait de liasses en disant :

— Finissez ça. Je te dirai après.

De plus en plus blême, le bel Ernesto s'activait et le coffre fut bientôt vide. Exempt de tout document pouvant intéresser l'Exécuteur. Ce dernier hocha la tête, désigna encore la sacoche en ordonnant au collecteur :

— Envoie-la à mes pieds.

L'intéressé prit un temps pour obéir et di Ruggi hurla :

— Ernesto ! Fais ce qu'il dit, merde !

L'autre obéit enfin et tandis que la sacoche atterrissait devant l'Exécuteur, ce dernier levait le canon du Beretta pour le pointer sur le front de di Ruggi.

— Hé ! cria le pourri en marquant un léger mouvement en avant. Pourquoi tu me flinguerais, Bolan ? Je t'ai jamais rien fait, moi ! J'ai même jamais buté personne et...

— Parce que tu es une ordure, di Ruggi, coupa la voix d'outre-tombe. Une ordure de la plus belle espèce, doublée d'un lâche. La plus lâche espèce que compte l'Organized Crime. Et en plus, tu es un menteur.

— Hein ?

— Un sale menteur de pourri, insista l'Exécuteur. Parce que toi, Mano, tous ceux que tu as tué, tu l'as fait sans le moindre risque.

— Mais...

— Avec la drogue, Mano. Cette saleté de drogue que tu vends à tous ces paumés et qui t'enrichit chaque jour un peu plus.

— Mais, bêla di Ruggi en tendant les mains en avant, mais... ces paumés, si c'est pas moi qui leur en vends, ce sera un autre et...

— Je m'occupe aussi des autres, Mano. Je vais essayer de m'occuper des autres le plus longtemps possible, lâcha sourdement l'Exécuteur. J'espère seulement que j'aurai assez de temps pour le faire. J'espère qu'aucun de vos foutus soldati n'aura la mauvaise idée de me flinguer avant, Mano. Je l'espère très sincèrement.

Il marqua une courte pause, ajouta :

— Je le souhaite, Mano, mais pas pour moi. Pas pour moi.

Il pensait à tous ces jeunes imbéciles qui tombaient de plus en plus nombreux dans le piège pourtant mortel du rêve artificiel et qui s'y enfonçaient chaque jour davantage. Les cas sociaux, les déphasés, les laissés pour compte d'une société perpétuellement tendue vers le but chimérique du rendement, de la performance et de la rentabilité. Il pensait à tous les enfants du monde que ce fléau guettait.

Il songeait aussi au petit Cheng.

— Tu comprends, Mano ? demanda-t-il, l'air ailleurs. Tu comprends pourquoi je souhaite vivre encore un peu ?

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant, Bolan ? Dis ! Qu'est-ce que...

— Tu vois bien..., coupa encore l'Exécuteur sur le même ton absent. Tu vois bien que tu ne comprends pas.

— Si ! Si, Bolan ! Je... j'ai saisi ! s'écria l'obèse aux petits yeux rougis dans un évident souci de sauvegarde. Je suis un salaud. J'aurais dû penser à tout ça et...

— C'est vrai, Mano, c'est vrai, tu es un salaud et tu aurais dû penser à tout ça.

Il observa un autre silence pensif, ajouta comme pour lui-même :

— Tu as eu tort.

Puis il enfonça la détente du Beretta.

Jaillie du canon à 347 mètres/seconde dans un « flop » qui ressemblait à celui d'un bouchon de champagne, la 9mm Parabellum alla percuter le front du pourri, y creusant une sorte de troisième œil. Un œil plus rouge encore que les deux autres et qui vomissait un sang bouillonnant. Un jaillissement carmin qui éclaboussa le bel Ernesto. Ce dernier fit un saut en arrière, et tandis que son boss s'écroulait en souillant la porte du coffre d'un geyser gluant, il couina d'une voix suraiguë :

— Non, Bolan ! Non ! Moi, je faisais qu'obéir aux ordres de ce salaud ! Je...

— Ernesto.

La voix de Bolan était sans violence. Et dans son regard d'acier, il y avait comme une lueur de pitié. Une expression qui persista quand il déclara, le ton plein de reproches :

— Ernesto, toi aussi, tu es un lâche.

Puis il enfonça de nouveau la détente du Beretta.

Le bel Ernesto fit une véritable cabriole, perdant au passage son œil gauche qui avait reçu la 9mm légèrement en biais. Un lambeau de sa tempe éclatée partit se coller sur le mur tandis que, violemment projetée en arrière, sa tête allait par l'effet d'un hasard dérisoire se loger dans le coffre demeuré ouvert. Nuque brisée par le choc, le collecteur resta une seconde suspendu ainsi, puis ses jambes cédèrent et il tomba à genoux, ressemblant à une sorte de supplicié demandant

grâce.

Une grâce que plus personne ne pouvait lui accorder.

Tandis que le mafieux achevait de s'écrouler sur la moquette et que son sang se mêlait à celui de son boss, Mack Bolan ramassa la sacoche et, sans un regard pour les deux cadavres, il quitta le bureau. Dans le couloir, il enjamba les corps des deux gorilles, descendit un escalier moqueté qui le conduisit dans un autre couloir débouchant dans une cour. La sortie de secours du Tifanys. Il fourra ses armes dans la sacoche et, là encore, il dut enjamber un corps. Celui du cerbère de service. Mais celui-là n'était pas mort. Juste assommé, bâillonné et ligoté. Il était d'ailleurs réveillé et ce fut d'un regard encore glauque qu'il vit disparaître la grande silhouette noire dans l'ombre de la cour.

Il allait être surpris.

À cent mètres de là, le char de guerre attendait. L'Exécuteur déverrouilla le système de sécurité électronique, fit coulisser le panneau latéral blindé, pénétra dans le sas de distribution du van, referma derrière lui et passa dans le module opérationnel. Une cabine bourrée de matériel électronique d'où il pouvait aussi bien interroger ses ordinateurs que commander tous les systèmes de tir. Une base opérationnelle hyper-secrète dont la puissance de feu équivalait à celles d'un char d'assaut, d'un hélico de combat et d'un petit bombardier réunis. Laissant tomber la sacoche dans un coin, Bolan se pencha sur un voyant lumineux qui clignotait fébrilement. Le répondeur-enregistreur téléphonique.

On avait cherché à le joindre.

Il fit revenir la bande en arrière, puis il y eut un bip et une voix s'éleva dans le circuit sono du module.

— Mack, c'est moi. Je voudrais te voir. Urgent.

La voix d'Herman Schwarz, le génial Gadgets.

CHAPITRE III

— Alors ! Tu l'aboules, le fric ?

Avec ses cent kilos de graisse et de muscles qui pesaient dessus, « Grizzli » Turgül avait de plus en plus mal à son pied. Plus exactement au gros orteil de son pied gauche. Un ongle incarné qui ne se décidait pas à guérir. Il faut dire que se laver les pieds seulement une fois par mois ne favorisait guère la prophylaxie. En tout cas, cette douleur lancinante rendait « Grizzli » Turgül de très méchante humeur. Penché sur le comptoir du Navire, il avait attrapé le petit blond rondouillard par son col de veste et le soulevait quasiment du sol en lui soufflant son haleine fétide dans le nez. Le petit blond grimaça, bêla pour la troisième fois :

— Mais puisque je te dis que je n'en veux plus, Ibrahim !

Le colosse jeta un regard de côté en direction des deux costauds à la moustache de mongol, au visage olivâtre et à la chevelure crépue avec un petit sourire complice. Imperturbables et les mains dans les poches, les deux autres considéraient la scène avec un profond air d'ennui. Leurs yeux identiquement noirs, fixes et méchants évoquaient ceux de gros chiens de garde de race indéterminée. Dévoués corps et âme à Ibrahim Turgül, ils n'avaient pas à se forcer pour paraître cruels. Quelques mois avant que par d'obscur combines le colosse ne leur obtienne leurs cartes de séjour en Suisse, ils n'étaient encore que les minables hommes de main d'un important trafiquant de la Corne d'Or qui les avait surpris en train de le voler. Ils n'avaient dû leur salut qu'à une fuite précipitée. En sautant dans le premier train en partance de la gare d'Istanbul. Plus tard, ils avaient rencontré Turgül du côté de Munich et décelant chez eux certaines dispositions pour les travaux musclés et armés, ce dernier les avait aussitôt embauchés. Ses affaires et celles de son boss allaient bien et il avait besoin de personnel qualifié.

Revenant au petit homme blond rondouillard, le colosse asséna, péremptoire :

— Tu en veux. Tous les dealers en veulent toujours. Sinon, c'est une rupture de contrat.

La grosse bouche trop rouge du Turc se distendit dans un sourire de chicots noirâtres et il souffla dans un puissant relent de caries dentaires :

— Tu sais ce que ça veut dire, une rupture de contrat, hein, Meyer. Tu sais comment le boss fait payer ça.

Alfred Meyer hocha la tête en déglutissant péniblement. À près de 4

heures du matin, le restaurant était fermé depuis longtemps, les derniers clients du night étaient allés cuver dans leurs draps, le personnel était parti et sa femme passait le week-end chez une amie à Uster. En emmenant leur berger allemand avec elle. Un superbe animal de trois ans, spécialement dressé pour la garde. Alfred Meyer n'avait donc rien à espérer et il le savait. Seulement, des bruits commençaient à courir sur les étranges activités occultes du Navire et un de ses plus importants clients, un fonctionnaire proche de certaines autorités de police, lui en avait fait une amorce de reproche. D'ici à ce que les « stups » et les « fiscaux » lui tombent dessus...

Bref, tout ça devenait désagréable.

Alfred Meyer affermit sa voix et son regard bleu et candide d'élève sage se planta dans celui du Turc avec tout ce qui lui restait de dignité.

— Ça suffit, Ibrahim ! parvint-il à décocher d'un ton à peu près ferme. Tu vas aller dire à ton patron que je ne peux plus en acheter parce que je ne peux plus en vendre. Les flics me soupçonnent. Je repasserai commande quand tout sera tassé. D'accord ?

« Grizzli » Turgül secoua son crâne chauve qui luisait sous la rangée des lampes du bar et son rictus s'élargit.

— Ibrahim pas con, dit-il doucement avec son accent à couper au couteau. Pas con et pas patient. Alors, tu aboulés le fric et on redevient copains comme avant et...

— Mais puisque je te dis que je n'en veux plus ! gémit le patron du Navire. La coke, ce n'est pas bon. Les flics...

— O.K., O.K. !, coupa le Turc sans lâcher le col de Meyer ! O.K. ! Qui t'oblige à m'en acheter, Alfred ?

L'autre roula des yeux égarés.

— Mais... toi !

— Moi ? Tu as sans doute mal compris, mon petit Alfred, déclara tout aussi doucement le gigantesque Ibrahim. Moi, je t'oblige pas à m'acheter de la coke. Pas plus de la coke que n'importe quel autre produit.

— Mais...

— Moi, je t'ai juste parlé de fric, Alfred, fit encore le Turc en resserrant son étreinte autour du col du Suisse. J'ai juste parlé de fric.

Le Suisse leva sur lui un regard incrédule.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le sourire d'Ibrahim s'élargit encore, diffusant plus largement son haleine repoussante.

— Je dis ce que je dis, Alfred. Je dis que puisque tu veux plus de coke, ce qui est ton droit le plus strict, y a pas de raison que je t'oblige à en acheter.

— Mais, tu...

— Mais si t'as le droit de refuser ma coke, Alfred, coupa encore le colosse, moi et le boss, nos frais sont les mêmes. Parce que le stock de coke, il nous reste sur les bras, pas vrai ?

Le tenancier jetait des regards affolés vers les rideaux brodés qui occultaient les baies de la grande salle. Mais là non plus, il n'avait rien à espérer. Les portes étaient bouclées et seules les lampes du bar étaient restées allumées. Un bar minuscule situé tout au fond d'une sorte d'alcôve et qui servait aux clients dans l'attente d'une table.

— Écoute, Ibrahim, plaيدا-t-il en espérant encore un miracle. On se connaît depuis longtemps et tu sais que dès que je pourrai, je me fournirai de nouveau. Mais pour le moment, j'ai conseillé à mes clients d'attendre un peu.

— J'ai compris, sourit le Turc. J'ai tout compris, je t'assure. La coke, d'accord, je la garde. Mais toi, insista-t-il en serrant de plus en plus le col du tenancier, toi, Alfred, t'as pas bien compris. J'ai parlé de nos frais. Ces frais, ils continuent à courir. Nous, tu comprends, au départ de nos affaires, pour satisfaire nos clients, on a dû investir beaucoup de blé. Normal, hein. Fallait assurer. Mais maintenant, faut renvoyer l'ascenseur, Alfred. Dans ce genre de commerce, on doit s'entraider, non ?

— Euh...

— Alors, coke ou pas, mon petit Alfred, faut raquer, tu comprends. Faut investir à ton tour.

Meyer sursauta.

— Mais... c'est du racket !

Le sourire à chicots de Turgül s'élargit encore.

— Bien sûr, admit-il, modeste. Bien sûr que c'est du racket.

— Mais...

— Mais tu nous laisses pas le choix, Alfred. Pas le moindre choix. Faut raquer. Et tout de suite.

Ibrahim Turgül avait pris une mine attristée pour prononcer sa dernière phrase. Comme si réellement cela lui faisait de la peine de demander ça au tenancier. Mais l'intéressé ne s'y trompait pas. Il connaissait suffisamment les méthodes de la mafia pour savoir qu'il courait de gros risques en dénonçant leurs anciens accords. Des accords contractés des années plus tôt, quand, au temps des vaches maigres, il avait traîné ses savates de barman dans les minables troquets de la frontière française. Puis il avait grimpé dans la hiérarchie et, avec le fric récolté dans son petit trafic, il avait enfin pu se lancer dans les vraies affaires en achetant Le Navire, avant d'épouser celle qu'il convoitait depuis longtemps. Irma.

Superbe femelle genre walkyrie, avec une crinière rousse de lionne, de superbes yeux verts étirés en amandes et une chute de reins à damner un régiment d'évêques. Une danseuse de strip-tease

rencontrée à Amsterdam et qu'il avait embarquée à sa suite en lui faisant miroiter un fric qu'il ne possédait pas encore tout à fait. Irma, qui n'avait accepté le mariage qu'au moment où il était devenu patron.

Une nature romantique.

— Alors, Alfred ?

Le colosse n'avait toujours pas lâché le col du tenancier et ce dernier commençait à sentir l'oxygène lui manquer. Les battements forcenés de son cœur lui cognait dans les tempes et une panique glacée l'envahissait progressivement. Il ignorait qui était ce « boss » auquel le Turc faisait allusion, mais il savait la bataille perdue d'avance. On ne gagnait pas contre ces gens-là.

— D'accord, dit-il. D'accord, Ibrahim. Combien ?

En guise de récompense, il reçut une nouvelle bouffée d'haleine fétide et un sourire qui ne ressemblait plus tout à fait à un rictus. Le colosse sembla prendre ses deux acolytes à témoin de son triomphe, hocha sa tête chauve avec satisfaction, déclara avec son fort accent :

— Bravo, Alfred ! Bravo ! Ça, c'est causé.

Puis, d'un coup, il lâcha le col du tenancier qui s'effondra presque contre les étagères du bar. Des bouteilles tintèrent dangereusement et, tandis que le colosse semblait s'abîmer dans un gouffre de réflexion, Alfred Meyer fut une seconde tenté de plonger vers le dessous de sa caisse pour essayer de s'emparer de son arme. Un gros Colt 45 qu'il avait déclaré comme arme réglementaire au titre de la Défense. Mais l'idée s'éloigna de lui encore plus vite qu'elle était venue. Il avait affaire à des professionnels et c'était à peine s'il se souvenait de quel côté de la culasse du 45 se trouvait la sécurité de ce dernier. D'ailleurs, le colosse s'était redressé, dardant sur lui son regard sauvage où brûlait une lueur dangereuse.

— O.K., Alfred. Pour cette fois, ta contribution s'élèvera à, disons...

Il marqua une dernière hésitation, finit par asséner :

— Disons vingt mille.

De saisissement, Alfred Meyer ouvrit de grands yeux effarés. Croyant avoir mal interprété, il lâcha d'une voix blanche :

— Hein ?

La tête chauve du Turc bougea de haut en bas.

— T'as bien entendu, Alfred, dit-il, tout sourire soudain disparu. Pour cette fois, ce sera vingt mille. Francs suisses, bien sûr.

Nouveau temps mort, puis la voix de plus en plus blanche du restaurateur :

— Tu rigoles, Ibrahim !

— Non.

C'était net et définitif. D'autant que les deux autres commençaient à loucher autour d'eux comme s'ils étaient à la recherche d'un

mauvais coup. Affolé, Meyer essaya encore :

— Mais... mais c'est monstrueux ! Je n'ai pas cette somme !

Le Turc le considéra comme s'il venait de proférer un blasphème. Ses petits yeux cruels se plissèrent dans une expression presque joyeuse et ce fut sur un ton ostensiblement aimable qu'il déclara :

— Bon. On va pas se fâcher, pas vrai. On peut discuter.

De soulagement, Meyer faillit sourire. Discuter, c'était son rayon. Hochant vigoureusement la tête, il dit, plein de bonne volonté :

— C'est ça, c'est ça ! Discutons. Je...

— Tu la fermes, coupa le colosse. On discute, mais à ma façon. Attrape une bouteille de whisky et deux verres et viens un peu par là.

Il invitait Meyer à le rejoindre de l'autre côté du comptoir. Intrigué mais quand même un peu soulagé, celui-ci s'empara de deux verres, d'une bouteille de Johnnie Walker Black Label toute neuve et obéit. Avec un musulman qui aimait l'alcool, on pouvait tout espérer. Le Turc lui désigna une des banquettes en moleskine rouge qui entouraient les tables et ils s'y assirent côte à côte, face au comptoir. Enfin Ibrahim Turgül rafla la bouteille de Johnnie Walker, l'ouvrit, versa deux larges rasades dans les verres et leva le sien dans un toast qu'il commenta sobrement :

— À nos nouveaux accords, Alfred.

Avant que Meyer ne puisse répondre, le colosse avait adressé un signe aux deux autres et ces derniers s'emparèrent chacun d'une chaise pour les envoyer à toute volée dans les rayonnages du bar. Meyer poussa un cri rauque qui fut aussitôt emporté par le vacarme du verre brisé. Tel un diable jaillissant de sa boîte, il s'était redressé. Une poigne terrible le fit rasseoir, le plaquant au dossier de moleskine et il sentit quelque chose de dur et de glacé s'enfoncer dans son cou.

— Tu restes sage, Alfred, dit alors le colosse, soudain brutal. Tu ne bouges pas et tu regardes. Juste une petite mise en train. Pour patienter.

Et, comme ses acolytes empoignaient deux autres chaises pour les lancer vers le bar, Ibrahim Turgül ajouta, sinistre :

— Juste pour attendre un coup de fil.

Cela sonnait comme une terrible menace et la peur d'Alfred Meyer monta encore de quelques crans.

Il était en plein cauchemar.

CHAPITRE IV

Un cauchemar qui durait. Trop. Les bouteilles descendaient régulièrement des rayonnages, s'écrasant au sol avec des bruits de catastrophe, répandant leur liquide en larges flaques et libérant des vapeurs alcoolisées qui prenaient à la tête. Alfred Meyer avait envie de hurler qu'il était d'accord pour continuer à acheter la coke, qu'il acceptait toutes leurs conditions. Mais la pression de l'arme sur sa tempe était si forte qu'il avait l'impression que le moindre frémissement de sa part déclencherait le tir. Soudain, entre deux déchaînements de chaises et de bouteilles, la sonnerie du téléphone se fit entendre. Les deux costauds s'arrêtèrent net et Alfred Meyer sursauta malgré lui. Dans le silence soudain revenu, le téléphone sonna une demi-douzaine de fois avant qu'un des casseurs ne décroche enfin pour jeter un « allô » bref dans le combiné. Puis, sans un mot, il tourna son regard en direction de Meyer pour lui tendre l'appareil. Tranquille, la voix de Turgül résonna alors à son oreille :

— C'est pour toi, Alfred.

Et comme l'intéressé semblait toujours tétanisé, le canon de l'arme pesa plus fort sur son cou.

— Réponds, ordonna cette fois carrément le colosse. Vite.

Complètement dépassé, Alfred Meyer se dressa sur ses jambes tremblantes et, escorté par Ibrahim Turgül, il alla jusqu'au comptoir couvert de débris. Mais il n'osait toujours pas saisir le combiné qu'on lui tendait et le Turc s'énerva :

— Vite !

Pressentant une catastrophe, Meyer se secoua et porta enfin l'engin à son oreille.

— Oui ?

Un véritable coassement. Il avait la gorge si nouée qu'il avait peine à respirer. D'abord, il n'entendit qu'une sorte de souffle précipité, puis un cri étouffé, aussitôt suivi d'une plainte rauque.

— Allô ? cria-t-il presque dans l'appareil. Qui est là ?

Un autre souffle précipité, puis une plainte plus sourde et, soudain, une voix dans une espèce de sanglot :

— Alfreed !

La voix d'Irma !

— Irma ?

Comme précédemment, Alfred Meyer n'avait pu émettre qu'un ridicule coassement. En réponse, il ne reçut qu'un autre gémissement. Plus aigu, plus filé aussi. Avec toujours cet étrange halètement en toile

de fond sonore. Le cœur au bord des lèvres, le tenancier écoutait de toute sa force, cherchant malgré lui à comprendre la raison de tout cela.

— Alfred !

Il sursauta, répondit d'une voix étranglée :

— Oui, Irma ! Que... qu'est-ce qui se passe ?

Un nouveau sanglot, une autre plainte et la respiration précipitée. Enfin, la voix de l'ex-stripteaseuse :

— Alfred ! Ils... je...

— Irma ! Qu'est-ce qui se passe ? parvint cette fois à crier le tenancier. Irma !

— Alfred ! Ils... ils m'ont... coupé les doigts !

D'abord, Alfred Meyer eut le sentiment étrange de ne pas parvenir à décrypter les paroles de sa femme, puis, d'un coup, le rideau qui occultait son esprit en déroute se déchira et il réalisa tout.

— NOOON ! hurla-t-il alors. NOOON !

Il hoqueta à deux reprises, hurla encore dans le combiné :

— Irma !

— Stop.

La voix de Turgül avait résonné à son autre oreille et celui qui lui avait tendu le combiné le lui arracha violemment. Meyer voulut s'y accrocher, reçut une formidable gifle de la part du colosse qui l'envoya les quatre fers en l'air à trois mètres de là.

— Si tu déconnes, assura le Turc menaçant, Kahled lui charcutera aussi les nichons. Et si ça suffit pas, il lui coupera la gorge.

Meyer eut l'impression de devenir subitement fou. Le choc du coup de téléphone et ce que venait de dire Ibrahim étaient trop forts pour lui. Dans un hurlement sauvage, il se redressa brusquement et bondit derrière le comptoir. Des cris résonnèrent derrière lui, mais il avait déjà plongé vers le tiroir où il avait enfermé le Colt 45. Et tandis qu'un des costauds lui tombait dessus, il parvint à sortir l'arme.

— Attention ! cria l'autre brute.

Par une sorte de miracle, Meyer avait réussi à trouver d'instinct la sécurité de l'automatique et, déjà, son index s'enroulait autour de la détente, tandis que, de son autre main, il engageait une balle dans le canon. Mais à la seconde où il allait se redresser pour ajuster son tir, la pensée qu'Irma allait sans doute se faire tuer s'il se mettait à canarder lui fit perdre son avantage. Le costaud qui avait plongé sur lui abattit son poing fermé sur son crâne et il se sentit basculer dans un univers lourd et cotonneux. Pourtant, il n'avait pas entièrement perdu conscience. Juste suffisamment pour perdre la notion des réalités. La pensée d'Irma le déserta subitement et il trouva la force de tourner le canon vers celui qui l'écrasait. Dans un geste réflexe, il enfonça la détente et fut surpris par la faiblesse de la détonation. Mais

ce n'était qu'une oblitération de son ouïe. La 45 avait littéralement fait exploser le cœur de son assaillant. Un coup de chance fabuleux pour un homme qui n'avait jamais tiré avec son arme.

Un coup de chance discutable. Car, au même moment, il y eut une autre détonation et le tenancier ressentit un grand choc dans l'épaule. Sous la terrible douleur, il ouvrit une bouche démesurée et lâcha une sorte de râle étouffé qui fut couvert par un autre coup de feu. Cette fois, le choc qu'il enregistra au niveau du dos le fit hurler. Il eut l'impression d'avoir reçu une locomotive dans la poitrine. Il voulut se retourner, relever le canon du 45, mais le poids du mort couché en travers de ses reins l'en empêcha. Alors, tournant la tête au prix d'un effort démesuré, il vit une silhouette penchée pardessus le comptoir et le trou rond et noir d'un canon apparut. Pointé juste au milieu de son front.

Curieusement, il n'eut même pas peur.

Simplement, il se remit à penser à Irma et un chagrin glacé lui gonfla la poitrine.

Ils allaient la tuer aussi.

Puis il y eut une autre détonation et Alfred Meyer sut que c'était fini. Il se le dit avec étonnement, car il n'avait pas ressenti de nouveau choc. Et bizarrement, au-dessus de lui, le costaud qui l'ajustait avec son arme était en train de vomir.

De vomir, du sang.

Ou plutôt, c'était comme si ce flot de sang avait jailli de sa tempe... ou de son oreille, avant de couler vers sa bouche pour faire croire qu'il vomissait. Puis il vit les doigts épais du type frissonner, avant de relâcher leur étreinte autour de la crosse de son arme, tandis que ses petits yeux vicieux se dilataient d'une sorte d'étonnement. Enfin, il émit un hoquet, une grosse bulle rouge se forma au coin de ses lèvres et il lâcha son arme. Cette dernière tomba à cinq centimètres du visage de Meyer, mais il ne la voyait pas. Son regard suivait maintenant la lente descente du type derrière le comptoir. Comme si le tueur s'était trouvé dans un ascenseur qui se serait mis à descendre. Puis il disparut d'un coup et il y eut le bruit sourd de sa chute sur le plancher jonché de débris. D'autres sons bizarres résonnèrent quelque part et dans l'espèce d'engourdissement douloureux qui le gagnait, Alfred Meyer se demanda pourquoi Ibrahim avait tué le tueur.

Ça ne tenait pas debout.

D'ailleurs, rien de tout ça ne tenait. C'était bien connu, les cauchemars n'avaient ni queue ni tête.

— Tu bouges, tu es mort.

La voix était parvenue à Alfred Meyer sans qu'il comprenne d'où elle venait. Une voix qui ne ressemblait pas à celle d'Ibrahim. Une voix qui avait aussi un accent et dont l'allemand hésitait sur les

accents toniques. Mais c'était une belle voix. Grave et profonde. Une voix d'acteur. Sobre et brève. Mais une voix qui faisait un peu peur aussi.

Comme une voix d'outre-tombe.

CHAPITRE V

— Lâche ton flingue. Vite.

La voix d'outre-tombe avait claqué dans le silence de la salle comme un coup de fouet. Un coup de fouet mortel. Ibrahim Turgül le sentait. Dès la première seconde, il avait compris que le grand diable habillé de noir apparu comme par enchantement dans la lumière du bar était dangereux.

Très dangereux.

Cela se devinait au masque granitique du type, à son regard polaire et à cette attitude de tout son être qui évoquait à la fois l'absence totale de peur et cette espèce de détachement qui caractérisent les vrais soldats. Ceux qui font la guerre depuis longtemps et qui ont pu survivre grâce à leur sens aigu du danger.

Un pro.

Ibrahim Turgül avait compris cela et il savait déjà qu'il n'allait même pas essayer de tourner son arme vers le nouveau venu. C'eût été un suicide. Tranquille, l'autre le braquait juste entre les deux yeux et l'orifice noir du long réducteur de son ressemblait au mufle d'un étrange fauve aux allures futuristes. Au premier regard, le Turc avait identifié le Beretta. Une arme sûre dont les terribles ogives de 9mm ne pardonnaient pas. Des munitions qui sans le réducteur de son jaillissaient du canon à la vitesse initiale de 375 mètres/seconde. Ce qui ne voulait pas dire que l'usage d'un « silencieux » réduisait de beaucoup la performance. En tout cas, cela suffisait pour faire éclater une oreille et perforer un crâne de part en part.

Exemple, le cadavre près du comptoir.

Ce con était mort sans même se rendre compte de ce qui lui était arrivé. Quant au sort du premier tueur, Turgül devait bien se rendre à l'évidence. Même sans le voir, il savait maintenant que l'autre imbécile avait été flingué par Meyer. Un Meyer qui ne reparaisait pas non plus et qui devait également être mort. Il en eut du reste la confirmation lorsque le type en combinaison noire risqua un œil derrière le bar avant de commenter sans la moindre émotion :

— Morts. Tous les deux.

Puis d'un coup de menton en direction de la main armée de Turgül, il ordonna :

— Ton flingue. Par terre.

Turgül hésita quand même un peu mais, sous le regard implacable du grand diable noir, il finit par laisser tomber le SIG-Sauer P220 à ses pieds. Il crut que l'autre allait lui ordonner de le pousser vers lui, mais

il n'en fit rien et le Turc se reprit à espérer. Il n'avait finalement peut-être pas autant affaire que ça à un vrai pro. Il y eut un silence, puis de nouveau la voix d'outre-tombe :

— C'est bien, Ibrahim.

Le Turc sursauta.

— Je... tu sais qui je suis ? demanda-t-il, incrédule.

Un sourire erra une seconde sur les lèvres de l'inconnu.

— Affirmatif. Tu t'appelles Ibrahim Turgül, tu es turc d'origine, tu bosses pour la mafia locale et tu sèmes ta merde dans le pays qui te donne asile. En résumé, tu es un parasite qu'il faut éliminer.

— Hé ! sursauta le colosse. Fais pas le con, mec !

Puis il fronça les sourcils.

— D'abord, qui tu es, toi ?

— Mon nom est Bolan. Mack Bolan.

Les petits yeux du Turc se dilatèrent tant que Bolan crut que leurs paupières allaient se déchirer. D'olivâtre, le teint de Turgül vira au gris cendré, tandis qu'un cerne blême soulignait sa lèvre supérieure. Il ouvrit la bouche, lâcha une sorte de soupir rauque, avant de risquer d'un ton hésitant :

— Bo... Bolan ! Tu veux dire que tu serais le...

Il hésita et ce fut l'Exécuteur qui acheva :

— Affirmatif. Je suis le grand fumier.

L'autre eut de la peine à déglutir, roula des yeux affolés, puis, se calmant d'un coup, il essaya ce qui voulait être un sourire et qui ne fut en fait qu'un affreux rictus. Sentant qu'il fallait faire retomber la pression et comprenant que l'allemand de l'Exécuteur laissait à désirer, il hasarda dans la langue de Shakespeare :

— On peut parler en anglais, si tu veux.

Le même sourire de glace revint sur les lèvres de l'Exécuteur qui gronda :

— En anglais ou dans n'importe quelle autre langue, je ne vois guère l'intérêt d'un dialogue avec une pourriture de ton espèce.

— Hé, je... attends ! s'affola le Turc en voyant le réducteur de son pointer entre ses yeux. On dit chez nous que, des fois, quand on coopère, tu flingues pas.

— C'est rare, fit Bolan. Très rare. Et ça dépend de la... coopération en question.

— Je... Écoute, Bolan ! Écoute... je peux te dire des trucs et...

— Genre ?

— Je sais des trucs. Je peux te dire pour qui je bosse et...

— Pour Angelo Tasca, coupa encore l'Exécuteur. Angelo Tasca dit le Balafre. Un rital qui contrôle tout le marché de la drogue sur Zurich et qui travaille lui-même pour Niki Volmer, le big boss de cette bonne ville.

Autant de précieux éléments que lui avaient fournis les listings de ses ordinateurs de bord. Des listings sans cesse remis à jour par Hal Brognola, cet ami de longue date qui occupait de hautes fonctions au FBI.

Bolan esquissa une ombre de sourire de pitié, souffla doucement :

— Tu vois. Ibrahim. Il va falloir trouver autre chose.

La panique déferla dans le regard du pourri qui tenta :

— Ecoute, Bolan. Moi... moi je suis qu'un simple exécutant. C'est pas moi qui décide, c'est...

— Tasca, je sais. N'empêche que pour tuer le mal, il faut s'attaquer à toutes ses manifestations, pas vrai ? Donc, ajouta l'Exécuteur avec un haussement d'épaules, tu es un « mal » qui ne me sert à rien et je vais devoir...

— Non ! Non, attends ! Je peux te permettre d'approcher Tasca. Malgré sa meute de soldati et sa bagnole blindée. Je peux...

— Franchement, je n'ai pas besoin d'un minable de ton espèce pour me payer Tasca.

— Alors je peux... je peux essayer de te faire remonter jusqu'à Volmer. C'est très difficile, tu sais.

Bolan secoua la tête.

— Même réponse. Ibrahim. Pas besoin de toi pour ça.

La panique faisait de plus en plus rouler les yeux de Turgül dans leurs orbites. Ce fut d'une voix soudain plus aiguë qu'il tenta encore :

— Alors je peux...

— Tu peux seulement une chose, coupa l'Exécuteur. Tu peux me dire où tes pourris de copains retiennent Irma Meyer.

De saisissement, la mâchoire inférieure du Turc eut l'air de tomber vers son col de chemise et il continua à conserver son air totalement ahuri pour constater d'une voix blanche :

— Tu sais ça aussi !

— J'étais là depuis un moment, renseigna l'Exé-cuteur. C'est finalement toi qui m'as renseigné. Pour le reste, je sais encore bien des choses que tu ne sauras jamais, mon pauvre Ibrahim. Comme par exemple que tu vas mourir dans deux secondes si tu continues à faire le con.

— Je...

— Où est détenue Irma Meyer ?

— Chez son... son amant. Son... son mari la croyait chez une copine, mais elle lui fait tout le temps le coup.

Une ébauche de sourire reparut sur les lèvres de l'Exécuteur. Décidément, Alfred Meyer n'avait pas eu de chance.

— C'est où, son amant ?

— Dans la banlieue d'Uster.

— Précise.

Le colosse devint soudain proluxe. Il donna l'adresse, précisa avec un luxe de détails :

— C'est un chalet. Juste au bord du lac. Un truc moderne avec un étage et une grande terrasse fermée par des panneaux de verre. Le mec s'appelle Caseneuve. Michel Caseneuve. Un Suisse de Genève qui est dans les antiquités ou quelque chose comme ça. Si tu fais vite, tu peux encore limiter les dégâts.

— C'est toi qui vas faire vite, espèce de larve.

Étonnement du Turc.

— Comment ça ?

L'Exécuteur désigna le téléphone.

— En appelant tes petits copains.

Mine de plus en plus étonnée de Turgül. Sa grosse tête chauve ne devait pas contenir beaucoup de cervelle !

— Comment ça ?

— Tu vas leur dire que tu arrives et qu'il faut qu'ils t'attendent. Sans plus toucher un cheveu d'Irma Meyer.

— Mais...

Cette fois, le Turc s'était arrêté de lui-même. Comme si la suite refusait de passer ses lèvres. Visiblement, il craignait qu'il ne soit déjà trop tard. L'Exécuteur aussi. Plus glacée que jamais, sa voix gronda :

— Tu peux prier ton dieu qu'elle soit encore vivante.

D'un regard explicite, il désignait l'appareil jonché de débris.

— Vite, dit-il encore. Exprime-toi en allemand et demande d'abord à parler à Irma Meyer sous le prétexte de faire entendre de nouveau sa voix à son mari. Je veux la preuve qu'elle vit toujours. Ensuite, tu inventes une fable pour dire que tu dois emmener Meyer au chalet. Genre interrogatoire.

— Interrogatoire ?

— Meyer t'aurait trahi auprès des flics... invente un truc.

Le Turc regardait le combiné comme s'il s'agissait d'un nœud de serpents. Il le décrocha quand même, composa le numéro d'un index mal assuré.

— Un mot de trop, prévint Bolan, je te fais sauter la tête.

Il prit l'écouteur, enfonça le réducteur de son du sinistre Beretta dans le foie de Turgül, entendit une sonnerie, puis on décrocha et une voix au fort accent turc résonna à son oreille.

— Allô ?

— C'est moi, fit aussitôt Turgül en allemand. Passe-moi la gonzesse. Une hésitation dans la voix de l'autre, puis :

— La gonzesse ?

— Passe-moi Irma Meyer, s'énerva soudain le Turc en sentant le canon du Beretta s'enfoncer un peu plus dans son foie. Vite.

Un autre silence, crucifiant, et la même voix :

— Ben... c'est-à-dire que...

— Que quoi ! hurla Turgül.

Il transpirait maintenant à grosses gouttes. Kahled était un dingue. S'il avait fait l'imbécile avec sa saloperie de rasoir... Turgül hurla encore plus fort :

— Tu me la passes, oui ou merde !

Il y eut un autre petit silence très lourd, puis la voix à l'accent turc, de plus en plus hésitante :

— C'est que justement... c'est pas possible.

CHAPITRE VI

— Comment ça, c'est pas possible !

Ibrahim Turgül transpirait de plus en plus. Au point qu'il commençait à dégager un fumet pas très agréable. L'Exécuteur fronça le nez, poussa davantage le Beretta dans les côtes du colosse. L'autre comprit le message, s'énerva un peu plus en criant :

— Qu'est-ce que ça veut dire, c'est pas possible. J'avais dit de pas lui faire de mal !

Ça, c'était pour essayer d'ouvrir le parapluie. En d'autres circonstances, cette naïveté aurait peut-être fait sourire Mack Bolan. Mais cette nuit, il y avait urgence.

— On lui a pas fait de mal, ricana soudain la voix dans le combiné. On lui a juste coupé deux doigts. Pour le nichons, j'étais justement en train de regarder comment...

— Ta gueule ! coupa Turgül. Qu'est-ce qui se passe ?

— Y se passe que cette salope s'est évanouie.

L'Exécuteur sentit nettement le colosse soupirer.

— Bon, grogna-t-il, soulagé. Maintenant, on se calme. Faut plus la toucher.

— Un problème ? interrogea la voix subitement inquiète.

— Pas de problème. Y a seulement que son jules pourrait bien nous avoir balancés aux flics. Je vais l'emmener au chalet pour causer un peu. La vue de sa gonzesse lui éclaircira sans doute les idées.

— Ah bon.

Ce fut tout. Turgül raccrocha, tourna vers Bolan un regard qui en disait long sur la trouille qu'il avait eue. Maintenant, il était convaincu de conserver de bonnes chances de survie. Surtout si, comme il l'imaginait, le grand fumier avait la bonne idée de l'utiliser comme guide. Car une fois arrivés au chalet de l'antiquaire, lui et les autres finiraient bien par coincer ce grand salaud de Yankee. Ils lui feraient la peau en douceur. Avec le rasoir de Kahled.

Si possible très lentement.

— C'était bien ? interrogea-t-il servilement.

Bolan laissa peser sur lui un regard songeur, secoua la tête pour déclarer d'un ton méprisant :

— Toi et tes copains, vous êtes vraiment bons à foutre aux chiottes.

— Mais...

— La ferme. On y va.

L'un poussant l'autre, ils quittèrent Le Navire par la porte de service que Bolan avait déjà utilisée pour entrer. Dehors, il faisait un

froid de canard et la petite Stussihofstrasse était déserte. En Suisse, on s'encanaillait peu. Au bout de la rue, des écharpes de brume givrée flottaient sur le quai de la Limmat. Le Turc fit mine de se diriger vers une grosse Mercedes grise et l'Exécuteur corrigea :

— On prend celle-là.

Il désignait une Volvo marine qui stationnait vingt mètres plus loin. Un véhicule loué quelques heures plus tôt à son arrivée à Kloten.

— Colle-toi au volant, ordonna encore Bolan avant de s'installer sur le siège passager. Mais fais gaffe. Au moindre faux mouvement, je te fais péter la tête. Que tu sois aux commandes ne changera rien. Les cascades en bagnole, c'est mon trip.

Apparemment maté, le colosse s'installa au volant et démarra si doucement qu'on aurait dit qu'il tournait un spot pour la Sécurité routière. La Volvo remonta au nord, passa devant le Landesmuseum, quitta le centre de Zurich et ses immeubles austères en remontant vers Kloten. Puis elle obliqua sur la droite à la sortie de la ville pour emprunter l'autobahn qui longeait le petit lac d'Uster sur sa rive nord.

— Comment tu nous as coincés ? questionna soudain Turgül.

— Par ordinateur.

— Hein ?

La Volvo avait fait un écart et le réducteur de son du Beretta remonta vers la tempe du colosse, tandis que la voix de l'Exécuteur se faisait menaçante :

— Tu es un émotif, Ibrahim. C'est dangereux.

— Je... non, ça va. C'était l'étonnement. Ton histoire d'ordinateur, tu comprends !

Il cherchait visiblement à établir des liens par le biais de la conversation. Bolan n'était pas dupe, mais ce fut pourtant de bonne grâce qu'il enchaîna :

— Je possède la liste de la plupart des familles mafieuses d'Amérique et d'Europe, révéla-t-il. Des listings informatiques qui me permettent de savoir instantanément qui fait quoi au sein de chacune de ces familles. Ainsi, avant même d'arriver à Zurich, je savais qui s'occupe des stups pour le compte de Niki Volmer : Angelo Tasca. C'est par lui que j'ai décidé d'attaquer et c'est ce qui m'a fait te prendre en filature. Toi et tes deux copains, vous m'avez amené jusqu'au Navire et c'est là que notre belle amitié commence, ironisa-t-il d'un ton glacé.

— Merde ! grogna le Turc. T'es vachement équipé !

Il ne savait pas tout.

— Mais alors, reprit le colosse, pourquoi nous avoir attaqués, nous ? Pourquoi pas directement Tasca ?

— C'est mon petit secret, éluda l'Exécuteur.

Il n'allait quand même pas dire que le « petit secret » en question

n'était en fait qu'une question de délais. En effet, le char de guerre n'arriverait en principe que le surlendemain et le blitz qu'il projetait dans le fief de Volmer exigeait un armement lourd. Matériel difficile à trouver en Suisse, pays policé et légaliste à l'extrême. Á moins d'avoir dans la manche certains de ces grands marchands d'armes du réseau parallèle qui avaient tous des comptes numérotés en Suisse et dont au moins un ou deux résidaient plus ou moins dans ce pays. En fait, l'intermède de cette nuit n'était qu'une mise en train.

Une prise de contact.

La Volvo dérapa, reprit sa trajectoire normale et Turgül jura en turc.

— Putain de pays, finit-il par commenter, farouche. Il fait toujours froid.

Il exagérait. Hormis le brouillard givrant de certaines nuits d'hiver, la Suisse était quand même le pays des alpages verdoyants, du bon chocolat et de la propreté. Sans compter le fric. Dernière raison qui n'était sans doute pas étrangère au choix du Turc pour ce pays d'adoption.

Un Turc inquiet qui questionna encore :

— Et là, qu'est-ce que tu comptes faire ? Je veux dire, au chalet de l'antiquaire.

— Si tu ne la fermes pas, c'est maintenant que je vais te buter.

Le Turc se tint coi. Ils arrivaient à présent en vue de panneaux indiquant Uster nord et la bretelle de sortie se profilait. Turgül l'emprunta et la Volvo se retrouva bientôt sur une simple route. D'autres plaques apparurent et le colosse engagea bientôt la voiture sur une vicinale qui filait à droite le long du lac. De lourdes écharpes de brume flottaient sur la berge, enserrant les sapins dans un carcan laiteux qui semblait les étouffer. L'Exécuteur se pencha, lança sa main sous son siège, ramena un objet noir et luisant qu'il plaça sur ses genoux.

Une mini-Uzi.

Flambant neuve, bourrée à bloc de 50 cartouches de 9 mm Parabellum par le jeu de deux chargeurs scotchés tête-bêche. Une arme fabriquée sous licence par la société belge F.N. Herstal et qui, comme le Beretta, avait été fournie à l'Exécuteur par l'honorable correspondant local de la DEA, le service US de lutte antidrogue maintenant largement implanté en Europe : la Drug Enforcement Administration.

C'était d'ailleurs tout ce que Bolan avait pu arracher au HC de la DEA. Léger pour un blitz total. Raison de plus pour faire venir le char de guerre.

Á la vue de l'arme, Ibrahim Turgül se raidit.

— Hé ! T'en as encore beaucoup, comme ça ?

Ses potes et lui seraient sans doute facilement venus à bout du Beretta du grand fumier, mais avec l'Uzi...

— Si tes copains font les malins, ils le sauront toujours assez tôt, renvoya l'Exécuteur.

Encore une fois, le Turc se le tint pour dit. La Volvo roulait à présent sur un chemin empierré, en assez mauvais état. Turgül annonça :

— On va arriver.

— Le chalet est sur cette route ? interrogea Bolan.

— Non. À cinq cents mètres d'ici, il y a un sentier sur la droite. Le chalet est tout au bout.

— C'est la seule habitation ?

— Sur ce sentier, oui. Il y a d'autres baraques un peu plus loin. Des trucs surtout occupés le week-end.

On était à l'aube du mercredi. Ça laissait le temps de monter un champ de tir.

— Ils sont combien, avec ce Kahled ?

— Deux autres. Deux Allemands. Kurt et Bunker.

Bolan ne chercha pas à savoir l'origine d'un tel surnom.

— Tourne là, ordonna-t-il.

Il venait de repérer une trouée, à gauche dans les sapins. Un chemin qui s'arrêta vingt mètres plus loin, butant sur un chantier aux baraquements jaunes.

— Stop, fit l'Exécuteur. Éteins les phares.

Mal à l'aise, l'autre obéit.

— On sort, enchaîna Bolan.

Ils quittèrent la Volvo pour fouler un sol boueux qui craquait un peu sous les semelles. Il commençait à geler.

— Par là, dit encore l'Exécuteur.

Il indiquait les baraquements jaunes que la lune à peine voilée permettait d'apercevoir. D'une voix tendue, le Turc interrogea :

— Dis, tu vas pas...

— Bien sûr que non, coupa Bolan.

Simultanément, il enfonça la détente du Beretta. Sans prévenir. Éliminer la vermine était une chose, le sadisme en était une autre. Le guerrier solitaire n'avait jamais joui de la peur des autres. Même pas de ses ennemis.

Le colosse sursauta, poussa un grognement sourd, envoya son bras sur le côté comme pour essayer de balayer l'arme, mais il était évidemment trop tard. Foie éclaté par la terrible 9 mm, il acheva son grognement dans un lamentable gargouillement et, la bouche pleine de sang, il mourut en s'affalant dans la boue à demi gelée. L'Exécuteur s'accroupit, posa ses doigts sur son cou, vérifia que le pouls ne battait plus.

Il n'avait pas eu le choix. Vivant et à proximité de ses copains, Ibrahim Turgül aurait représenté un trop grand danger.

L'Exécuteur se redressa, engagea un chargeur neuf dans le Beretta qu'il glissa dans sa ceinture. Puis il rebroussa chemin pour regagner la petite route à pied.

En espérant que le Turc ne lui avait pas menti sur les effectifs adverses.

CHAPITRE VII

— Mais qu'est-ce qu'il fout !

— Ta gueule.

Kahled Razul haïssait les jérémiades de ce trouillard de Kurt. Un grand con de teuton au cerveau aussi minuscule que ses muscles étaient gros. Un adepte de la musculation qui passait son temps à s'admirer dans les glaces et qui n'avait fait le coup de feu qu'une seule fois dans sa vie. En nettoyant son beau Colt Combat Commander 38 spécial tout neuf... pour se tirer une balle dans le pied. Depuis, privé de la première phalange d'un orteil, l'affolé du muscle claudiquait légèrement et faisait tailler ses godasses sur mesure. Comme flingueur, on faisait mieux, mais Kurt était vraiment très beau et Angelo Tasca adorait s'entourer de beaux mâles.

D'ailleurs, Kahled était lui aussi superbe.

De cette beauté farouche et vaguement sulfureuse d'un Omar Sharif au temps de sa jeunesse. Mais lui n'était pas de la même trempe que Kurt. C'était un dur. Un vrai. En Turquie, il avait dirigé d'une main de fer tous les petits gangs de trafiquants qui sévissaient de la Corne d'or à la Mosquée bleue. Dénoncé par un concurrent, il s'était fait pincer dans un coup-fourré de came et il avait purgé trois ans de pénitencier avant de s'évader. Deux heures plus tard, il avait retrouvé son mouchard et lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre. Avec le rasoir du type. Puis il avait sauté dans un wagon chargé de tapis à la gare d'Istanbul. En emportant le rasoir.

Direction, la RFA.

Plus tard, l'entrée en Suisse n'avait été qu'une formalité et Angelo Tasca, dont il était devenu un des hommes de main, s'était chargé de son titre de séjour. Depuis, sous les ordres d'Ibrahim Turgül, il faisait toujours le même boulot. Le recouvrement des « impayés ». Avec en prime, parfois, le plaisir de se payer sur la bête.

D'un regard humide, il contemplait le corps à demi nu de Irma Meyer. Une superbe femelle toute en courbes et qu'il avait déjà violée juste avant le coup de fil d'Ibrahim sous le regard à la fois fasciné et écœuré de ce pédé de Kurt. Maintenant, épuisée d'horreur et de peur, Irma Meyer, enfin revenue de son évanouissement, somnolait sur le lit de cuivre de la grande chambre au superbe mobilier. Tout près du cadavre de son amant, répandu sur la moquette blanche tachée de sang. Parfois, dans son cauchemar, elle se tordait dans les liens qui l'attachaient aux barreaux du lit et le Turc pouvait apercevoir les zones d'ombre dont il ne s'était pas encore rassasié.

Et malgré l'état physique lamentable de sa prisonnière, malgré sa main blessée grossièrement pansée avec une serviette déjà gorgée de sang, il sentait le désir revenir au galop.

Mais Ibrahim allait arriver avec Meyer et il serait toujours temps de recommencer devant lui pour lui délier la langue.

— Qu'est-ce qu'ils foutent !

Le culturiste s'énervait de plus en plus. Avec son mètre quatre-vingt et quelque, ses muscles d'acteur « péplum » et sa belle gueule bronzée aux UVA, il agaçait de plus en plus Kahled. Avec un soupir, ce dernier lui conseilla :

— Tu me les brises. Va rejoindre Bunker dehors.

L'autre leva sur lui son regard bleu pâle allumé de rage, faillit envoyer une réponse cinglante, se souvint du passé tumultueux du Turc, opta pour la prudence et soupira à son tour en quittant le fauteuil où il jouait avec son Colt :

— Ça va ! Je te laisse avec elle.

Que Kahled aime les femmes l'avait toujours agacé. Mais comment faire entendre raison à un type qui joue constamment du rasoir ?

Il enfila un épais blouson de cuir marine aux poches gansées de daim clair, enfouit le Colt dans sa ceinture, sortit sous la véranda, ouvrit un des panneaux de verre coulissant. Aussitôt, il fut saisi par le froid humide qui lui tombait sur les épaules. Regrettant déjà presque sa sortie, il émit un léger sifflement, en reçut un autre en réponse.

Bunker.

Une brute aussi large que haute, avec un pois chiche encore plus petit que celui de Kurt dans le crâne et des mains capables de broyer de la pierre. On l'appelait Bunker, non seulement à cause de cette force terrible, mais aussi parce que son père, un waffen SS aussi dingue que lui, avait été un héros de la dernière guerre. Mort en défendant seul le bunker où était installée sa mitrailleuse. Un soldat anglais, un autre héros, lui avait envoyé un chapelet de grenades défensives par une meurtrière. Ce qu'on avait retrouvé de lui n'aurait même pas rempli une boîte à chaussures.

Finalement il préférerait être au froid avec cet imbécile qu'au chaud avec le Turc obsédé par les femmes. Au moins, ils seraient entre compatriotes.

Il préférerait, mais il ne le trouvait pas.

— Eh ! lança-t-il à voix contenue. Bunker !

— Ja répondit un timbre lointain.

Avec tous ces sapins qui répercutaient les sons, on n'arrivait pas à savoir d'où venaient les bruits. Estimant toutefois que la voix était venue de la rive du lac, il dévala une pente douce où le mur des troncs de sapins s'éclaircissait. Dans les trouées, on devinait le scintillement de l'eau sur laquelle la lumière blême de la lune se brisait en une

infinité d'éclats. Hors de la forêt, il devait faire clair comme en plein jour. Ou presque.

Bunker ?

— Ja.

Cette fois, la voix venait droit devant. Kurt fit encore quelques pas, esquissant au passage de vagues mouvements de boxe, puis il cessa de gesticuler. Il venait d'apercevoir la puissante silhouette de Bunker. Adossé au tronc d'un gros sapin, l'autre le regardait venir sans bouger. Pour dire quelque chose, Kurt interrogea platement :

— T'as pas froid ?

— Nein.

Bunker n'avait pas froid, mais il n'avait quand même pas sa voix habituelle. Kurt secoua la tête avec commisération, faisant les derniers pas qui le séparaient de la brute.

— T'es con, laissa-t-il tomber avec pitié. Sans bouger, tu vas attraper la crève.

— C'est fait.

En même temps que la voix inhabituelle de Bunker disait cela, Kurt réalisait trois choses simultanément. Dans le clair de lune, la bouche de Bunker n'avait même pas frémi pour répondre et tandis que ses gros yeux proéminents qui fixaient la lune n'avaient pas cillé, sa voix avait semblé venir d'ailleurs que de lui-même.

Légèrement sur la droite.

À cet instant seulement, l'esprit simple de Kurt le culturiste réalisa cette suite d'anomalies et il fronça ses sourcils blonds. Il tendit le cou en direction de Bunker, distingua une espèce de protubérance sous son menton, fronça davantage les sourcils et sentit son sang se figer dans ses veines. Il venait d'identifier la protubérance en question.

Un manche de poignard !

Galvanisé par une vague de panique, il voulut sortir le Combat Commander de la ceinture de son pantalon.

— Ne prends pas ce risque !

Tout était arrivé si vite que Kurt n'eut rien le temps de faire. Même pas celui de comprendre. En même temps que la voix brève et sèche avait résonné à son oreille, quelque chose de dur et de glacé s'était enfoncé dans sa nuque.

— Ils sont combien, tes copains du chalet ?

Une voix si froide qu'on l'aurait crue sortie d'un caveau funéraire. Tétanisé, Kurt ne pensait plus. Sous son crâne, ce n'était plus qu'une tempête. Une tempête qu'un froid soudain et intense aurait figée pour l'éternité.

— Combien ?

Hébété, Kurt ne voyait que ce manche de poignard qui formait cette excroissance obscène dans le cou épais de Bunker. Avec juste un

filet plus sombre qui coulait sur son col roulé clair. Vision de cauchemar qui donnait à Kurt l'envie de vomir.

— Combien ?

— Un. Un seul.

Il ne fut pas absolument sûr que c'était lui qui avait répondu. Il se sentait devenir fou. Et avec ça, cette main restée enfouie dans le blouson et qui demeurait fermée sur la crosse du Colt. Une main qui refusait de sortir.

— Son nom, au type ?

— Kahled.

Un silence plein de menaces, puis la voix :

— Et la femme ?

— Hein ? Euh... elle est vivante.

Kurt vivait dans l'irréel. Une voix. Une simple voix aux accents de mort lui posait des questions sans qu'il puisse voir de qui elle émanait et il répondait docilement. Tout cela était logique. Flagrant, même, puisque cette voix et le poignard planté dans le cou de Bunker étaient liés. Il en avait la certitude et se disait, dans le vague de son esprit paralysé, que s'il répondait bien jusqu'au bout, il ne mourrait peut-être pas.

C'était comme une sorte de jeu.

Un jeu mortel.

— Et toi, c'est comment, ton nom ?

— Kurt. Kurt Wollen.

Un autre silence, très court, puis encore la voix :

— C'est bien, Kurt. Salut.

— Salut.

Cela avait jailli de la bouche de Kurt automatiquement. Simple réflexe. Et cela coïncida exactement avec le « flop » bref du Beretta. Un « flop » que l'Allemand n'entendit pas vraiment. La 9mm Parabellum lui fracassa les vertèbres cervicales et ressortit de l'autre côté en emportant dans sa course terrifiante une partie du larynx et la totalité de la pomme d'Adam. Un peu comme l'avait fait en sens contraire le poignard dans la gorge de Bunker. Un geyser de sang fusa de la blessure, alla arroser les pieds du costaud contre son tronc d'arbre et, tandis que le beau Kurt s'effondrait dans un sinistre gargouillis, l'Exécuteur se fondait de nouveau dans la nuit.

Kahled Razul commençait à trouver le temps long. Plus d'une heure qu'Ibrahim avait appelé et il n'arrivait toujours pas. Dans cette chambre, il faisait une chaleur de four, la fille était réveillée et s'était mise à vomir sur elle. Avec l'odeur de sang que dégageait déjà le cadavre de son amant, cela devenait intenable.

— J'ai mal ! gémit Irma Meyer en se tordant sur le lit. Détachez-moi au moins un poignet !

— Ta gueule.

La jeune femme se laissa retomber sur l'oreiller et resta ainsi, prostrée, offrant involontairement l'impudeur de sa demi-nudité. Mais, pour le Turc, le charme était rompu. Il n'avait plus envie de cette femme souillée de vomi. D'ailleurs, ces odeurs mélangées commençaient à lui porter au cœur. Quittant le pied du lit où il était assis, il fit quelques pas dans la chambre, décida finalement d'aller respirer un peu dans la véranda. Là, enfermé dans l'ombre et respirant mieux avec la fraîcheur, il laissa son regard errer dans la nuit claire, cherchant machinalement à localiser les deux autres.

En vain.

Il allait renoncer quand, soudain, une ombre indistincte bougea sous le couvert des grands sapins. Une haute silhouette noire qui ne pouvait qu'être celle de Kurt. Mais un Kurt au comportement insolite, car la silhouette avait soudain disparu pour réparaître un peu plus près du chalet et pour s'immobiliser de nouveau sous le couvert d'un autre sapin. D'abord incrédule, Kahled se demanda si le culturiste n'était pas soudain devenu dingue, puis quelque chose d'indéfinissable le frappa brusquement.

Un détail qu'il ne s'expliquait pas encore.

Intrigué, il attendit que la silhouette bouge de nouveau et, cette fois, il comprit ce qui l'avait frappé.

Les poches du blouson.

Kurt était sorti avec son blouson aux poches gansées de clair. Or la silhouette aperçue était intégralement noire. Sans la moindre ganse pâle. Par cette nuit claire, ce genre de détail aurait dû être visible.

Il y avait un problème.

Tous les sens soudain en alerte, Kahled hésita entre appeler les deux autres et risquer de faire fuir l'intrus ou jouer la partie seul. Il opta pour la deuxième solution. Primo parce qu'il voulait savoir qui était ce type, secundo parce qu'il subodorait un autre problème du côté des deux schleuhs.

D'un bond silencieux, il fut dans le chalet. Laissant la porte de la chambre entrouverte sur un filet de lumière, il se tapit dans l'ombre, juste à l'angle du mur entre le salon et le couloir. Instantanément, le rasoir était venu se loger dans sa main droite.

Une main qui ne tremblait pas.

Retenant son souffle, il attendit, prêtant l'oreille au moindre son. Cela dura ce qui lui sembla être une éternité et il commençait à se poser des questions quand un léger souffle d'air frais déferla dans le couloir.

Quelqu'un venait d'ouvrir la véranda.

Puis le souffle d'air frais cessa et l'attente recommença. Longtemps. Kahled ne bougeait pas un cil. Son instinct l'informait d'une présence

dans le salon, mais il n'entendait strictement rien. Rien d'autre que ces menus craquements qui caractérisent les habitations en bois et le souffle oppressé d'Irma Meyer dans la pièce à côté. Maintenant, il était certain d'avoir affaire à un ennemi. Kurt ou Bunker se seraient manifestés depuis longtemps. Une certitude qui s'additionnait à une autre : il avait affaire à un pro. Un vrai. Un type habitué aux opérations de commando, qui ne venait visiblement pas ici en simple visiteur.

Un type dangereux.

Subitement, il devina que l'autre approchait. Pas le moindre bruit, simplement un changement imperceptible dans la densité de l'air ambiant. Il était à l'entrée du salon. À moins de cinq mètres.

Trois mètres.

Le salaud progressait vite. Une seconde, Kahled se demanda s'il ne ferait pas mieux de dégainer le gros Colt Python 357 Magnum au canon de quatre pouces qu'il portait en permanence dans le holster d'épaule caché sous sa veste. Mais l'attrait de la mort au rasoir était vraiment le plus fort. Et puis il y avait le doute. Si pour une raison ou une autre, le visiteur était un flic venu en éclaireur, il allait se le payer en douceur. Et surtout en silence. Histoire de ne pas donner l'alerte tout de suite.

C'était avec des trucs comme ça qu'on survivait.

Encore deux mètres. Puis un mètre seulement avant l'angle du couloir. Déjà, la lame haute et les tendons du poignet raidis dans l'attente de l'action, Kahled comptait les secondes.

Une... deux... trois...

Et tout à coup le type fut là. Le Turc émit une sorte de feulement entre ses dents serrées et dans un frôlement soyeux, la lame brilla dans l'ombre, décrivant une parabole presque parfaite. Si vite qu'on aurait dit une étoile filante.

Puis ce fut le choc.

CHAPITRE VIII

Kahled ne comprit pas tout de suite pourquoi sa lame de rasoir se brisait contre l'angle de la pièce. Sous la violence de l'attaque, son bras heurta également le mur et il comprit encore moins pourquoi il se sentait ainsi partir en l'air comme une toupie folle. Lorsqu'il retomba au sol, son dos cogna sur le parquet et son crâne sonna douloureusement contre le bord de la plinthe. Des éclairs fusèrent dans sa tête et il eut en même temps l'impression d'être pris de nausée et de s'enfoncer dans une lourde torpeur. Groggy, il ouvrit des yeux chavirés, fut brusquement ébloui par une forte lumière.

Celle du plafonnier du couloir.

— Un malaise ?

La voix était grave, belle, mais terriblement glacée. On aurait dit qu'elle émanait des profondeurs d'un puits ou d'un tombeau. La vision encore trouble, le Turc sentit un pied se poser sur sa poitrine et la voix questionna :

— Ton nom ?

— Ka... Kahled, marmonna le tueur sans très bien encore réaliser le problème dans son ensemble.

Au fond de sa conscience chancelante, il était maintenant convaincu qu'il s'agissait de la police. Une chance dans son malheur. Grâce à ses relations très haut placées, le boss le sortirait d'affaire.

— Tu es seul ?

Étrange. On était en Suisse et ce flic parlait anglais. Pire, américain. Une langue que parlait parfaitement Kahled. Comme beaucoup de ses compatriotes. Il parvint à hocher sa tête douloureuse et à répondre par l'affirmative. Puis soudain sa vue s'éclaircit et il vit distinctement le type.

Un athlète. Gueule militaire, regard glacé.

Pas le genre flic helvète. Il battit des paupières plusieurs fois, amorça le mouvement de se redresser, fut implacablement cloué au sol par la chaussure de son vainqueur. Une chaussure qui ressemblait plutôt à une espèce de rangers. Un truc US que le tueur avait déjà vu aux pieds de certains militaires turcs. Décidément, ce grand diable en combinaison noire n'avait rien de commun avec les flics suisses. Celui-là avait plutôt l'air d'un para ou d'un marine. En tout cas, un militaire. Mieux, un guerrier.

— Et la femme ?

— Vi... vivante, se hâta de renseigner le Turc.

— Et son type ?

Silence de Kahled. Un silence qui en disait long. Bolan hocha la tête, l'air indifférent, puis, se penchant sur le Turc, il souffla de sa voix grave :

— Debout.

À cet instant seulement, Kahled nota la présence de la mini-Uzi dans la main du type. Une mini-Uzi luisante, flambant neuve. Il comprit aussi comment il s'était fait piéger. Vieille astuce des commandos habitués aux coups tordus. Contrairement à ce que le Turc attendait, l'inconnu avait tourné l'angle du mur, non pas debout comme tout un chacun, mais accroupi à ras du sol.

Résultat, le rasoir avait balayé le vide et le type n'avait plus eu qu'à lui faucher les jambes pour l'envoyer au tapis.

Tandis que le « guerrier » ôtait enfin son pied de sa poitrine pour lui permettre de se relever, il ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— On peut savoir qui tu es ?

L'autre le dépassait d'une tête et il devait lever les yeux pour le regarder en face. À cette occasion, il croisa un regard si froid qu'il regretta presque sa question.

Ce type-là était la mort.

Cette mort que certains contes de l'ancienne Turquie évoquaient en citant un cavalier tout de noir vêtu et brandissant un sabre d'argent au tranchant inaltérable.

— Avance, répondit l'homme à la combinaison noire en le poussant du canon de l'Uzi. Je te dirai mon nom plus tard.

L'un poussant l'autre, ils gagnèrent la chambre et Bolan tomba en arrêt devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. À leur entrée, Irma Meyer s'était à demi dressée sur le lit dévasté et fixait le nouveau venu d'un regard fiévreux où se lisait le désespoir total. Puis, comme si brusquement elle venait de comprendre que cet homme aux yeux de glace était du bon côté, son regard s'illumina d'espérance et elle balbutia, encore incrédule :

— Sauvez-moi !

Le grand diable vêtu de noir nota les vêtements arrachés, les entraves aux poignets, la main sanglante emmaillotée dans la serviette et il comprit tout. Esquissant un sourire à l'adresse de la jeune femme, il hocha la tête.

— Oui, dit-il. Je suis venu pour ça.

Il avait parlé en italien, puis, comme s'il se reprenait, il ajouta dans un allemand fortement teinté d'accent italien :

— Ceux d'ici n'ont plus d'honneur. Ce sont des porcs.

Deux phrases très précises prononcées dans un but très particulier. Une petite idée qui avait germé en lui en lisant la synthèse d'imprimante qu'il avait tirée des ordinateurs du char de guerre avant

de quitter les States. En même temps qu'il avait dit cela, une flamme chaude et rassurante était passée au fond de ses prunelles et, comme par miracle, Irma Meyer sentit la vie revenir en elle. Mais, déjà, il se penchait sur elle et à l'aide d'un poignard encore légèrement taché de sang, il tranchait ses liens en soufflant toujours, avec le même accent :

— C'est fini. Détendez-vous.

Puis après un coup d'œil au cadavre recroquevillé sur la moquette, il interrogea Kahled qui avait suivi son manège linguistique sans comprendre :

— Michel Caseneuve ?

Hochement de tête résigné du Turc qui crut pourtant bon d'argumenter :

— Un dingue. Il a failli me flinguer.

— Dommage qu'il t'ait raté, renvoya l'homme à la voix sombre.

Puis se tournant vers Irma Meyer, il dit doucement :

— Je reviens dans un instant.

Il refoula Kahled vers le couloir et, tandis que le pourri s'inquiétait de son sort en demandant où ils allaient, il le poussa encore plus rudement en répondant :

— Aux chiottes. C'est toi qui conduis.

Sans comprendre le but de la démarche, l'autre fit seulement :

— Euh, bon.

Dans le couloir, le Turc ouvrit une porte, actionna un commutateur, découvrant une pièce carrée où une cuvette de WC et un lave-mains anthracite étaient installés dans un décor de papier peint de nuages sur fond argenté. Le tout éclairé par deux petits spots encastrés dans un plafond en staff laqué de gris clair. La classe.

— Assieds-toi.

— Hein ?

— Assieds-toi, répéta l'homme en combinaison noire. Là. En relevant le couvercle.

Il désignait la cuvette gris anthracite et, toujours sans comprendre, le Turc finit par obéir. Puis levant un regard à la fois intrigué et très inquiet vers le « guerrier », il questionna d'une voix cassée :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Répondre à ta question.

— Hein ?

— Tu m'as bien demandé qui j'étais, non ?

— Euh... si.

Esquisse de sourire mortel de l'homme en noir qui déclara :

— Maintenant, tu as le droit de savoir. Mon nom est Bolan. Mack Bolan.

— Hein !

De saisissement, le pourri s'en était presque relevé de sa cuvette.

Du canon de l'Uzi, l'Exécuteur le força à s'y rasseoir, puis, toujours souriant, il commenta :

— Pour faire ce que tu vas faire, on est toujours mieux assis que debout.

Regard de plus en plus inquiet du tueur.

— Pour faire quoi ? demanda-t-il d'un ton hésitant.

D'un geste d'une rapidité effarante, l'Exécuteur fit jaillir le Beretta dans sa main gauche. Puis tel un insolite prestidigitateur, il appliqua la bouche du réducteur de son au milieu du front du Turc et, sur un ton parfaitement indifférent, il répondit :

— Pour mourir, Kahled. Seulement pour mourir.

Quand il appuya sur la détente, cela ne fit qu'un petit « flop ». Sous la force de l'impact, le tueur-violeur partit en arrière comme s'il éclatait brusquement de rire, et tandis que son sang et sa cervelle éclaboussaient le beau papier argenté, son corps fut secoué d'un violent sursaut, avant de se tasser sur lui-même comme un ballon qui se dégonfle. L'Exécuteur remit le Beretta dans sa ceinture, et, sans un regard au cadavre, il éteignit la lumière et se retira sans un mot d'oraison funèbre.

CHAPITRE IX

— Bon. C'est quoi, cette histoire ?

Mack Bolan fit tourner les glaçons dans son verre de Hennessy-Glace, leva les yeux sur son ami Grimaldi.

— Un concours de circonstances, répondit-il.

— Ouais, renvoya Jack Grimaldi. Un concours de circonstances qui m'a fait parcourir dix mille bornes pour voir des verts pâturages et des banques.

L'ancien pilote du Vietnam venait d'arriver au bar de l'aéroport de Zurich-Kloten, avec vingt minutes de retard. En droite ligne de Los Angeles. Son vol cargo s'était posé à l'heure dite, mais il avait dû veiller au bon déroulement du débarquement du char de guerre. Opération délicate, quand on connaissait la précision suisse. Il avait fallu expliquer la présence de « ces étranges instruments électroniques » de bord en prétendant qu'il ne s'agissait que de matériel d'enregistrement. Une sorte de régie de télé destinée à l'équipe de tournage de NBC sur une grande série retraçant l'épopée de Guillaume Tell.

Une occasion unique pour le pilote d'hélico.

Il avait un copain, un vétéran du Vietnam, qui connaissait un copain vétéran etc... dont la fille travaillait effectivement à la NBC et qui s'occupait vraiment du tournage de la série.

Les fameuses combines de l'ancien pilote de guerre.

Et ça avait marché. Heureusement. Car avec les contrôles actuels en matière de transport aérien, il était impossible de passer le moindre canif. Sauf pour les terroristes qui, eux, continuaient gaillardement de faire sauter quelques avions par-ci, par-là.

— C'est quoi, en l'occurrence, un concours de circonstances ?
questionna encore Grimaldi après avoir siroté un peu de Hennessy.

— Ça s'appelle Schwarz.

— Hein ?

— Schwarz, répéta Bolan en hochant la tête. Arnell Schwarz. Un avocat de Zurich qui se trouve être en même temps un parent d'Herman Schwarz. Un cousin éloigné, mais la famille c'est sacré, chez les Schwarz. C'est Gadgets qui m'a refilé le bébé. Intéressant.

— Raconte !

— Cet Arnell Schwarz était l'avocat et l'ami d'un certain Karl Dorfman, inventeur de son état.

— Etait ?

Nouveau hochement de tête de Mack Bolan. Il huma son verre d'un

air songeur, finit par déclarer :

- Il est mort.
- Ah, fit seulement Grimaldi.
- Et son ami l'inventeur aussi.
- Ah. Ensemble ?
- Affirmatif.
- Comment ?
- Accident de voiture.
- Ah.

Jack Grimaldi n'avait jamais été particulièrement démonstratif.

— Et la femme de Dorfman est morte aussi. Dans le même accident.

Le pilote fronça ses épais sourcils de latin.

— C'est con, dit-il.

Puis après un silence, il demanda :

- Herman doit être un peu triste.
- Affirmatif. Surtout depuis qu'il sait pourquoi ils sont morts.
- Mine faussement étonnée de Grimaldi.
- Tu n'as pas parlé d'un accident ?
- Si. Mais il y a des accidents qui ressemblent à des mises en scène

de mauvais polar.

- Et... je suppose que celui-là en est un.
- Affirmatif.
- Qui te l'a dit ?
- Justement Herman.
- Comment il l'a su ?

— Le soir de l'accident, Anna Dorfman a téléphoné à sa fille Susanna pour lui annoncer que son père était chez Schwarz. Il y allait pour signer le contrat de cession d'une invention à une importante société chimique. La Taalers-Bann.

— Et alors ?

— Ce soir-là, Anna Dorfman était chez elle. Pas avec les deux hommes. Elle a même dit à sa fille qu'elle préparait un de ces plats longuement cuisinés de la gastronomie juive que Dorfman appréciait particulièrement. Un truc qui exige beaucoup de soin et qui ne permet absolument aucun détournement d'attention.

— Et alors ?

— Alors, l'accident, a eu lieu à soixante bornes du domicile des Dorfman.

— Je vois. N'empêche que ça ne veut pas forcément dire qu'il y a eu assassinat maquillé. L'avocat et son pote ont pu passer prendre l'épouse Dorfman pour aller fêter l'événement.

— Non.

— Non ?

— Non, parce qu'il n'y avait pas lieu de fêter quoi que ce soit.

Moue incrédule de Grimaldi.

— Moi pas comprendre, patron.

— Parce que la signature de contrat qui s'est opérée ce soir-là ne donnait pas envie de faire la fête.

— Mais encore ?

— Karl Dorfman n'a pas signé au bénéfice de la Taalers-Bann, comme il s'apprêtait à le faire, mais à celui d'une autre société. La Chimic-System. Une société suisse de Zurich qui touche à toutes sortes de spécialités.

Regard surpris du pilote.

— Ben et alors ! Il pouvait signer avec qui bon lui semblait, non ?

— Non.

— Ah ?

— Justement, il ne voulait pas signer avec Chimic-System.

— C'est la fille des Dorfman, qui dit ça ?

— Non. C'est Dorfman lui-même.

Soupir résigné du pilote d'hélicos.

— O.K., abdiqua-t-il. En Suisse, les morts continuent de faire leurs confidences.

Mack Bolan dégusta une gorgée de Hennessy, hocha de nouveau la tête et finit par expliquer :

— Arnell Schwarz était un homme prudent. Tous ses entretiens professionnels, qu'ils soient directs ou téléphoniques, étaient scrupuleusement enregistrés. Un système sophistiqué installé par l'ami Dorfman et qui fonctionnait à la voix. Une façon comme une autre d'éviter les notes écrites.

Cette fois, Jack Grimaldi montra un véritable intérêt.

— Je vois. C'est comme ça qu'on a su que Dorfman ne voulait pas signer avec la Chimic-System. Mais alors, pourquoi l'avoir fait ?

— Parce qu'il y a été obligé. L'enregistrement révèle clairement qu'il a agi sous la menace. Les deux hommes se sont fait piéger dans le bureau de l'avocat par plusieurs individus. L'un d'eux, un certain Hans Frôler, a dit à l'inventeur qu'il ne fallait pas signer le contrat de la Taalers-Bann, mais le sien. Puis il y a eu un coup de téléphone d'Anna Dorfman à son mari pour lui dire qu'on venait de lui couper les doigts.

— Je vois.

— Sachant que tout était enregistré, Karl Dorfman et Arnell Schwarz ont essayé de faire parler les autres, mais sans grand résultat.

— Et la police ?

— Conclu à l'accident.

Surprise de Grimaldi.

— Ben... et l'enregistrement...

Ombre de sourire de l'Exécuteur.

— Trouvé et mis de côté par Hessel, l'associé de Schwarz. Lancer

sur la place publique qu'un célèbre cabinet d'avocats enregistre ses entretiens professionnels aurait fait mauvais effet.

— Hum. Évidemment. Mais comment Gadgets a-t-il appris l'existence de cet enregistrement ?

— Quand Hessel a été convaincu de sa discrétion et de sa détermination à tirer ça au clair, il a consenti à lâcher le morceau.

— Ouais, S'il récupérerait le fameux contrat, une nouvelle négociation lui apporterait sans doute du fric.

— Possible. Mais selon Herman, les deux avocats étaient aussi des amis. Ça a été confirmé par la fille Dorfman. Fille Dorfman qui s'appelle aussi Dorfman-Hessel. Elle a épousé le fils Hessel. Un entrepreneur en travaux publics. Pas encore très important, mais qui promet. Les rapports entre lui et son beau-père étaient au beau fixe. En principe, on peut faire abstraction de magouilles éventuelles du côté Hessel. Père et fils confondus. Les camps de la mort d'un côté et un mariage de l'autre, ça crée des liens.

Soupir de Grimaldi.

— Bon. Dans ce cas, reste à bombarder les usines de la Chimic-System ?

Esquisse de sourire de l'Exécuteur.

— La Chimic-System n'a pas d'usines. C'est juste une boîte aux lettres commerciale. Un simple bureau, avec un gérant, un certain Matt Krüger, vaguement parent du capo de Zurich, play-boy de son état et qui n'est jamais là, plus une secrétaire qui passe son temps à se faire les ongles.

— Je vois, répéta le pilote. Un truc bidon.

— Pas bidon, corrigea Bolan. La Chimic-System traite effectivement de vraies affaires, mais ça se passe à un autre niveau. D'abord un certain quota d'affaires transparentes et apparemment banales, surtout destinées à crédibiliser la raison sociale en question, mais aussi des deals plus juteux. Notamment en matière de produits que les multinationales trop voyantes de la chimie ou de l'armement ne peuvent légalement vendre à n'importe qui. Il y a même des marchés parallèles d'État à État qui transitent le plus légalement du monde par la Chimic-System. Compte tenu du statut particulier de la Confédération, c'est souvent très pratique.

Petit rire cynique de Grimaldi.

— Faut bien que la Suisse serve à quelque chose.

Il savait parfois être médisant. Mais la Suisse ne servait évidemment pas que les intérêts de la grande magouille mondiale. En Suisse, il y avait aussi la fondation Miséricorde qui se trouvait près de Genève et par où l'Exécuteur avait fait étape avant Zurich. Pour serrer dans ses bras le petit Cheng qui n'avait pas prononcé un mot, mais dont le regard avait récompensé Mack de toutes ses peines. Un regard

d'enfant plein de confiance. Cela n'avait duré que quelques secondes, avant que le garçon ne retrouve son expression inquiète et lointaine, mais ces instants seraient précieux, dans la mémoire de l'Exécuteur.

— On ne va pas bombarder d'usines, reprit l'Exécuteur. On ne va même pas s'attaquer matériellement à la Chimic-System. Elle n'est qu'un simple statut commercial et, comme je te l'ai dit, son gérant n'est qu'un prête-nom. En revanche, je déclare la guerre au principal actionnaire de la société.

Regard en biais de Grimaldi qui leva son verre dans un toast rapide.

— Ça s'arrose, dit-il. On peut savoir le nom du type ?

— Niki Volmer.

Moue du pilote.

— Connais pas.

— Le boss de la mafia zurichoise.

Sourire ironique de Grimaldi.

— À la bonne heure ! La Suisse serait donc un pays normal. Avec des banques, des vaches, du chocolat et des mauvais garçons !

— Ces mauvais garçons-là sont peut-être pires que ceux de la Cosa Nostra de papa, rectifia Bolan. Niki

Volmer est le digne échantillon de cette nouvelle mafia en col rayé qui manipule, qui joue avec le fric des nations et qui non seulement contrôle tous les marchés quelque peu parallèles, mais également certains autres. Notamment par le biais de sociétés comme la Chimie System.

— Tu as l'air d'en connaître un bout, sur ce type.

Sourire de l'Exécuteur.

— Tout à l'heure, ce n'est pas par hasard que j'ai parlé de concours de circonstances. L'affaire Schwarz est la raison qui m'a fait avancer mon blitz, mais Niki Volmer était de toute façon ma prochaine cible.

— Le monde est petit, railla le pilote.

— Trop petit en tout cas pour un pourri de l'ambition de Volmer. Il était fatal qu'il arrive sur le devant de la scène, car par le biais de ses nombreuses participations financières dans les banques, il chapeaute pratiquement tout le marché du blanchiment des capitaux mafieux sur le secteur. Notamment pour ce qui concerne la drogue. Parmi ses clients figurent même quelques grosses têtes des cartels de Medellin et de Cali. Son nom a commencé à clignoter sur mes listings au moment de mon blitz espagnol¹. Il était un des banquiers de cette opération.

Petit sifflement de Grimaldi.

— Ça doit faire un sacré paquet !

— Des milliards. Que ce soit en dollars, en marks ou en francs suisses.

— Je vois, soupira le pilote. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ton Karl

Dorfman avait donc inventé de si juteux pour intéresser un type comme ce Volmer ? Une nouvelle arme chimique ?

— Une colle.

— Hein ?

— Une colle, répéta Bolan. Mais pas n'importe laquelle. Dorfman avait évidemment un double de sa formule et quelques échantillons. Il avait confié le tout à sa fille qui conservait ça dans un coffre de banque. Gadgets a réussi à tester un échantillon. Selon lui, il s'agirait vraiment d'une colle révolutionnaire. Insensible à l'eau, ainsi qu'aux acides et même au feu. Capable de supporter des contraintes de plusieurs tonnes au centimètre carré. Plus solide que le verre et le plastique réunis. Une fois durcie, on peut la comparer à du béton transparent. Ça pourrait même poser un véritable problème sur le plan écolo, car elle semble quasiment indégradable. C'est là que la Taalers-Bann intervient, puisqu'elle propose dans son contrat une association avec Dorfman pour ne lancer l'exploitation du produit qu'une fois son diluant élaboré.

Nouveau petit sifflement de Grimaldi.

— Bigre !

Puis il réfléchit, avant de faire valoir :

— Bon, d'accord, c'est pas mal, cette histoire de colle. Mais pour un type du poids financier comme ce Volmer, c'est quand même léger, non ?

— Pas du tout. Diffusé dans le monde entier, un tel produit peut rapporter énormément de fric. Et quelle formidable façade légale pour la Chimic-System. Ramasser du fric, c'est bien, mais blanchir les affaires pourries, c'est encore mieux. Noyé dans le pactole de la colle, l'argent de la drogue... s'englué !

— Évidemment, vu sous cet angle...

— C'est tellement intéressant que ça excite des jalousies.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Selon Susanna Dorfman-Hessel la fille de l'inventeur, quelque temps plus tôt, une autre firme aurait essayé de s'octroyer le brevet. La SCCD. La Societa délia Carta, délia Colle e Derivati. Une boîte milanaise qui elle aussi possède un bureau à Zurich et dont les principaux actionnaires sont tous des prête-noms. La boîte est tenue par un certain Michele Grazza. Un homme du big boss de Milan. Un capo qui est en fait l'actionnaire majoritaire de tout un trust mafieux contrôlant le marché du papier et du carton en Italie. Une affaire considérable, car par le contrôle du papier, matière première de la presse écrite, on peut également prétendre contrôler certains journaux. Il suffit pour ça d'être un créancier compréhensif.

— Et de la presse à la politique..., compléta le pilote. Un petit malin, ton Milanais.

— Malin, gourmand et très méchant. Son nom, Renato Pozzi.

Nouvelle moue de Grimaldi.

— Connais pas.

— Un dur de dur. Ancien voyou des bas-fonds napolitains, devenu tueur à gages et ayant gravi les échelons. Á coups de calibre.

— Je vois.

Et comme il voulait sans doute mieux voir encore, il interrogea :

— Tout ça, c'est bien beau, mais comment ces mecs de la mafia ont-ils appris l'existence du brevet ?

Mine d'évidence de l'Exécuteur.

— Tout simplement par Dorfman lui-même. Dès le dépôt de son brevet au Bureau des Inventions de Zurich, il s'est mis à démarcher auprès des éventuels intéressés et le résultat ne s'est pas fait attendre. L'offre de la Taalers-Bann étant la seule qui soit digne d'intérêt, l'inventeur allait tout naturellement accepter son offre quand le chantage de Niki Volmer par la Chimic-System interposée a commencé, coupant vraisemblablement l'herbe sous le pied de la SCCD. Mais, puisque c'est la Chimic-System qui l'a emporté...

— Vu, coupa Grimaldi. Tu vas t'arranger pour déclencher une petite guerre entre la famille de Zurich et celle de Milan.

Le péché mignon de l'Exécuteur. Il adorait voir les cannibales se bouffer entre eux.

— Affirmatif, répondit-il.

— Et tu comptes t'y prendre comment ?

Une ombre de sourire dangereux erra une seconde sur les lèvres de l'Exécuteur et ce fut d'une voix presque douce qu'il répondit :

— Comme d'habitude. Par le feu, le sang et la mort.

Jack Grimaldi hocha la tête et Bolan enchaîna :

— J'ai déjà commencé l'autre nuit en réglant leur compte aux flingueurs de Tasca le Balafre. En principe, il devrait commencer à se poser des questions.

— Comment ça ?

— Avant d'appeler les flics pour la prise en charge d'Irma Meyer, j'ai laissé entendre à cette dernière que j'appartenais à une autre famille. Et pour parfaire l'illusion, je lui ai parlé en italien. Tu suis ?

Le pilote lui envoya un coup d'œil de côté.

— Tu le parles si bien que ça maintenant, l'italien ?

L'Exécuteur esquissa une légère grimace.

— J'ai fait quelques progrès. De toute façon, elle n'a pas eu l'air de s'étonner. Après tout, elle est allemande, pas italienne !

Jack Grimaldi leva de nouveau son verre de Hennessy en déclarant :

— Ça s'arrose.

Puis après avoir bu, il demanda :

— Et moi, qu'est-ce que je fais ?

L'Exécuteur eut un sourire pour répondre avec la même douceur apparente :

— Du tourisme.

CHAPITRE X

« Selon le témoignage defrau Meyer, l'homme qui l'a délivrée du cauchemar parlait parfaitement l'italien lorsqu'il a prononcé cette phrase étrange : "Ceux d'ici n'ont plus d'honneur, ce sont des porcs". Selon la police, l'homme en noir pourrait être le tueur à gages d'une famille rivale de la mafia internationale. Quoi qu'il en soit, l'enquête suit son cours et... »

Angelo Tasca le Balafré venait d'appuyer sur une touche de la télécommande de son téléviseur. Vautré dans les coussins de l'immense canapé en U du vaste living tendu de velours rouge, le boss des stups de la famille zurichoise ralluma nerveusement le Roméo et Juliette qu'il avait malencontreusement laissé s'éteindre. Sa grosse face gélatineuse et blême tremblait de rage et la grande cicatrice qui barrait sa joue gauche de l'œil au menton avait viré au violet. Ce que venait d'annoncer la télé allait exactement dans le sens de ce dont il avait toujours été persuadé : les « cousins » mettaient les pieds dans le plat.

Les « cousins », pour Tasca, c'était évidemment les Italiens. Et plus précisément ceux de cet enfoiré de Pozzi. Renato Pozzi, le boss de Milan. Un gros con de Napolitain qui était venu piquer les marchés du Nord.

Une ordure qui avait fait ses premières armes vingt ans plus tôt dans les bas-fonds de Naples et qui avait tant de morts sur la conscience qu'il avait fallu ouvrir de nouveaux cimetières dans sa région d'élection. Un sacré enfoiré que Tasca avait bien connu. Vingt ans plus tôt, ils avaient couru ensemble les bas-fonds avant de devenir rivaux, puis carrément adversaires. Résultat, la bande de Tasca s'était fait décimer par celle de Pozzi et lui-même n'avait dû son salut qu'à la fuite vers le nord.

Après avoir reçu au visage un méchant coup de rasoir...

Depuis, Angelo Tasca le Balafré ne décolérait plus. Vingt ans de haine qui ne s'éteindrait qu'à la mort de Pozzi.

En attendant, Angelo Tasca s'était fait buter six de ses meilleurs gars et, en quarante-huit heures, son prestige en avait pris un sérieux coup. D'autant qu'il n'avait pas encore réussi à les venger. Mais il savait comment trouver cet empaffé de Pozzi et même s'il devait y laisser sa peau, il finirait par lui arracher les roubignoles.

Parole de Napolitain.

Angelo Tasca en était là de son déversement de fiel, quand le timbre grelottant de la sonnerie du téléphone le fit sursauter. Un

téléphone sans fil qu'il arracha littéralement de sa base pour hurler dans le combiné :

— Ouais !

— Angelo ?

La voix rugueuse et grave de Niki Volmer. Le boss suprême. Instantanément radouci, le capo des stups grogna :

— Si.

— Je vois que tu as écouté les infos, Angelo.

— Si, herr Volmer. Si, j'ai écouté.

— Á ton avis ?

— Pozzi, boss. C'est cet enculé de...

— Pas au téléphone, Angelo. Tu sautes dans une des superbes voitures que je t'ai fait gagner et tu viens à la maison.

— Si.

— Et fais vite.

— Si.

— Angelo ?

— Si ?

— Arrête de dire toujours si. Tu sais que je déteste ça.

— Si... je veux dire...

— Rappelle. Il faut qu'on parle.

Quand Angelo le Balafré raccrocha, l'appréhension avait remplacé la haine. Quand Niki Volmer convoquait un de ses capi, ce n'était jamais bon signe. Pour le capo en question, bien sûr. Grimaçant de douleur à cause de ses muscles trop mous pour son imposante masse de graisse, Angelo Tasca s'arracha du canapé, resserra les pans de sa robe de chambre en soie bleue sur ses énormes cuisses de saindoux. Puis jetant un regard bizarrement inquiet au feu qui crépitait dans la cheminée de marbre blanc, il hurla à la cantonade :

— Amino !

Il y eut des bruits de pas derrière l'imposante double porte en chêne du living et cette dernière s'ouvrit sur l'impressionnante silhouette de son garde du corps personnel. Un Calabrais farouche et stupide, mais dont les énormes poings pouvaient défoncer une carrosserie de voiture. Mais ceci n'était rien, comparé à son adresse au tir. Capable de loger les six balles de son Highway patrolman Smith & Wesson 357 Magnum dans le front d'un type situé à dix mètres. Un vrai numéro de cirque. Á la connaissance de Tasca, il n'y avait au monde qu'un seul flingueur plus adroit que lui. Zino le Légionnaire. Le caporegime et gorille personnel de Niki Volmer.

Difficile à débaucher.

Celui-là « travaillait » au 44 Magnum. Il en avait même deux. En acier nickelé et aux canons de quatre pouces. Des armes que les Américains friands de gros calibres utilisaient surtout pour la chasse

au gros gibier. Des flingues terrifiants dont les énormes balles de plus de 15 grammes filaient à la vitesse initiale démente de 448 mètres/seconde pour un indice de puissance d'arrêt de 440. Pour mémoire, celui de la 38 spécial était de 100. Pour tirer ce genre de projectile d'une seule main, il fallait des poignets en acier trempé.

Et des tympanes blindés.

— Patron ?

Stylé parfois jusqu'au comique, Amino se tenait tout droit dans son complet gris foncé, arborant sur le crâne un feutre qu'il n'ôtait quasiment jamais. Dans ses petits yeux noirs dénués de la plus mince lueur d'intelligence, il y avait cette expression tranquillement cruelle qui caractérise la plupart des tueurs.

— Prépare la Mercedes, grogna Tasca. Départ dans dix minutes. Et dis à Pierro et à Calza de se tenir prêts.

Pierro et Calsa étaient ses gorilles favoris avec Amino. Mais la grande villa du bord du Zürichsee ne resterait pas sans protection. Du fait de ses activités très illicites, très lucratives et donc très risquées, Angelo Tasca le Balafré entretenait une véritable petite armée de soldats. Une douzaine de flingueurs triés sur le volet et qui logeaient tous dans les dépendances.

Le prix de la sécurité.

Enfin, il n'en restait plus que six. Plus Albano, son consigliere-comptable et les domestiques. Un couple de vieux Napolitains qui l'avaient suivi depuis ses débuts.

Léger pour défendre un fief comme celui de Tasca. Il allait falloir remonter les effectifs.

— Et magnez-vous le cul, ajouta le Balafré avec un geste irrité. Dix minutes.

Amino hocha sa tête en chapeauté, lâcha d'une voix étonnamment haut perchée de ténor d'opérette :

— Sì. Subito.

— Et dis à Marcello de surveiller le feu, ajouta aussitôt le poussah italien en désignant les flammes dans la cheminée.

— Sì, signore. Subito.

Avec celui-là, au moins, on pouvait parler dans sa langue natale.

Angelo Tasca avait déjà disparu. Il traversa une immense chambre à la moquette blanche épaisse comme un pré à vaches, passa dans une salle de bains toute en marbre rose où des colonnes palmiformes en stuc soutenaient un plafond entièrement recouvert de miroirs. Dans la baignoire taillée dans un énorme bloc de marbre blanc veiné de rose, une réplique de la « Baigneuse » de Falconnet déversait une eau limpide coulant de sa jarre inclinée. Un gadget commandé par le commutateur électrique et qui ravissait littéralement Tasca.

Il aurait adoré s'appeler Néron ou un truc comme ça.

À cette différence près qu'il avait une trouille bleue des incendies.

CHAPITRE XI

— Impossible.

La voix de Niki Volmer avait bizarrement résonné dans l'immense serre qui lui servait de salle de bains. Planté au milieu des arbustes et des plantes de toutes races pourvu qu'ils fussent tropicaux, le jacuzzi encastré dans le plancher de teck fumait abondamment. Au point qu'Angelo Tasca perdait parfois le boss de vue. Entièrement nu dans son bain bouillonnant agrémenté de pétales de roses, celui-ci s'était à demi redressé pour fusiller l'Italo-helvète du regard.

Un regard si pâle qu'on l'aurait dit sans pupilles.

Et froid comme la glace.

— Impossible, répéta le boss de Zurich en secouant sa tête aux cheveux gris et ras. Absolument impossible. Je connais Renato. Il n'oserait jamais me défier.

— Mais...

— Nein ! coupa péremptoirement Niki Volmer. D'ailleurs, on va en avoir le cœur net.

Cette fois, il se hissa entièrement hors de l'eau pour apparaître au milieu de la vapeur blanchâtre dans toute sa nudité. Saisi, Angelo Tasca recula comme s'il venait d'être frappé. Jamais jusqu'alors il ne lui avait été donné de voir le boss entièrement nu et cette brusque apparition lui coupa le souffle.

Magnifique !

Niki Volmer était tout simplement magnifique. Avec un corps absolument exempt de graisse et de bourrelets, avec des muscles partout, dessinés comme sur une médaille antique. Á plus de cinquante ans, le boss de Zurich était un véritable athlète. Exactement la représentation de propagande de l'aryen mythique de l'idéologie hitlérienne.

Magnifique !

Et Tasca le Balafré s'y connaissait. Rien à voir avec ces culturistes qu'il avait l'habitude d'enrôler dans son équipe de flingueurs. Niki Volmer, c'était du vrai muscle. De l'authentique beauté de mâle.

— Tu n'as jamais rien vu ?

La voix du boss fit presque sursauter le capo des stups de Zurich. Il bégaya :

— C'est que... je réfléchissais, patron.

Niki Volmer découvrit des dents impeccables dans un sourire de loup. Il connaissait le péché mignon de Tasca. Il savait combien ce dernier aimait les beaux physiques d'hommes, mais il n'avait jamais

compris ce qui déclenchait cette admiration chez lui. Car Tasca n'était pas homo. Il n'était pas hétéro non plus. Une énigme, Tasca. Un mystère que Volmer n'avait jamais cherché à élucider, mais sous lequel il subodorait un problème profondément enfoui.

— Qu'est-ce que tu penses de ça, Angelo ? questionna soudain Volmer en sautant du coq à l'âne. Dingue, non ?

Il désignait le fond de la serre où une rambarde en acier brossé courait autour d'une réserve découpée dans le plancher. Un rectangle d'environ six mètres sur trois.

Tasca n'avait que faire des lubies décoratives de son boss, il en changeait comme de chemise. Il s'approcha pourtant et vit avec effarement qu'il s'agissait d'une espèce de fosse. Un parallélépipède en verre ou en plexi transparent très épais d'environ quatre mètres de profondeur. À travers le fond du bac, tout en bas, dans le living, on apercevait de vastes canapés en cuir marine qui couraient tout autour.

— Qu'est-ce que tu penses de mon aquarium, Angelo ? Je viens de le faire installer. Du living d'en dessous, on va avoir une vue fantastique sur mes nouveaux pensionnaires. Des poissons exotiques qui vont arriver en droite ligne de l'océan indien. En principe, tout devrait être en place dans quelques jours. Il faut encore fixer définitivement la cuve, installer les systèmes de filtrage, puis mettre en eau et réaliser l'équilibre de sa composition.

Niki Volmer ne lui dit pas qu'il avait également le projet d'y faire évoluer quelques naïades nues au cours de certaines soirées.

— Un plexi révolutionnaire, révéla-t-il, satisfait. Plus résistant que le verre et coulé d'une seule pièce.

Tasca n'écoutait qu'à peine. Mal à l'aise, il revint vers le jacuzzi. Tout cela aurait sûrement de la gueule, mais il avait toujours détesté les piscines et autres fosses pleines d'eau.

— Alors, reprit Volmer. Tu penses que ce cher Pozzi essaierait de me doubler, hein ?

— Euh...

— On va le savoir, coupa le boss de Zurich en ébrouant son long corps parfait. Je vais l'appeler.

— Hein ! ne put s'empêcher de s'exclamer Tasca. Mais si c'est lui, il ne vous le dira pas !

Volmer cessa de s'ébrouer pour fixer Tasca de ce regard transparent qui mettait tout le monde mal à l'aise.

— Bien sûr que si, dit-il. Bien sûr, qu'il me le dira.

À cet instant, deux des panneaux de verre dépoli qui fermaient la serre s'ouvrirent en glissant silencieusement et un tapis d'étoiles apparut en toile de fond.

Les lumières de Zurich.

La villa de Volmer étant accrochée à flanc de montagne, il suffisait

d'ouvrir tous les panneaux de cette forêt vierge en miniature pour embrasser le magnifique décor. Tout là-bas sur la gauche, on apercevait les lumières de Kloten et, par beau temps, on pouvait même apercevoir les alignements rigides des feux de balise des pistes de l'aéroport. Tandis qu'un gros jet fracassait le silence de la nuit de son grondement sauvage, Niki Volmer se tourna vers la terrasse et déclara avec une emphase presque comique en écartant les bras :

— Au lieu de dire des inepties, Angelo, admire plutôt ce décor absolu.

Décor absolu ! Le genre de discours que Tasca ne comprendrait jamais. Décor absolu ! Ça ne voulait rien dire.

Et tandis que le boss de Zurich continuait à se repaître de ce « décor absolu », deux fines silhouettes apparurent, vêtues de kimonos brodés et chaussées de soques en bois. Comme dans la plus pure tradition nippone, les deux geishas étaient grimées de blanc et marchaient à petits pas légers, portant sur des plateaux de bambou finement tressé des serviettes immaculées qui fumaient abondamment dans le froid vif. Avec leurs chignons piqués de longues aiguilles et leurs sourires figés, on les aurait dites sorties de sages estampes japonaises. Légères, elles vinrent entourer le boss de Zurich, passant leurs serviettes fumantes sur son corps, le séchant sans qu'il paraisse souffrir le moins du monde du vent froid qui soufflait sur la terrasse. Au même instant, deux autres silhouettes étaient apparues, elles aussi d'un autre âge, également vêtues à la japonaise, mais portant d'étranges armures en métal et bambous et coiffées de casques de forme étrange.

Des samourais !

Deux samourais plus vrais que nature, avec tous les attributs de leur charge, y compris leurs katanas, ces longs sabres aux gardes et aux fourreaux richement ornés qui distinguent les samourais de noble essence.

La garde prétorienne de Volmer.

Bien que connaissant leur existence, Angelo Tasca frémit intérieurement. En général, Niki Volmer ne « sortait » ses samourais qu'en cas de grosse colère. Une sorte d'avertissement à peine voilé à celui qu'il avait convoqué.

Une menace de disgrâce.

Et ce n'était pas une menace en l'air. Une fois, Tasca avait assisté à une « disgrâce ». Il avait alors pu voir les samourais de Volmer découper tranquillement un tenancier de boîte de nuit qui avait eu le tort de détourner certains fonds de la recette. Avec des gestes d'une fulgurance inouïe et dans une sorte de ballet silencieux, les samourais avaient réduit le type à l'état de charpie. Une danse de mort qui s'était achevée sur le salut rituel des deux Japonais devant le fauteuil où Niki

Volmer dégustait un Moët et Chandon 1969.

Un cauchemar qu'Angelo Tasca n'était pas près d'oublier.

Mais la voix de Volmer venait de s'élever de nouveau. En japonais. Aussitôt, tandis qu'une des geishas achevait de le sécher et l'aidait à enfiler un long kimono brodé, l'autre disparaissait pour revenir aussitôt, portant un téléphone sans fil. Volmer s'en empara, s'assit en tailleur sur un tatami et, face au décor des lumières de Zurich, ignorant toujours le vent froid, il composa un numéro. Par le circuit d'une sono invisible, Tasca entendit nettement les sonneries se succéder. Il était frigorifié et il tremblait sur place.

Sans doute aussi un peu de trouille.

— Pronto ?

La voix au fort accent avait éclaté dans la sono et Tasca sursauta.

— Pozzi, demanda aussitôt le boss de Zurich. De la part de Volmer.

Une hésitation entrecoupée de parasites, puis :

— Momento, prego.

Une autre attente, plus longue, puis une autre voix. Sourde et cassée :

— Niki ! Che fortuna !

— Salut Renato, coupa Volmer de son ton bref. J'ai un problème.

— Ma...che problema ?

— Je vais te poser une question, Renato. Il faut y répondre franchement et on n'en parlera plus.

— Ma... certo !

Volmer marqua une courte pause, lâcha d'un trait :

— Certains de mes hommes ont eu un problème. Un problème majeur. Je veux que tu me dises si ça vient de toi.

Un autre silence, puis la voix de l'italien :

— Niki ! Tu es fou !

— Renato. Si c'est toi, on s'explique et on s'arrange. Juré.

— Ma, Niki ! Je te répète que tu es fou ! Pourquoi j'aurais fait ça ?

— Jure.

Ce n'était pas une question, mais une exigence. Cette fois, il n'y eut pas de temps mort.

— Évidemment que je jure, Niki ! Sur l'âme de ma pauvre mère qui...

— Renato ?

— Si ?

— On sait tous que ta mère faisait la pute et que ta sœur et toi, elle vous a abandonnés.

— Euh, si. D'accordo. Je jure sur la tête de Marina.

La sœur en question.

— Tu sais bien que je ferais jamais ça ! enchaîna l'italien. Toi et moi, on est comme des frères, pas vrai ?

Comme Abel et Caïn. Volmer et Pozzi s'étaient toujours cordialement haïs. Mais, curieusement, ni l'un ni l'autre n'avait jamais cherché à nuire aux affaires de l'autre.

— O.K., soupira Volmer. Danke, Renato. Je te rappellerai.

Il raccrocha, rendit le téléphone à la geisha qui attendait patiemment et, tournant son regard délavé en direction de Tasca, il questionna :

— Tu as entendu ?

— Euh, si... je veux dire oui.

— Alors ?

Tasca écarta les bras en signe d'impuissance.

— Alors, je sais pas ce qui se passe. Je...

— C'est à toi de résoudre le problème. Sûrement des petits malins du secteur qui cherchent à te piquer ton marché.

— Mais...

— Ça veut dire que si tu n'es pas capable de défendre tes intérêts... donc les miens, Angelo, je serai forcé de traiter avec ceux qui t'auront piqué ton secteur.

Malgré le froid, Angelo Tasca transpirait à présent à grosses gouttes. Cette fois, la menace n'était plus voilée. D'autant que parmi les plantes de la serre, une haute silhouette dégingandée était une seconde apparue pour se fondre aussitôt dans l'ombre glauque.

Zino le Légionnaire.

Celui-là, on ne le voyait jamais vraiment. Une sorte de passe-murailles qui vous arrivait dessus sans qu'on s'y attende. Avec ses deux monstrueux 44 Magnum. Son super pied, tirer dans les crânes à bout portant. En général, ça guérissait les migraines et ça solutionnait les problèmes d'identité judiciaire.

Il ne restait rien à identifier.

— Mais, objecta le grasieux d'une voix geignarde, en principe, en cas de pépin, vous avez toujours dit de nous adresser à vous et...

— Exact, coupa encore Volmer. Et si j'ai dit ça, Angelo, c'est précisément pour que nous résolvions le problème ensemble. C'est pourquoi je prends ma part de responsabilité en te conseillant de faire le ménage dans ton secteur d'activités. Faute de quoi, je serai forcé d'envisager notre séparation.

Volmer ébaucha un semblant de sourire, ajouta doucereux :

— Une séparation que je suis loin de souhaiter, bien sûr.

— Bon... je vais voir ça, boss.

Tasca le Balafré reculait pour s'en aller, quand Volmer claqua des doigts.

— Angelo.

— Si... euh, oui ?

Le boss de Zurich tourna de nouveau son regard sans vie dans sa

direction. Il arborait toujours son sourire courtois ; là-bas, toujours aussi immobiles, les deux samouraïs semblaient changés en statues et il sentait Zino tapi tout près de lui. Angelo Tasca savait qu'il suffisait d'un signe de Volmer pour que les sabres jaillissent des fourreaux ou que les 44 Magnum crachent leurs énormes ogives.

— Patron ? chevrota-t-il.

— N'oublie pas, Angelo, dit alors Volmer. Il faut toujours veiller au ménage dans sa propre maison.

— Si... euh...

— Maintenant, va.

Une prise de congé qu'affectionnait Niki Volmer. Il aimait régner sur son empire à la manière d'un mandarin. Il vibrait de bonheur à l'idée d'inspirer la terreur... et il adorait faire couper les têtes.

Quand il ne les faisait pas exploser.

Fou de peur et de rage rentrée, Angelo Tasca hocha la tête. Il avait parfaitement compris le message. Et le ménage, il allait le faire. Par le vide.

Mais pas comme l'entendait Volmer.

CHAPITRE XII

— T'as compris ?

— Si, patron.

— Je veux une action éclair, insista Angelo Tasca. Faut lui laisser aucune chance.

— Si, patron, répéta Amino de sa voix de ténor. Ce sera fait comme vous dites.

Tous deux étaient assis à l'arrière de la belle Mercedes grise et séparés de l'avant par une glace blindée. Blindée comme toutes les vitres et la carrosserie de la Mercedes. Angelo Tasca était un pourri prudent. Sur les sièges avant, les deux autres gorilles, Pierro et Calza. Ils avaient toute la confiance d'Amino et étaient presque aussi adroits que lui au tir. Amino les désigna du menton, déclara :

— Je les mets sur l'affaire dès demain.

— Pas eux, imbécile ! Prends les deux plus cons de l'équipe.

Le flingueur tourna des yeux étonnés vers Tasca.

— Pourquoi ?

Soupir du Balafré qui précisa, lapidaire :

— Parce qu'après, faudra les buter à leur tour.

— Ah bon !

Pas la moindre émotion chez Amino. Ce que disait Tasca était pour lui parole d'évangile et ses ordres étaient indiscutables.

— Faudra le buter chez lui, précisa encore le Balafré. Genre exécution par une famille rivale. Ensuite tu serres tes flingueurs comme prévu. T'as saisi ?

— Si, patron. Si.

Tasca fendit sa face grasseuse d'un rictus qui voulait être un sourire. Puisque Volmer avait dit de faire le ménage... Finalement, cette convocation du boss était une bonne chose. Ça allait précipiter les événements. La manip ne manquerait pas de déclencher la rage de cet enfoiré de Renato Pozzi. Surtout à la suite du coup de fil de Volmer. Un coup de téléphone qui le désignait déjà comme très possible coupable. Si, après ça, le Milanais n'entrait pas en guerre contre le boss de Zurich...

— Au fait, ajouta Tasca d'un ton badin, tout ça, tu le gardes pour toi, hein ?

— Si, patron. Si.

Tasca hocha la tête, satisfait. De toute façon, avec sa cervelle de la taille d'un pois chiche, Amino ne connaissait du monde que deux choses : Tasca et son flingue.

— Dès demain, patron, répéta le tueur avec l'air gourmand d'un tigre guettant déjà sa proie. Dès demain.

Angelo Tasca hocha de nouveau la tête. De plus en plus satisfait.

Pour faire le vide, il allait faire le vide.

— Qu'est-ce qu'ils foutent, bordel !

Il faisait nuit noire et malgré le confort du char de guerre, Jack Grimaldi s'impatiait.

— Es vont arriver, temporisa l'Exécuteur.

Il avait garé le van le long de la berge du Zürichsee, dans la banlieue sud de la ville, à peu près à égale distance de Zolikon et Küsnacht. Une brume opaque montait du lac et les branches nues des arbres blanchissaient sous une légère couche de givre. Il était un peu plus de 23 heures et ils étaient arrivés vingt minutes plus tôt sur cette portion de route ponctuée de villas et de petits immeubles cossus. Garé sur le large bas-côté bordant la berge, le van était à l'écart de la circulation et les voitures défilaient au rythme plus rapide d'une circulation de plus en plus clairsemée. Enfin, à 23 h 10, un véhicule plus lent vint se garer derrière le van et ses phares clignotèrent trois fois.

— Les voilà ! soupira le pilote.

Bolan hocha la tête, positionna l'objectif de la caméra de bord fonctionnant aux infrarouges sur le pare-brise de la voiture et opéra un gros plan. Á la place du passager, il vit un homme qu'il ne connaissait pas, puis déplaçant légèrement l'objectif, il reconnut Herman Schwarz-Gadgets. Derrière les deux hommes, il y avait une femme.

— Tout semble en ordre, dit-il en déverrouillant le sas de sortie du char de guerre.

Mais comme un bon guerrier doit toujours prévoir l'imprévisible, il glissa sous sa combinaison de cuir noir le petit Ingram M.10 qui lui servait parfois pour des missions discrètes. Une arme que l'on pouvait alimenter en 9 et en 11,43 mm et qui crachait les 30 cartouches de son chargeur à la vitesse de 1000 coups/minute. Pour parer à toute éventualité, il fourra le Beretta 93R dans sa poche ventrale et quitta le module opérationnel en recommandant :

— Tu ne bouges pas. En cas de pépin, tu verrouilles tout et tu attends.

Pour le reste, Jack Grimaldi savait. Une fois pour toutes, l'Exécuteur avait aussi prévu sa propre mort. Dans ce cas, celui ou ceux qui l'accompagnaient devaient immédiatement se fondre dans la nature. Si possible en sauvant le van.

Bolan passa dans la coursière, puis ouvrit le sas et sauta à terre pour rejoindre la voiture. Une Volvo grise dont seules les lanternes étaient restées allumées. Autour, le secteur semblait normal et il franchit les

derniers mètres tandis que la portière arrière de la Volvo s'ouvrait. Il se laissa tomber sur une banquette moelleuse, son odorat enregistra un parfum léger et tandis qu'il claquait la portière, une voix de femme s'éleva près de lui :

— Bonsoir, herr Dakota.

Une belle voix un peu rauque, faite pour la chanson.

— Bonsoir, frau Hessel, répondit Bolan.

Susanna. La fille de l'inventeur, l'épouse du fils de l'associé de celui-ci.

Puis s'adressant au conducteur, l'Exécuteur enchaîna :

— Bonsoir, herr Hessel.

— Soyez le bienvenu, herr Dakota.

Dieter Hessel, le mari de Susanna, était large d'épaules et sa voix grave et calme indiquait son self-control. Mais la leçon faite par Herman Schwarz avait été bien apprise. Le rétro était orienté de l'autre côté et l'homme n'avait même pas fait mine de tourner la tête. Dans ce genre de rencontre, l'Exécuteur préférait un minimum de discrétion.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Gadgets en lançant un regard vers l'arrière.

— On reste là, répondit Bolan.

Il y eut un court temps mort puis, s'adressant à Susanna Dorfman-Hessel, il questionna :

— Est-ce que depuis la mort de vos parents, vous avez été contactée par des inconnus ?

— Non.

— Vous êtes-vous sentie surveillée ?

Hésitation, puis :

— Je ne sais que dire. J'ai reçu plusieurs coups de fil sans interlocuteur et il m'a semblé qu'une voiture me suivait la semaine dernière alors que je me rendais en ville.

— Une seule fois, cette possible filature ?

— Oui. Enfin, c'est l'impression que j'ai eue.

— C'est peut-être le cas, fraulein, peut-être pas. Je crois aussi que votre ligne téléphonique est sur écoute.

— Par la police ?

Esquisse de sourire de Bolan.

— Non. Par ceux qui ont assassiné vos parents. C'est pourquoi j'ai préféré un contact direct avec vous.

— Meirt Gott !

La voix de Susanna s'était légèrement brisée. La jeune femme se reprit, demanda :

— Mais... pourquoi ?

— Notamment pour savoir si vous entretenez des contacts avec la

police. Ou avec d'autres personnes qui pourraient être liées avec la concurrence de Chimic-System. Ils doivent se douter que vous possédez un double de la formule de la 3X et ils doivent également penser que leurs rivaux vont essayer de la négocier avec vous.

— Mais, c'est impossible. Même obtenue sous la menace, la signature de mon père...

— En matière d'inventions, on peut faire beaucoup de choses. Il suffit parfois d'ajouter un détail à la composition d'un produit pour en changer légalement la formule, sans pour autant en altérer les propriétés. Le résultat est alors considéré comme un autre produit et le tour est joué. Ceux qui ont extorqué son invention à votre père le savent et ils doivent se méfier.

Il y eut un temps mort dans la conversation et Susanna Hessel finit par poser la question que l'Exécuteur attendait depuis le début :

— Herman nous a dit peu de choses vous concernant, herr Dakota. Qui êtes-vous, au juste ? Une sorte de détective privé ?

— Non.

— Dans ce cas, je ne comprends...

— Susanna, coupa Bolan. Je ne vais pas vous dire qui je suis. Simplement, je vais vous poser une question.

— Une question ?

— Souhaitez-vous voir vengeance la mort de vos parents ?

— Bien sûr, mais...

— Dans ce cas, je vais vous demander de me faire confiance.

— Vous... vous pouvez les venger ?

— Je l'espère.

— Comment ?

À cet instant, la voix de Dieter Hessel s'éleva à l'avant :

— Susanna, Herman nous a demandé de lui faire confiance et nous avons accepté.

Un silence, puis Susanna :

— C'est vrai. Pardon.

Dans l'ombre complice de la Volvo, Mack Bolan posa doucement sa main sur celle de la jeune femme et sa voix profonde, qui pour une fois prenait des intonations douces, déclara :

— Je vous donne ma parole, Susanna. Ma parole d'honneur qu'à moins d'être tué, je vengerai vos parents.

Susanna Dorfman-Hessel ne répondit rien, mais ses doigts fins et tièdes se nouèrent furtivement autour de ceux de Bolan et cette courte étreinte valait mieux que tous les discours du monde. Cette fois, ce fut un long silence qui suivit. Quand Mack Bolan ôta sa main et qu'il reprit la parole, sa voix était redevenue froide. Professionnelle.

— Maintenant, Susanna, vous allez devoir me prouver votre confiance. Me la prouver vraiment. Et en deux occasions.

Susanna s'éclaircit la voix, hocha la tête dans l'ombre et questionna :

— Comment cela ?

— En faisant office d'appât.

— Comment ?

— Dès demain, je vous ferai appeler au téléphone. Par un ami à moi qui se fera passer pour un autre. Un Italien de Milan.

Il songeait à Grimaldi. L'accent du pilote serait plus crédible que le sien.

— Il dira appartenir à la SCCD, enchaîna l'Exécuteur. La Societa délia Carta, délia Colle e Derivati. Il vous demandera une entrevue, vous ferez mine d'hésiter, puis vous finirez par accepter.

— Ça peut être dangereux, objecta Dieter Hessel.

— Non. Pas si vous suivez mon plan. Dès votre accord, c'est moi qui prends la direction des opérations.

— Pouvez-vous nous en dire un peu plus ? demanda le mari de Susanna. Je veux dire, sur tout ce mic-mac. Sur cette... mafia.

— Non. Question de sécurité.

Depuis le début de sa guerre contre l'Organized Crime, l'Exécuteur avait en effet toujours soigneusement veillé à ne pas exposer les innocents. Moins les époux Dorfman-Hessel en sauraient, moins ils courraient de risques.

— J'accepte, trancha subitement Susanna.

Elle garda le silence un instant, avant de faire valoir :

— Vous avez parlé de confiance en deux occasions.

— Exact, dit l'Exécuteur ne pouvant retenir un petit rire. Exact, Susanna. Mais cette deuxième chose, je vous la demanderai plus tard.

Il marqua un temps et ajouta, énigmatique :

— Quand ma petite idée aura mûri.

CHAPITRE XIII

— Arrête un peu, merde !

Laurie fit la grimace, cessa de faire courir ses ongles sur le ventre nu, plein de poils et de replis adipeux de Michele Grazza. Essoufflé et le cœur battant la chamade, ce dernier semblait sur le point de rendre son dernier soupir. De grands cernes gris soulignaient ses petits yeux noirs très enfoncés dans leurs orbites et sous l'épaisse moustache à la mexicaine qui cachait la cicatrice de sa bouche, des dents jaunâtres et mal plantées apparaissaient. Penchée sur lui, magnifique dans sa nudité de rousse somptueuse, Laurie lui agaça le lobe de l'oreille du bout des lèvres en lâchant d'une voix rauque :

— C'était formidable, nounours !

— Arrête de m'appeler nounours, connasse.

Michele Grazza était un romantique.

Et puis il savait qu'il n'avait justement pas été formidable. Il buvait trop, fumait trop et ne faisait absolument aucun exercice physique. À part sauter Laurie. Et encore, à grand renfort de coke. Des lignes et des lignes à chaque fois que Laurie et lui se laissaient tomber sur le grand lit rond de son luxueux duplex de la Bahnhofstrasse. Un truc à presque 10 000 francs suisses par mois et dont les baies vitrées donnaient sur Paradeplatz.

Perdu dans ses pensées ramollies par l'amour et dans le jeu de glaces qui renvoyait leur image de mur en mur, Michele Grazza perçut un reniflement caractéristique.

— T'es dingue, dit-il. Tu sniffes trop.

— Tu en veux ?

Laurie lui tendait le porte-cigarettes en or ciselé qu'il lui avait offert pour ses vingt-cinq printemps. Dessus, elle avait tracé quatre lignes de coke impeccablement droites, prêtes à être reniflées.

— Fais pas chier, gronda-t-il en repoussant le cadeau d'un revers de main. T'es trop conne.

— C'est de la bonne, tu sais, ironisa la rousse.

Il le savait. Son fournisseur était le meilleur du jardin public de la Platzpromenade. Un jardin paradisiaque situé près du Schweiz Landesmuseum, où se retrouvaient quotidiennement dealers et junkies à la grande parade du rêve artificiel.

Le marché « officiel » de la défonce de Zurich.

On y marchait quasiment sur les seringues, on pouvait attraper le sida rien qu'en respirant un peu fort et les overdoses n'étaient pas rares. Tout ça au vu et au su des autorités qui toléraient ce point de

fixation pour mieux contrôler le phénomène de la drogue. Et le plus étonnant, c'était que la police ne contrôlait rien du tout et qu'on venait de l'Europe entière pour s'offrir le meilleur dans ce haut lieu de la morale et de la sécurité qu'est la Suisse. Si le blanchiment de l'argent de la drogue se faisait à grande échelle mais avec discrétion, la petite épicerie de la drogue en plein milieu d'un jardin public au centre de Zurich avait quelque chose de... stupéfiant ! Même pour un Michele Grazza qui pourtant en avait déjà beaucoup vu dans sa saloperie de vie. Mais il ne put s'empêcher de ricaner à sa fine plaisanterie avant d'envoyer paître la belle Laurie.

— Tu es accro comme une pétasse de bourgeoise avec ses chocolats !

— Ce que tu peux être rabat-joie, soupira Laurie avant de s'envoyer une dose supplémentaire dans les narines.

Elle était gentille et faisait bien l'amour, mais ce n'était pas pour son QI que Grazza l'avait embauchée comme secrétaire de son bureau local de la SCCD. Elle ne savait même pas taper à la machine. D'ailleurs, avec des ongles comme les siens...

— Arrête, je te dis !

Cette fois, il avait roulé sur le côté pour échapper précisément aux ongles démesurés de Laurie. Son gros postérieur poilu hors des draps chiffonnés et la face enfouie dans l'oreiller, il n'avait plus qu'une envie : celle de dormir.

— Hé !

L'exclamation de Laurie lui parvint légèrement assourdie et il se dit qu'elle allait sûrement encore venir l'emmerder dans son coin. Mais il s'était trompé. Laurie ne vint pas ramper sur son gros corps plein de poils comme elle en avait l'habitude. Ce détail, plus le silence épais qui succéda à son exclamation, intrigua Michèle Grazza.

D'une molle roulade, il se retrouva sur le dos, dressant la tête hors de l'oreiller pour suivre le regard de Laurie. Un regard si dilaté qu'on aurait dit celui d'une poupée. Un regard fixe et incrédule.

Figé sur les deux apparitions.

— Salut, Grazza.

Ils étaient grands et maigres tous les deux, mais le plus jeune avait la figure pleine de boutons. C'était lui qui avait parlé, tandis que l'autre parcourait le corps nu de Laurie de ses petits yeux vicieux. Et, détail inquiétant, tous deux braquaient d'énormes automatiques allongés de réducteurs de son. Le gérant de la SCCD ne s'y connaissait pas vraiment en armes mais, au passage, il avait quand même reconnu la silhouette caractéristique de celle du plus vieux. Lin Walther P.38 en version Kriminal Polizei à canon court de 70mm. Une arme qu'il connaissait bien parce que son père en avait possédé une semblable et qu'il la lui avait souvent fauchée pour jouer avec.

Une arme qui faisait peur. Surtout avec le silencieux.

Ça signifiait qu'on avait l'intention de s'en servir.

— Salut, Grazza.

Cette fois, c'était la voix du plus vieux. Une voix rèche et tranchante comme un rasoir. Michele Grazza sentit une vague glacée couler dans sa poitrine. Qu'est-ce que ces deux dingues foutaient dans sa piaule ?

Se redressant à demi, il bégaya :

— Que... qu'est-ce que vous...

— Ta gueule.

Encore le plus vieux. Il ne regardait toujours pas Grazza. Ses petits yeux méchants persistaient à parcourir le corps de Laurie. Tétanisée, cette dernière ne songeait même pas à se couvrir. Puis, comme si soudain elle venait de prendre conscience de la situation, elle ouvrit grand la bouche laissant enfin jaillir le cri jusqu'alors bloqué en elle.

La 9mm Parabellum lui fit sauter les incisives, pénétra dans sa bouche en faisant éclater la langue et ressortit par la nuque en emportant quelques esquilles de vertèbres cervicales. Vision de cauchemar qui frappa Michele Grazza en même temps que du sang éclaboussait sa large face stupéfiée.

— Hé ! cria-t-il sans comprendre ce qui arrivait. Vous...

Le reste demeura figé dans sa gorge. Il y avait eu un deuxième « flop » et la 9 mm du P 38 lui fit éclater la partie gauche du front. Son corps partit en arrière, s'écrasa sur celui de sa maîtresse et ses grosses jambes battirent frénétiquement dans le vide à trois reprises avant de retomber sur le drap.

Le plus vieux des deux tueurs s'approcha du lit, logea posément une autre balle dans la tête de chacune des victimes, puis, rengainant son arme, il tourna les talons en lançant à son complice :

— Go. On est à la bourre.

Dans la Bahnhofstrasse, ils rejoignirent une Mercedes noire et ils sautèrent sur les sièges avant, le plus jeune au volant.

— Où on va ? questionna-il aussitôt.

— Kloten, répondit une voix venant de l'arrière.

La voix d'Amino, le caporegime de Tasca.

Le chauffeur démarra, coupant la circulation pour remonter en direction du nord. Sur le siège arrière, Amino questionna :

— Comment ça s'est passé ?

— Pas un pli, répondit le passager, laconique.

Amino émit un grognement qui pouvait passer pour une appréciation. Il ne s'était agi que d'un « contrat » banal. Et facile. Bientôt, la Mercedes emprunta Bahnhofbrücke, traversa la Limmat d'où montait une brume jaunâtre qui s'enroulait autour des réverbères. La circulation était encore dense, mais le boutonneux

faufilaient la voiture comme dans un grand prix. Dans son dos, Amino grogna :

— On est pas pressés.

Les tueurs l'étaient, eux. Ils avaient faim et Amino avait prévu un deuxième « contrat » dans la même soirée. Ils savaient qu'ils mangeraient et boiraient seulement après. Instructions d'Amino. Question de réflexes.

Trente minutes plus tard, la voiture filait sur l'auto-bahn de Bülach. On commençait à apercevoir le halo lumineux stagnant au-dessus de l'aéroport et Amino donna subitement l'ordre de quitter l'autobahn. À l'amorce d'une bretelle, une plaque annonçait Wali-zellen. La Mercedes bifurqua, tressauta bientôt sur l'asphalte défoncé de l'ancienne route des chantiers de la zone commerciale de Zurich-Kloten. Jusqu'à présent, les deux flingueurs ignoraient la nature de leur deuxième « contrat » et ils s'en fichaient éperdument. Seulement la route semblait ne conduire nulle part et le chauffeur devait tendre le cou pour essayer de percer le brouillard. S'avisant qu'ils tombaient dans un cul-de-sac où d'anciennes cabanes de chantier achevaient de rouiller, il ralentit pour questionner :

— C'est quoi, ce truc ?

— Stop, ordonna Amino. On descend.

Le plus vieux lui lança un regard à travers le pare-brise puis, désignant le décor sinistre, il s'étonna.

— Ici ?

— Magnez-vous, bordel ! lança Amino en quittant lui-même le véhicule.

Toujours incrédules, les deux autres finirent par obéir, cherchant autour d'eux où pouvait bien se nicher leur deuxième « contrat ».

— Cherchez pas, lâcha Amino de son étrange voix. Des cibles comme celles-là, vous n'en verrez pas souvent.

— Comment ça ? fit le plus vieux en se retournant vers lui. Elles sont où ?

— Ici, répondit calmement Amino. Exactement là.

— Hein ?

Les deux tueurs avaient compris en même temps. Trop tard. Quelque chose était apparu dans la main de leur caporegime et le plus vieux marqua un sursaut. Dans la lumière des phares, il venait de voir l'orifice noir du 357 Magnum d'Amino. Un canon de Colt exactement pointé sur son front. Il ouvrit la bouche, n'eut que le temps de lancer un : « Mais... » de saisissement et le tonnerre se déchaîna.

Deux fois. Très vite.

À la vitesse de 430 mètres/seconde, la première ogive fit éclater le front du flingueur, emportant dans sa course folle un lambeau de cuir chevelu qui alla se perdre dans la nuit. Propulsé en arrière par la

terrible puissance des 10, 2 grammes de la balle, le type battit des bras en allant s'affaler sur un tas de gravier. Dans le même temps, la deuxième 357 avait cueilli le plus jeune des tueurs au thorax. Touché en plein cœur, il partit également en arrière sous le redoutable indice de puissance d'arrêt de 185. Puis, se pliant en deux et dardant sur Amino un regard encore incrédule, il fit un pas de côté avant de tomber à genoux dans la boue. Il eut un hoquet, vomit un peu de sang et comme Amino ignorait où exactement avait frappé sa deuxième balle, il en tira une troisième. Dans la tête.

Cette fois, le boutonneux s'abattit en arrière, eut un violent tremblement de la main gauche et ne bougea plus.

Alors, toujours aussi calme, Amino remisa le 357 dans le holster dissimulé sous son manteau de cuir noir puis, allant se pencher sur ses victimes, il les fouilla rapidement, les délestant de leurs armes et de tout ce que contenaient leurs poches. Papiers compris. Enfin, sans plus un regard pour eux, il s'installa au volant de la Mercedes qui démarra lentement.

Il avait faim et soif.

CHAPITRE XIV

— Vous auriez tort de refuser, frau Dorfman.

Vautré dans les coussins moelleux de l'immense canapé en U de son living-galerie d'art, Antonio Barello s'était brusquement tendu. L'enregistrement que venait de lui apporter Traub le colosse était inespéré. Un enregistrement obtenu moins d'une heure plus tôt à partir d'une base d'écoutes à relais située non loin du domicile du couple Dorfman-Hessel.

Un enregistrement d'une importance capitale.

— Nous savons que l'invention de votre père lui a été arrachée pour une somme dérisoire, venait de reprendre la voix au fort accent italien. Nous savons aussi par quelle société. La SCCD est en mesure de vous offrir trois fois ce prix pour la simple copie de cette formule.

— Mais... je ne peux pas !

— Vous le pouvez, fraulein. Il suffit de nous rencontrer pour vous en convaincre.

Etc., etc.

Antonio Barello était fou de rage. Il tenait la preuve que cet enfoiré de Pozzi essayait de doubler Volmer. Et cette salope de Susanna Hessel avait finalement accepté de rencontrer l'envoyé de la SCCD. Maintenant, Barello se félicitait d'avoir conservé son réseau d'écoutes sur ce coup. D'un geste sec, il coupa le son, décrocha son téléphone. Il fallait immédiatement prévenir Volmer.

Lorsqu'il l'eut en ligne, il résuma la situation et le boss de Zurich réfléchit un instant avant de laisser brièvement tomber :

— O.K.

Puis il raccrocha et Antonio Barello sut qu'à partir de maintenant, les décisions seraient prises au sommet. Des décisions sûrement radicales.

Il avait raison.

Sitôt avait-il raccroché que Niki Volmer jaillissait de son lit et des bras des deux superbes putes allemandes qu'il avait commandées à son propre réseau de call-girls. Il adorait les putes. Avec les autres, il fallait toujours raconter des conneries et leur jurer des tas de trucs guimauve. Celles-là, elles étaient toujours souriantes, toujours dociles et on les virait quand on en avait marre.

— Zino !

Il avait à peine haussé le ton. Le Légionnaire n'était jamais loin. Pour un peu, il aurait couché au pied du lit. La porte de la chambre s'entrouvrit et une silhouette longiligne s'inscrivit en ombre chinoise.

Volmer le rejoignit dans l'antichambre, lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Dans la pénombre, Zino hocha la tête, demanda d'une voix blanche, presque désincarnée :

— Maintenant ?

— Maintenant, confirma Volmer. Tu envoies Arthus avec un torpédo et un chauffeur qui restera au volant.

— Je ne vais pas avec eux ?

— Non. Tu restes là.

Sous-entendu, à portée de voix. Bien sûr, il y avait les samourais, mais Volmer détestait se séparer de Zino.

Celui-ci reparti, le boss de Zurich retourna au lit, aussitôt repris en main par ses deux call-girls. Trente secondes plus tard, il avait déjà oublié l'ordre qu'il venait de donner à son caporegime. Pour lui, la vie des autres n'avait aucune espèce d'importance.

Surtout celle d'une femme.

Sur la boîte aux lettres, les noms Dorfman-Hessel figuraient en lettres blanches sur fond noir. Berg, le chauffeur de la BMW grise qui venait de passer dans la calme petite rue pavillonnaire, avait eu le temps de déchiffrer.

— C'est là, dit-il à son voisin, un costaud aux traits grossiers et aux cheveux longs et très blonds.

Et les Hessel étaient au nid, leur Volvo était là aussi.

— On fait un tour, dit le blond.

Ce faubourg de Zolicon était calme et cossu et il ne s'y passait jamais rien. La BMW bifurqua dans la première rue à gauche, fit le tour d'un jardin clos de murs, revint faire un passage devant la façade pour recommencer le périple. Mais cette fois, arrivée devant le mur du fond du jardin, elle stoppa un instant, juste le temps de laisser descendre deux des trois hommes qu'elle véhiculait. Souples et rapides, vêtus de jeans et de blousons sombres, ils sautèrent le mur, disparurent dans le jardin. Berg redémarra, refit un tour de la petite propriété, revint dans la rue de derrière pour se garer enfin non loin du mur. Il arrêta le moteur, éteignit les feux, alluma une cigarette et laissa aller sa nuque contre l'appuie-tête de son siège. Reputé depuis peu par le Légionnaire dans une boîte néo-nazie de Munich, il n'était encore qu'un apprenti tueur. Seulement deux contrats à son actif... et une bavure. Une lycéenne tuée par une balle perdue au cours du dernier. Zino l'avait provisoirement mis entre les mains d'Arthus, histoire de le dresser un peu. En Suisse, les bavures étaient encore plus mal vues qu'ailleurs.

En attendant, il faisait le chauffeur.

En observant le boulot d'Arthus. Un vrai dur, le blond. Capable d'égorger toute une colonie de bébés phoques sans sourciller. Pas d'âme. Un tueur comme on n'en faisait plus. Même au plus secret des

groupes néo-nazis qu'avait fréquentés Berg.

Et pourtant, ceux-là étaient déjà des durs. Des vrais.

Comme cela lui arrivait encore parfois, Berg se reprit à rêver à son ancienne vie. De vrais amis, une idéologie en béton, l'espoir ancré en soi qu'un jour viendrait où la chienlit serait balayée de l'univers et où l'Ordre Nouveau régnerait enfin... et qu'on serait riche et puissant !

Pendant ce temps, Arthus et son équipier achevaient de traverser le jardin de la maison des Hessel. Parfaitement rodés aux opérations commando, ils ne communiquaient que par signes et leurs pieds chaussés de baskets ne faisaient aucun bruit, malgré la légère pellicule de givre qui blanchissait la pelouse. Un instant plus tôt, juste après leur saut dans le jardin, Arthus avait envoyé un coup de sifflet à ultrasons à la cantonade, mais aucun chien n'était accouru et ils ne risquaient pas grand-chose. À près de 2 heures du matin, les promeneurs étaient rares dans les jardinets de banlieue. Surtout en Suisse. Sur un signe d'Arthus, ils sautèrent une allée de gravier sans faire le moindre bruit et le blond sortit de son blouson un petit CZ 61 Skorpion équipé d'un gros réducteur de son. Un PM tchèque au chargeur de 20 cartouches. Une arme pas très récente et qui utilisait la discutable munition de 7, 65. Mais le petit calibre de cette dernière avait l'avantage de favoriser l'efficacité du « silencieux ».

Et puis Arthus aimait son Skorpion. Une sorte de talisman qui lui avait sauvé la vie lors de son premier contrat, des années auparavant. Depuis, lui et son arme ne se quittaient plus.

Pendant ce temps, l'autre torpédo gravissait le perron de l'arrière de la maison pour s'accroupir au pied d'une porte en bois verni. Arthus le rejoignit et tout en surveillant le secteur, il observait la manœuvre du coin de l'œil.

L'autre, un jeune au front bas et au nez de boxeur, agissait exactement comme il le lui avait appris. Silencieux et efficace, il introduisait le « passe » dans la serrure avec la dextérité d'un vrai pro. Un instant plus tard, il y eut un déclic léger et le jeune pourri leva la tête vers lui. D'un nouveau signe, Arthus lui donna le feu vert. L'autre ouvrit doucement la porte et les deux hommes se glissèrent à l'intérieur. Le jeune repoussa la porte avant d'allumer une minuscule lampe torche.

Ils avaient atterri dans la cuisine.

Le jeunot ouvrit une autre porte, ils débouchèrent dans un petit hall vieillot et, d'un signe, Arthus indiqua le plafond. Selon l'équipe des écoutes qui avait déjà eu l'occasion de visiter la maison, la chambre des Hessel se trouvait à l'étage. Ils traversèrent le hall, découvrirent un escalier étroit qu'ils grimpèrent en prenant soin d'éviter tout grincement. Là-haut, il y avait un palier, avec trois portes. Une était ouverte sur une salle de bains, les deux autres

fermées. Mais Arthus savait derrière laquelle le couple dormait. La première. En l'absence d'enfants, l'autre chambre n'était qu'un débarras. Mais en bon pro, Arthus se devait de le vérifier. D'un nouveau signe, il enjoignit au soldat d'ouvrir la porte de cette dernière et, Skorpion prêt à faire feu, il s'y précipita d'un bond silencieux.

Rien.

Juste le débarras annoncé.

Il revint dans le couloir, adressa un dernier signe au jeune flingueur. Ce dernier ouvrit alors l'autre porte, dirigea sa torche vers l'intérieur de la chambre et Arthus plongea, Skorpion en avant.

Puis tout se figea d'un coup.

— Scheisse !

Le juron avait jailli de la bouche d'Arthus en même temps qu'il retenait son index sur la détente de l'arme. Une retenue et un juron tout à fait justifiés.

Le lit était impeccablement fait.

Et vide !

Instinctivement, Arthus fit un bond de côté, contourna le lit, toujours prêt à faire feu. Mais pas plus derrière ce dernier que dans les placards il n'y avait âme qui vive.

— On s'est fait baiser, jeta le blond.

Il avait noté le quasi-vide suspect des placards. Et, détail révélateur, plus le moindre dessous féminin dans les tiroirs. C'était à ce genre de choses qu'on reconnaissait un pro. Il retourna dans la chambre-débarras, chercha en vain. Pas la moindre valise, pas le plus petit sac de voyage.

Les Hessel étaient en voyage.

Sans leur voiture.

— On s'est fait baiser, répéta le tueur à la cantonade. La baraque est vide !

Puis s'adressant à son acolyte, il ajouta en englobant le décor d'un geste vague :

— Pour les écoutes.

Il parlait pour les micros de l'équipe de Traub le colosse.

— Viens. On se tire.

Brusquement, il semblait inquiet. Tendue. Visiblement, l'idée d'un piège éventuel lui flottait dans la tête et il avait toujours le doigt sur la détente. Saisi par la tension soudaine, son élève avait sorti un SIG-Sauer P220 rutilant de sous son blouson et il le braquait devant lui sans très bien savoir que faire des 9 cartouches de 9mm Parabellum contenues par son chargeur.

— Magne-toi le cul, gronda le blond.

Ils redescendirent, repassèrent par la cuisine, prêts à lâcher le plomb tous azimuts, tant leurs nerfs étaient tendus. Dans le jardin

toujours aussi désert, ils se détendirent un peu et ce ne fut qu'en voyant les lanternes de la BMW se rallumer qu'ils se détendirent tout à fait. Berg les avait vus arriver.

— Go, lança Arthus. On met les voiles.

Tout danger écarté, il avait replacé le Skorpion CZ sous son blouson et le jeune tueur fit également disparaître le SIG. Ils traversèrent la rue en deux bonds et plongèrent littéralement à l'arrière de la BMW.

— Go ! lança encore Arthus.

Mais contre toute attente, le chauffeur ne broncha pas et Arthus s'écria :

— Eh, connard ! T'es sourd, ou quoi ?

— Non, fit alors une voix au timbre chaud comme une lame. Il est mort.

CHAPITRE XV

Arthus avait porté la main si vite à son blouson que le jeunot ne l'avait même pas vue partir. En revanche, il entendit nettement le « flop » significatif du réducteur de son et il se demanda dans quoi ou dans qui le blond avait pu tirer. Et pourquoi un seul coup au lieu d'une rafale. Mais, dans la demi-seconde suivante, tandis qu'Arthus émettait une sorte de hoquet bref, il ne se posait plus de questions. Comme dans un cauchemar, il venait de voir la silhouette de celui qu'il prenait pour Berg se retourner sur son siège et braquer sur lui le nez percé d'un gros cylindre noir.

— Mais..., laissa-t-il échapper.

Sur le siège du chauffeur, ce n'était pas Berg.

— Tss, Tss, fit le type. On bouge pas.

On aurait dit que le type parlait de l'intérieur d'un caveau funéraire. À cet instant, Arthus laissa tomber le Skorpion sur le plancher de la BMW et s'affala sur l'épaule du jeunot. Tétanisé, celui-ci sentit quelque chose de chaud lui couler dans le cou et son cerveau reprit un peu de service.

D'un coup, il venait de tout comprendre.

Le piège !

Celui qu'Arthus avait semblé redouter dans la baraque, ce piège venait de s'abattre sur eux. Ici. Dans leur propre bagnole. Il n'y comprenait rien, se demandait où était passé Berg et la trouille montait en lui à une vitesse grand V.

— Que..., bredouilla-t-il en laissant sagement ses mains sur ses genoux. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Te punir, lâcha la voix d'outre-tombe.

— Me...

— Comme ton pourri de copain. Te punir pour le double assassinat que vous étiez venu commettre.

— Mais...

— Je sais. Le nid était vide. C'est moi qui leur ai dit d'aller se mettre au vert. Toi, ton boss, ton copain qui est maintenant dans le coffre de cette tire et celui que je viens de buter, vous êtes décidément trop cons pour pomper l'air des autres.

— Mais je... On n'a flingué personne !

— Pas de ta faute, connard.

Le jeune tueur qui, une heure plus tôt, se prenait pour un caïd haletait littéralement de trouille et l'odeur de sa transpiration remplissait à présent l'habacle. Il pleurnicha :

— Pourquoi t'es là, toi ? Qui... qui tu es ?

Petit silence, puis de nouveau la voix, comme dans un cauchemar :

— Bolan. Mack Bolan.

— Hein !

Quasiment un hurlement. La panique. Décidément, la réputation de l'Exécuteur avait depuis longtemps franchi les frontières et les océans.

— Une question, brusqua l'Exécuteur.

— Oui ! Oui !

Il brûlait d'envie de répondre à des tas de questions.

— La base d'écoutes de tes copains, interrogea Bolan. Où est-ce qu'elle se trouve ?

— Juste là.

Il indiquait la direction du lac.

— Précise.

L'autre eut un geste évasif.

— C'est sur le quai. Tout près de la baraque des Dorfman-Hessel. Au numéro 128 Zürichseequai. Un petit immeuble avec des pelouses devant. Résidence Johan Strauss, ça s'appelle.

— Précise.

— Les... les appareils sont planqués dans l'armoire technique des télécommunications du secteur. C'est là que passe la ligne des Hessel. Matériel japonais miniaturisé.

— Et la relève ?

— En principe toutes les nuits. Même que...

— Même que ?

— Ben..., commença le jeune pourri, si je cause, tu me butes pas ?

— Cause !

Le ton glacé de l'Exécuteur aurait gelé le Sahara. L'autre reprit aussitôt :

— Ben, c'est que justement, dans la baraque, quand Arthus s'est aperçu qu'on s'était fait avoir, il a dit : « On s'est fait baiser. » C'était pour les écoutes qu'on allait sûrement relever bientôt.

— O.K., fit l'Exécuteur. Qui se charge de ce boulot, en principe ?

— L'équipe de Tonio Barello. Mais lui, il vient pas. C'est Traub et ses gars.

— Description ?

— Traub ?

— Par exemple.

— Un balèze avec un chapeau de cuir noir. Il est souvent avec un grand osseux et un autre avec une tête de boxeur. Le pif complètement écrasé et couché sur le côté. Leur bagnole, c'est une Mercedes marine.

— Numéro de la Mercedes ?

— Je... j'en sais rien. Parole ! Si je le savais, je le dirais !

— J'en suis sûr.

Une esquisse de sourire dangereux erra une seconde sur les lèvres de l'Exécuteur. Puis de sa voix si particulière et qui en avait terrorisé bien d'autres, il dit doucement :

— Merci, pourri.

— Hé !

Il y eut un nouveau « flop » et le jeune flingueur tressauta comme sous le coup d'une morsure de serpent. Un serpent qui l'aurait mordu en plein milieu du front. Et qui aurait vraiment eu de très gros crochets à venin. Car le trou béant par lequel un flot de sang s'échappait en bouillonnant était réellement grand. Moins toutefois que celui pratiqué en ressortant du crâne perforé par la terrible 9 mm dans la lunette arrière de la BMW. Tandis que du verre continuait à tomber sur ses épaules et que sa tête brutalement rejetée en arrière revenait vers l'avant, le tueur au visage d'enfant têtu émit un étrange soupir. Il parut hésiter, finit par se laisser aller sur le côté, et sans doute à cause du poids du corps de son complice, il bascula contre la portière et ne bougea plus.

— Saluez le diable de ma part, bande de pourris.

Ce fut toute l'oraison funèbre de l'Exécuteur.

Toujours aussi calme, il fit disparaître le sinistre Beretta sous sa combinaison noire et donna un petit coup d'index sur l'appel de phares. Signe que tout était fini. Puis il quitta la BMW et parcourut tranquillement les vingt mètres qui le séparaient du char de guerre.

— Tout baigne ? questionna Grimaldi quand il s'installa sur le siège du passager.

— Affirmatif.

Le pilote démarra doucement et ni l'un ni l'autre n'eurent le moindre regard de côté quand le van passa à hauteur de la BMW. Grimaldi questionna :

— Quel est le programme, maintenant ?

L'Exécuteur le lui expliqua et le van tourna à gauche pour retrouver le Zürichseequai. Un moment plus tard, ils arrivèrent en vue du petit immeuble désigné par le mafieux.

— Stop, lança Bolan. Gare-toi là.

Il désignait un espace en retrait, derrière l'angle du mur. Une fois stationné là, le char de guerre serait invisible du quai. Grimaldi obéit, éteignit les feux et, montrant la fameuse armoire technique des Télécom suisses adossée à l'immeuble, il fit valoir :

— Le mec t'a peut-être bluffé.

Moue de l'Exécuteur.

— Pas impossible, mais peu probable. En balançant ses copains, il croyait sauver sa peau.

— Hum, fit le pilote, peu convaincu. Cette histoire d'enregistrements à partir d'un dispatching télécom, je suis sceptique.

— Ça existe, renvoya Bolan. C'est une technique couramment utilisée par les privés, les espions et même par certains flics.

— Dans ce cas, plutôt que d'attendre, on ferait peut-être mieux d'aller vérifier tout de suite qu'il est bien là, leur magnéto.

— Pas question ! Il suffirait qu'ils débarquent à ce moment-là pour qu'on perde l'avantage de la surprise.

Grimaldi se rendit à son avis et l'Exécuteur passa dans le module opérationnel du char de guerre en précisant :

— S'ils arrivent, on les laisse opérer. Ensuite, je te dirai.

Dans la pénombre orangée du module opérationnel où clignotaient plusieurs voyants d'ordinateur, Bolan brancha le circuit vidéo extérieur à infrarouges et régla un des objectifs astucieusement dissimulés dans la carrosserie blindée du van sur l'armoire des Télécom. Il en fit un plan rapproché et grâce à l'ordinateur de la mini-régie de bord, il déporta l'image ainsi obtenue sur le côté gauche de l'écran. Puis mettant en service une deuxième caméra, il balaya la zone située devant le mobil-home et en transmit l'image sur la partie droite de l'écran.

Ça, c'était pour la surveillance.

Délaissant cet écran, il en mit un autre en service. Plus petit et situé au-dessus d'une console équipée de plusieurs claviers. Il effleura quelques touches, alluma l'écran de contrôle d'un ordinateur, commença à manipuler les touches de ses claviers. Le char de guerre sembla légèrement frémir, tandis qu'un ronronnement ténu s'élevait quelque part dans ses structures. Enfin, enfonçant les deux touches d'une platine située juste sous le petit écran de console, Bolan fit apparaître sur ce dernier une autre image du Zürichseequai.

Une image différente.

Verdâtre, avec un cercle orange barré d'une croix rouge. À l'intersection des deux lignes de la croix, un petit point plus lumineux clignotait.

Ça, c'était pour l'action.

Restait à savoir si tout ça servirait cette nuit. Bolan se laissa aller contre le dossier de son siège de console, songeant au couple Hessel actuellement réfugié dans un chalet loué par Gadgets sur la rive du lac de Neuchâtel. Une retraite forcée dont il espérait qu'elle s'achèverait bientôt.

Par l'élimination de Volmer et la mort d'un maximum de pourris.

— Tas vu ?

La voix de Grimaldi dans le circuit sono intérieur du char de guerre.

— Affirmatif, répondit l'Exécuteur en se redressant sur son siège.

Ayant conservé un œil sur les écrans télé, il avait effectivement vu la voiture ralentir devant la résidence Johan Strauss. Une Mercedes

foncée. Grâce au plan resserré de la caméra, il put distinguer trois silhouettes à l'intérieur et il fut aussitôt convaincu d'avoir décroché le gros lot.

— C'est eux, lança-t-il dans son micro. Tu te tiens prêt à mettre le contact.

— O.K.

La voix du pilote d'hélicos était restée aussi calme. L'action, c'était son truc. Du Vietnam à cette nuit, en passant par cette noire période où, encore perdu dans les incertitudes de la démobilisation, il avait travaillé pour la mafia. Épargné par l'Exécuteur au cours d'un blitz meurtrier, il avait depuis choisi son camp et largement rectifié le tir. Au sens propre du terme.

— La bagnole repart ! lança précisément la voix de Grimaldi. Qu'est-ce que je fais ?

— On ne bouge pas.

— Mais...

— C'est sûrement un tour de reconnaissance.

Si jamais ceux de la Mercedes tombaient sur la BMW des autres pourris, ils allaient prendre leurs jambes à leur cou. Mais Bolan n'allait pas déclencher l'enfer sans être sûr qu'il s'agissait bien de l'équipe des écoutes. Or, dans l'ignorance de tout autre moyen formel d'identification, cette assurance passait par la visite de la fameuse armoire des Télécom.

— La revoilà !

L'Exécuteur avait eu raison. Il ne s'était pas écoulé deux minutes depuis son premier passage que la Mercedes réapparaissait effectivement. Elle ralentit, passa non loin du char de guerre et l'Exécuteur vit ses stops s'allumer devant l'immeuble. La portière avant droite s'ouvrit et un type râblé en blouson noir en descendit. Bolan opéra un zoom, vit un profil au nez écrasé. Le boxeur évoqué par le jeune pourri de la BMW.

— Tiens-toi prêt, lança l'Exécuteur dans son micro. Je suis l'objectif.

Il venait de voir le « boxeur » traverser le trottoir, sauter dans l'allée de l'immeuble, tourner à l'angle du mur et s'arrêter devant l'armoire des Télécom. D'un bond, il fut dans le sas de sortie latérale du van, sauta silencieusement sur la pelouse. Pendant ce temps et ne se doutant de rien, l'autre se fouillait, sortait un objet de sa poche et l'introduisait dans l'alvéole de verrouillage de l'armoire technique. Le battant s'ouvrit, le « boxeur » plongea sa main libre à l'intérieur, la ramena. Juste à cet instant, l'Exécuteur arrivait sur lui.

— On ne bouge pas ! gronda Mack.

Dans la foulée, il avait enfoncé le réducteur de son dans la nuque du pourri et sa main libre lui avait arraché ce qu'il avait pris dans

l'armoire.

Une mini-cassette.

Le jeunot de la BMW n'avait pas menti. Saisi, le « boxeur » eut un sursaut, esquissa un mouvement pivotant du buste, plongea instinctivement son autre main sous son blouson.

Trop tard.

Assourdie par le gros réducteur de son, la détonation du Beretta 93 R fut encore étouffée par le tir à bout portant. Foudroyé sur place, le râblé au nez écrasé sursauta une nouvelle fois. La dernière. Du sang gicla sur la porte de l'armoire technique et il partit en avant, cognant du front sur le bâti, avant de pousser une espèce d'éternuement bizarre. Puis, comme dans un film au ralenti, il plia sur ses courtes jambes et, se râpant le front sur la pierre du mur, il descendit lentement jusqu'à ce que ses genoux touchent l'herbe.

Déjà, l'Exécuteur avait rejoint le van.

— Qu'est-ce que je fais ? questionna aussitôt Grimaldi par le circuit intérieur.

— Mets le contact. Sans bouger.

L'Exécuteur avait enfoncé une touche sur la console du module. Sur l'écran de visée, le point lumineux au centre de la croix se mit à clignoter plus vite. Il était exactement positionné sur l'arrière de la Mercedes. Et sous l'index de Bolan, un voyant de curseur s'était mis à clignoter à son tour.

Le témoin de la procédure de tir.

La mitrailleuse camouflée sous le double toit du van. Une M60 de 7,62, en principe alimentée par des bandes de 50 cartouches, mais que Gadgets avait bricolée pour en admettre des bien plus longues. Une arme de plus de dix kilos, qui crachait ses pruneaux à la cadence de 550 coups/minute.

À cet instant, trouvant sans doute que le « boxeur » tardait un peu trop, un autre type jaillit de la voiture. Un véritable colosse. Coiffé d'un chapeau sombre. Il tourna la tête vers l'angle de l'immeuble et, grâce au zooming de la caméra de surveillance, Bolan enregistra une face de brute avec de petits yeux très enfoncés dans leurs orbites. Il vit la bouche du type s'animer, puis la portière du chauffeur s'ouvrit et un grand maigre au nez fortement busqué apparut à son tour. Dans le même temps, ce dernier avait sorti une main de sa poche et l'Exécuteur vit luire l'acier d'une arme.

— Moteur ! lança Bolan à Grimaldi. Démarrage dans cinq secondes.

— Bien reçu, Stricker.

Alors, l'Exécuteur tira le curseur clignotant à lui et l'enfer se déchaîna.

Très peu de temps.

Le char de guerre n'eut qu'à peine le temps de frémir. Il y eut un

chapelet de détonations sourdes et, tandis que de son autre main l'Exécuteur corrigeait sa visée sur le petit écran, il vit les deux pourris de la Mercedes tressauter sous les impacts.

Le colosse perdit son chapeau, voulut se jeter à couvert, reçut une giclée mortelle en pleine tête, bascula en arrière pour se retrouver contre un panneau de pub lumineuse Johnnie Walker qu'il éclaboussa de son sang. Simultanément, rapide et professionnel, le grand sec avait plongé au sol et, déjà, le canon de son arme pointait en direction de l'angle du mur de l'immeuble. Exactement sur le pare-brise du char de guerre. Bolan vit nettement l'éclair d'un coup de feu, mais la balle n'écailla qu'à peine le quadriplex spécial monté sur ses joints à absorption de choc. Un matériau mis au point par les ingénieurs de la NASA et que Bolan avait obtenu par des voies étonnamment détournées. À la même mini-seconde, une lourde rafale atteignait le grand maigre et lui arrachait tout le haut du buste.

— Go ! lança l'Exécuteur.

Jack Grimaldi n'attendait que ça. Le char de guerre gronda, bondit en avant, se retrouva sur le quai et fonça. Au passage, Bolan aperçut dans la lumière des phares une grosse main. Celle du colosse. Par un étrange effet du hasard, elle était plaquée au plexi du panneau de pub Johnnie Walker et semblait ainsi vouloir attraper la célèbre bouteille.

Une ombre de sourire erra une seconde sur les lèvres de l'Exécuteur et il lâcha dans un toast sinistre :

— À ton éternité, pourri.

Un instant plus tard, alors que le char de guerre retrouvait la route de Zurich et que Bolan achevait la mise en sommeil de son matériel, la voix de Grimaldi résonna dans le module opérationnel :

— Et maintenant, Stricker ?

— Direction plumard, renseigna l'Exécuteur. Faut se refaire des forces.

Il avait raison. Maintenant, la vraie guerre risquait de se déclencher très vite. Car, après ces petites délicatessen, ça risquait de s'énerver un brin, chez les cannibales. Restait à savoir qui taperait le premier.

En attendant, l'Exécuteur allait envoyer Grimaldi prendre la relève de la garde auprès du couple Hessel afin de récupérer Herman. Il allait en effet avoir besoin des lumières de ce dernier en matière de mouchards électroniques. Car toutes ces écoutes avaient donné des idées à Bolan. Des idées à mettre immédiatement en œuvre. Justement pour essayer de savoir qui de Volmer ou de Pozzi allait attaquer le premier.

Et aussi pour leur faire une surprise en cas de guerre.

Leur dernière surprise en ce bas monde.

CHAPITRE XVI

— Finocchio di merda !

Le poing couvert de poils de Renato Pozzi s'était abattu sur la table dans un vacarme d'enfer. Il écumait de rage et ses gros yeux déjà globuleux en temps normal avaient l'air sur le point d'exploser.

— Je l'avais prévenu, hurla encore le boss de Milan en balayant d'un revers de main ce qui se trouvait sur son bureau. Je l'avais prévenu et on avait passé un accord !

Renato Pozzi fit quelques pas nerveux sur le marbre blanc du sol de son immense bureau, marchant vers Umberto, son consigliere, un avorton au visage livide. Il le saisit au col, le secoua comme un prunier.

— Me flinguer ce con de Grazza ! Chez lui ! Avec sa conne de secrétaire ! C'est un défi, tu entends, Berto ? Un défi que je dois relever, tu entends ?

— Si, signore Renato. Si.

— Un défi qu'un capo digne de ce nom doit absolument faire payer dans le sang !

Pozzi versait parfois dans le lyrique.

— Pas vrai, Berto ?

— Si, si ! Evidentemente, signore Pozzi !

Le consigliere avait toujours eu une trouille bleue de son patron. Si forte qu'il avait souvent songé à le quitter pour aller traîner ses pompes ailleurs mais, connaissant les colères de son boss, il savait que ce serait du suicide. Pozzi ne pardonnait jamais une défection. Pourtant, Umberto n'avait en fait de consigliere que le qualificatif. En réalité, il était le souffre-douleur de Pozzi et quand par hasard il donnait un « conseil », il n'était jamais écouté.

— On s'était juré de ne jamais se faire la guerre, gronda encore Pozzi en secouant derechef son consigliere. On avait pris des accords comme jamais deux chefs de famille n'en prennent. C'était la paix ! écuma l'italien. La paix ! Tu comprends ?

— Si, si, signore Poz...

— Ta gueule, avorton. Je cause.

— Si !

— Et tu crois que cet empaffé de schleuh n'a pas rompu cet accord, Berto ? Tu crois qu'il a respecté sa parole ?

— Euh, non, signore Poz...

— Et tu crois qu'il m'a pas téléphoné l'autre soir pour me faire croire qu'il me soupçonnait de foutre la merde chez lui ?

— Si. Ma... c'est peut-être un malentendu, signore Poz...

— Un malentendu, mon cul, oui ! éructa le boss de Milan en secouant plus violemment encore son consigliere. Mon cul !

— Si, signore ! Si. Ma... l'Allemand, il a peut-être cru que vous aviez réellement...

— Quoi ?

Cette fois, Umberto crut bien que sa mort arrivait à grands pas. Il ne pouvait plus respirer et les gros doigts de Pozzi lui serraient de plus en plus le cou. Se débattant faiblement, il tenta d'expliquer :

— Ma... ce n'est pas ma faute, signore Poz...

— Ta gueule !

Mais Renato Pozzi avait quand même lâché le cou d'Umberto et celui-ci faillit s'écrouler sur le beau marbre blanc. Déjà, le boss de Milan ne semblait plus s'intéresser à lui. Contournant son bureau, il attrapa un des trois téléphones miraculeusement rescapé de la mini-tornade et composa un numéro en grondant à l'adresse d'Umberto :

— Qu'est-ce que t'attends pour ramasser tout ce bordel ?

— Euh... si, signore Poz...

— Ta gueule !

Pozzi venait d'avoir son correspondant et il éructa à l'adresse de ce dernier :

— Passe-moi Franco. En vitesse.

Renato Pozzi n'avait pas besoin de se présenter. Son seul timbre de voix semait la panique parmi ses hommes. Un boss qui avait été un des tueurs les plus efficaces de l'ancienne école, ça se respectait encore plus qu'un autre. Parce que plus radical encore que n'importe quel autre. Niki Volmer aurait dû se souvenir de ça.

Il allait le lui rappeler. À sa façon.

— Pronto ?

— Franco ?

— Si.

Franco Dani était le boss des Black Jackets. Une sorte de super caporegime.

— C'est Pozzi. J'ai besoin des gars en vitesse. Tous les gars.

Un court silence, puis la voix de Franco :

— Tous ?

— Si.

L'étonnement de Franco était légitime. Les Black Jackets étaient une trentaine et on ne les avait jamais tous loués ensemble. Des tueurs. Formés selon les méthodes personnelles de l'ancien flingueur Pozzi. Des dingues de la détente, uniformément vêtus de pantalons gris et de blazers noirs. Des vestes strictes aux revers desquelles étaient cousus des crêpes de deuil. Symboles de leur sinistre spécialité.

Des tueurs sans âme, des robots.

Toute une petite armée mise sur pied à l'instigation de Pozzi, au bénéfice exclusif des familles italiennes ayant adhéré à cet espèce de syndicat et dont chaque capo pouvait demander l'intervention de tout ou partie. Il lui suffisait d'alerter Franco, un caporegime collégialement élu par l'ensemble des capi syndiqués. Les prestations des Black Jackets étaient ensuite « facturées » à l'intéressé et les bénéfices de l'ensemble des opérations de l'année étaient ensuite redistribués entre eux.

Une sorte de mutuelle de la terreur.

— Tu les veux pour quand ? interrogea la voix de Franco.

— Demain.

— Impossible, Renato. J'en ai dix sur une mission à Naples.

— Jusqu'à quand ?

— Encore deux jours.

— Dans ce cas, tu peux d'ores et déjà me refiler les autres.

— Pas de problème. Je les envoie où ?

— Zurich.

— Hum. Ça va faire cher.

— Je sais, grogna le boss de Milan.

Il connaissait les tarifs. Surtout quand il y avait des morts parmi les Black Jackets. Dans ce cas, la prime était décuplée. Avec les frais inhérents à la mission elle-même et ceux de l'intendance, ça finissait souvent par se compter en dizaines de millions de lires. Mais Pozzi contrôlait tous les « marchés » de Milan et il était un des capi les plus riches de l'Organisation italienne.

— D'accord, fit encore la voix de Franco. Et pour l'intendance ?

— Armano va voir ça avec ton chef d'équipe.

Armano Tasia était le caporegime de Pozzi.

Un petit rire sec résonna dans le combiné.

— Tu rigoles ! Si j'engage tous mes Jackets, le chef d'équipe, c'est moi.

Un silence, puis toujours Franco :

— Une guerre sans généraux, c'est pas vraiment une guerre, pas vrai ?

— Si, reconnut Pozzi.

Car Franco avait dit le mot juste. Il s'agissait bel et bien du déclenchement d'une guerre. Une vraie. Totale et sans merci. Comme au bon vieux temps de la Cosa Nostra.

Pour la première fois, Renato Pozzi sembla se détendre un peu et un petit sourire de loup distendit sa grosse bouche d'italien du Sud.

— J'osais pas te le demander, avoua-t-il, sincère.

À la mise en place du système, il avait personnellement insisté pour faire élire Franco Dani à sa direction.

— Dans ce cas, renvoya le super-caporegime, tout baigne. Passe-

moi Tasia, je vais mettre ça au point avec lui.

Il fallait s'occuper de la logistique dans son ensemble, y compris la fourniture de l'armement. Car passer la frontière suisse avec les coffres des bagnoles transformées en arsenaux, ça risquait de faire désordre. Mais quelle que soit son organisation, désormais, la guerre était déclenchée.

Une vraie guerre. Qui allait faire beaucoup de morts.

— C'est fait.

Attablé dans un box au fond de la salle du Phoenicia, un bar sombre et assez minable de Brunnngassestrasse, juste derrière le solennel édifice grisâtre de la bibliothèque centrale, Herman Schwarz Gadgets sirotait un Porto Rozès agrémenté de gin Gordon's. C'était sa dernière invention. Il avait à peine levé les yeux à l'arrivée de Bolan et avait lâché sa phrase sans paraître y attacher d'importance. Pour lui, brancher des écoutes n'était qu'un travail subalterne.

— Déjà ? s'étonna l'Exécuteur en s'asseyant face au génial inventeur. Tu as fait vite.

Moue modeste d'Herman Schwarz.

— Pas sorcier.

— On pourra commencer la moisson à partir de quand ?

— Maintenant.

Haussement de sourcils de Bolan.

— Mais encore ?

— J'ai déjà réussi à piéger des bricoles.

Au garçon qui surgissait, Bolan commanda un Hennessy-Glace. À l'apéritif, c'était à la fois corsé et léger. Et ça ne faisait pas trembler les mains. On était tout près du petit théâtre de Neumarktstrasse et un groupe de comédiens en herbe installé aux tables voisines se donnait la réplique sur un texte des Noces de sang de Federico Garcia Lorca, ce qui, après tout, était de circonstance. Revenant à Gadgets, l'Exécuteur questionna :

— Quel genre, tes bricoles ?

— Genre conversation téléphonique d'un certain Tasca. Le troisième de ta liste.

Bolan acquiesça. Sur la liste dont parlait Gadgets, le premier était évidemment Volmer et le deuxième Antonio Barello, le coordinateur des affaires occultes du même Volmer. Venaient ensuite Angelo Tasca le Balafré, capo de la branche stupide de Zurich, puis Matt Krüger, le gérant de Chimic-System, nouveau propriétaire du brevet de feu Dorfman.

Bolan émit un petit sifflement admiratif.

— Tu as fait vite.

Les mouchards de Gadgets avaient été posés sur les lignes des intéressés sitôt après la relève opérée par Grimaldi auprès du couple

Hessel. Et selon les explications fournies par Herman entre deux gorgées de Porto-Gordon's, il ressortait qu'Angelo Tasca avait reçu deux coups de fil. Un en pleine nuit alors que l'écoute venait tout juste d'être opérationnelle, le deuxième au petit matin et qui semblait émaner d'un important dealer.

— O.K., fit Bolan en dégustant son Hennessy. Tu accouches ?

— Pour le premier coup de fil, commença Gadgets, je n'ai rien compris. Il s'agirait d'un certain Amino qui appelait pour dire que « le premier boulot » avait été fait au domicile de l'intéressé, mais qu'ils avaient trouvé « une partenaire » sur place et qu'ils avaient « assumé aussi de ce côté-là ». Pour ce qui concernait le « deuxième boulot », tout était O.K. et les « colis avaient été livrés sur le chantier comme prévu ».

Bolan fit la moue.

— C'est tout ?

— Le type a terminé en disant : « Pour la suite, se reporter à la presse, patron. »

— Et Barello, dans tout ça ?

Haussement d'épaules de Gadgets.

— Rien de terrible. Il a juste répondu : « C'est bien, Amino. C'est très bien. Tu peux aller te coucher. »

Ça ressemblait furieusement à un rapport en bonne et due forme. Un rapport faisant état de choses pas très catholiques. D'autant que selon les listings des computers du char de guerre, il existait bien un certain Amino dans l'équipe pourrie d'Angelo Tasca. Amino de son vrai nom Bari, mais qui devait porter d'autres patronymes d'emprunt.

Amino Bari, caporegime d'Angelo Tasca.

Tout ça commençait à devenir intéressant. Car si cet Amino était venu au rapport en pleine nuit, ce n'était sûrement pas pour une affaire concernant la baisse du cours des chrysanthèmes. Ou alors, de très loin.

Restait à lire les journaux.

— Et le deuxième coup de fil ? interrogea l'Exécuteur.

Hochement de tête d'Herman Schwarz qui enchaîna aussitôt :

— Le correspondant du matin s'est présenté sous le nom de Carlo. Il a demandé à voir Tasca le plus tôt possible pour « un éventuel gros marché ». Tasca a répondu qu'il devait justement aller se « promener du côté de la Platzpromenade » aux alentours de 11 heures ce soir. Il a dit à Carlo qu'il le recevrait « à bord ».

Gadgets leva sur Bolan un regard interrogateur pour demander :

— T'as une idée de ce charabia ?

L'Exécuteur acquiesça.

— Possible. Dans mes listings figure effectivement un certain Carlo. Carlo Recchi. Comme son nom ne l'indique pas, il est suédois. Installé

en Suisse depuis des années. Il semblerait qu'il soit en fait le patron d'un réseau de dealers.

— Je vois. Une des chevilles ouvrières du système. Platzpromenade. C'est quoi, Platzpromenade ?

— Justement un des hauts lieux du boulot de ces deux ordures. Platzpromenade est une sorte de jardin public, tout près du Landesmuseum. C'est l'abcès de fixation local du petit monde de la drogue. Un mini-marché des stupés toléré par les autorités.

— Toléré !

L'Exécuteur haussa ses épaules d'athlète surentraîné.

— Sans doute pensent-elles pouvoir ainsi mieux contrôler le phénomène.

— Tu parles !

Petite esquisse de sourire désabusé de l'Exécuteur.

— Dans ce domaine, personne ne sait vraiment que faire. Et puis va-t'en savoir à qui ça profite...

Soupir de Gadgets.

— Je sais.

Herman Schwarz marqua un temps, ajouta plus bas :

— Personne ne sait quoi faire, sauf toi.

Le regard de Mack Bolan devint songeur, se perdit un instant dans le décor vieillot du Phoenicia, avant de se fixer tout aussi songeur sur le groupe des jeunes comédiens. Enfin, d'une voix qui semblait lui venir du fond de l'âme, il déclara :

— Peut-être. Mais je me sens très seul, certains soirs. Et je me demande quelquefois si tout cela sert à quelque chose.

— Tu ne penses jamais à laisser tomber ?

— Parfois ! Et puis je me souviens du Vietnam, de ma famille détruite, du petit Chang. Et la colère me reprend. Tu sais, c'est étrange ! La haine, cela s'émousse, mais la colère, jamais ! J'aurais pourtant pensé le contraire...

Il acheva son Hennessy, laissa de nouveau son regard parcourir la maigre foule des consommateurs qui les entouraient, esquisça une ombre de sourire en voyant un petit vieux bien propre qui, un verre de Johnnie Walker à peine entamé devant lui, cochant des cases sur un bulletin. En venant se faire payer par Bolan, le garçon, genre danseur mondain avec cheveux gominés et raie au milieu du crâne, suivit le regard de Bolan. Avec un petit sourire indulgent, il souffla :

— C'est un prof de philo à la retraite. Un peu fou. Il a déjà gagné deux fois. Des sommes rondellettes. Vous savez ce qu'il a fait ?

— Non, fit Gadgets.

Le garçon se pencha davantage et plus confidentiel encore, il murmura :

— Il a offert le champagne à tout le monde. Dix magnums de Moët

et Chandon. Dingue, non ?

Bolan sourit et l'autre reprit :

— Après ça, il a refile ses gains à des bonnes œuvres. Dingue, non ? répéta-t-il, l'air vraiment dépassé par autant de folie.

« Dingue, en effet, songea Mack Bolan, tandis que le garçon s'éloignait. Dingue, mais drôlement réconfortant. »

En attendant, l'Exécuteur avait autre chose à faire que fréquenter les bars où des comédiens répétaient Garcia Lorca et où un petit vieux prof de philo un peu « fou » aimait faire le bien. Et ce n'était vraiment pas le moment de se ramollir les neurones, s'il tenait à rester en vie ! Il était 20 heures passées et l'Exécuteur avait rendez-vous à 23 heures avec Angelo Tasca.

Et beaucoup de choses à faire entre-temps. Histoire de voir monter la pression. Et de rendre la guerre Volmer-Pozzi inévitable.

Pour l'Exécuteur, le vrai blitz allait commencer.

— Tu restes aux écoutes, dit-il à Gadgets en se levant. Tu sais où me joindre en cas de nécessité.

Ils se séparèrent devant le Phoenicia et, en songeant qu'il n'y remettrait sans doute pas les pieds, l'Exécuteur songea que c'était bien dommage.

Il s'y était fait un ami qui ne le saurait jamais. Un vieux « fou » de prof de philo.

CHAPITRE XVII

— Scheisse !

Le juron de Niki Volmer avait bizarrement résonné dans l'immense serre où il était occupé au marcottage délicat d'un rosier d'asie. Á son cri, les deux samouraïs qui n'étaient jamais loin s'étaient précipités sur la terrasse, prêts à dégainer leurs superbes sabres. Volmer les congédia d'un geste irrité, brandissant comme une arme dérisoire la petite spatule courbe qui lui servait à travailler la terre. Parfois, ces deux japs l'agaçaient un peu, avec leur allure d'empereurs du Soleil levant. Zino veillait aussi, lui. Mais beaucoup plus discrètement.

— Putain de rital ! gronda-t-il, reprenant le cours de ses pensées pour le bénéfice d'Antonio Barelo. Je savais qu'il allait essayer de m'entuber, ce spaghetti !

Rares étaient les colères de Niki Volmer. Mais ce matin, le vernis craquait et la vraie nature soigneusement camouflée du capo de Zurich réapparaissait. Question d'émotion. Ce que venait de lui annoncer Antonio Barelo l'avait littéralement fait sortir de ses gonds. D'abord ce coup de fil d'un Italien à la fille Dorfman, et qui ne pouvait venir que de Pozzi, son concurrent direct dans l'affaire de la 3X, et puis toute une équipe abattue. Trois soldats butés à coups de flingue dans la BMW, trois autres à la mitrailleuse devant l'armoire technique des Télécom. Sans compter les deux connards de l'équipe de Tasca retrouvés assassinés sur ce chantier désaffecté de Kloten. Huit flingueurs en tout, canardés dans la foulée. Comme sur un champ de tir. En pleine ville.

En pleine Suisse !

Pozzi l'avait défié ! L'imbécile !

Volmer était la puissance même. La puissance de la mafia d'une part, du fric d'autre part et, surtout, la puissance... allemande ! Le rital allait se faire écraser comme une vieille merde. Il allait regretter si fort de s'être attaqué au capo de la capitale du fric qu'une fois en enfer, même le diable s'en taperait sur les cuisses. Il allait...

— Pourtant, intervint Antonio Barelo, il y a eu ce Grazza et sa maîtresse. Eux aussi ont été abattus. Grazza comptait beaucoup pour Pozzi. Et puis il avait juré sur la tête de sa sœur !

— Pour Pozzi, personne d'autre ne compte que Pozzi. Grazza n'était qu'un gros porc, quant à sa frangine, Pozzi s'en tape comme de sa première pute !

Volmer s'était calmé d'un coup et avait repris son travail de marcottage. Ce fut d'une voix plus neutre qu'il répéta :

— Personne ne compte à part lui. C'est un psychopathe doublé d'un impuissant.

On le murmurait en effet, mais aucun de ses détracteurs n'avait jamais essayé de se planquer sous son lit pour vérifier. Quant à considérer le défaut principal de de Pozzi, Volmer lui faisait un mauvais procès. Car ils avaient au moins un point commun : pour tous deux, personne d'autre ne comptait qu'eux-mêmes.

— Et puis, reprit le capo de Zurich en recouvrant son marcottage de terreau, tel que je connais ce fumier de rital, c'est sûrement lui qui a fait abattre Grazza. Rien que pour avoir une bonne raison de me chercher des crosses.

— Et... et si ce n'était pas lui ?

Volmer leva ses yeux glacés et transparents sur son coordinateur, semblant regarder à travers lui comme s'il n'existait pas.

— Que veux-tu dire ?

Calmé, son esprit d'analyse reprenait le dessus.

— Je veux dire, si c'était quelqu'un d'autre qui avait abattu Grazza et la fille, si c'était aussi quelqu'un d'autre qui avait buté tous nos soldats !

Haussement de sourcils de Volmer. Avec son kimono en soie noire et son physique de P.-D.G. de multinationale, on avait du mal à imaginer en lui le mafieux sanguinaire.

— Tu dis ça au flanc, ou t'as des indices ?

— Simple intuition, herr Volmer, renvoya doucement le gros Barello. Simple intuition.

Mine intriguée de Volmer qui restait le geste en l'air avec sa petite spatule recourbée. Antonio Barello était le plus intelligent de sa famille. Le plus malin aussi. Et ses « intuitions », comme il se plaisait à les nommer, le trompaient finalement assez peu souvent. Volmer insista :

— Rien qu'une intuition ?

Moue modeste du coordinateur.

— Pour le moment, patron. Pour le moment. Mais je vais y réfléchir.

— C'est ça, ricana Volmer en reprenant son travail. Réfléchis-y. Mais vite. Parce que la guerre est à la porte. Vraiment à la porte. Alors, tu penses bien que je ne vais pas attendre les premiers coups de cette tante de Pozzi en me masturbant les neurones avec tes intuitions.

Sur un geste de Volmer, Antonio Barello fut congédié à son tour et le boss de Zurich demeura un long moment immobile, contemplant ses plantations sans les voir. Déjà, ses plans de massacre en chaîne se dessinaient sous son crâne habitué aux synthèses et aux stratégies pourries. Exhalant un bref soupir, il laissa tomber sa spatule dans la terre d'un carré d'orchidées. Enfin, songeur, à pas lents et silencieux

sur ses pieds nus, il alla se pencher par-dessus la rambarde qui protégeait le gigantesque aquarium. Un aquarium dont l'installation technique connaissait quelques problèmes et dont l'inauguration menaçait d'être retardée. Dommage. Il aurait aimé y élever un banc de piranhas.

Pour leur faire bouffer Pozzi.

Pendant ce temps, affalé sur les coussins de la Mercedes de luxe qui le ramenait chez lui, Tonio Barello ne cessait de se torturer l'esprit. Quelque chose lui disait que tout n'était pas aussi simple dans cette histoire de guerre entre Volmer et Pozzi et qu'un détail était en train de lui échapper. Quelque chose de capital et qui concernait précisément cette affaire. Mais il n'arrivait pas à trouver ce que c'était.

Dommage. Il était sûr que c'était important.

En attendant, maintenant que Traub et les autres étaient morts, il allait devoir reconstituer une équipe. Pour ce qui concernait les flingueurs et autres soldats, Zino le Légionnaire lui viendrait en aide. Des tueurs, l'ancien baroudeur n'avait qu'à claquer des doigts pour en voir arriver une kyrielle. Mais, en matière de techniciens spécialisés, la pègre internationale était beaucoup moins riche.

Alors, vautré dans les coussins de sa grosse Mercedes, le coordinateur de Volmer se sentait du vague à l'âme. D'autant que la logique de guerre entre les familles milanaise et zurichoise se précisait et qu'Antonio Barello détestait la guerre.

Il en avait peur.

Surtout si cette brute de Renato Pozzi s'énervait vraiment. Car, dans le dossier qu'en tant que coordinateur d'un important secteur mafieux Barello possédait sur lui, il y avait beaucoup de choses sur son passé de tueur napolitain. Un tueur sanguinaire dont les victimes se comptaient par dizaines.

Y compris des adolescents.

Il faut dire qu'à Naples comme à Palerme, les enfants des bas-fonds naissaient dans la misère et étaient au sein de leur mère le culte de la mafia. Alors, très jeunes et très logiquement, ils commençaient à travailler pour la seule famille qui les prenait en charge. L'Organisation.

N'empêche que ce Pozzi était un cas.

Même Tasca qui l'avait bien connu prétendait que...

Angelo tasca !

C'était ça, le détail ! Le fameux détail qui avait jusqu'alors échappé à Barello ! Tasca ! Tasca et cet enfoiré de Pozzi étaient tous deux Napolitains. Deux napolitains copains d'enfance ! D'abord collègues de rapines, puis engagés dans la même équipe, avant de se séparer pour mener des affaires concurrentes et...

— Si ! s'exclama le coordinateur en reprenant une assise plus

conventionnelle sur les coussins de la Mercedes. Si ! Bien sûr que si !

Puis il empoigna son téléphone de bord et composa fébrilement le numéro de Niki Volmer.

CHAPITRE XVIII

Toute la propriété était cernée de murs en pierres apparentes. Une enceinte de trois mètres de haut sommée de ferronneries imitant une frise d'épines entrelacées dont les pointes acérées partaient dans tous les sens. Impressionnant. Accroché là-dedans, le moindre cambrioleur était déchiqueté à chaque mouvement.

Le char de guerre était garé non loin de là, dans un chemin creux qui allait se perdre vers la berge du Zürichsee et dans la nuit envahie de brume. Une brume qui ne semblait pas vouloir se dissiper mais, à travers le pare-brise en quadriplex, l'Exécuteur pouvait quand même apprécier le dispositif de sécurité de la propriété de Tasca.

Un double portail plein et apparemment blindé, un projecteur de chaque côté et deux caméras de surveillance. Sans doute pour le cas où l'une d'elles tomberait en panne.

Le boss des stup de Zurich était un type méfiant.

Mais rien de tout cela n'impressionnait l'Exécuteur. Il avait souvent conquis des forteresses encore mieux défendues. Bien que très protégé, le fief d'Angelo Tasca souffrait d'un défaut considérable.

Il était isolé.

En effet, sur cette partie de la rive du lac située entre Erlenbach et Meilen, il y avait de larges zones inhabitées et la villa du stup-capo était édifiée sur l'une d'elles. La tranquillité pouvait parfois être synonyme d'insécurité. Et l'Exécuteur était précisément à cet endroit pour le prouver à Tasca.

Il en était là de ses cogitations quand, à 22 h 30 exactement, il vit enfin le lourd portail tourner sur ses gonds. Des gonds énormes scellés dans la maçonnerie et que Bolan photographia mentalement. Malgré la brume, il découvrit le cube bétonné d'une construction basse située sur le côté, d'où sortaient au même moment deux types en blousons de cuir et bonnets de laine, portant chacun un riot-gun à crosse revolver, genre Pistol Grip de Winchester. L'un d'eux vint se poster à l'extérieur de la propriété, lançant à droite et à gauche des regards farouches qui firent sourire Bolan. Derrière lui, outre le deuxième gardien, l'Exécuteur distingua une large allée bordée de sapins, dont la perspective se perdait dans le brouillard et dans la nuit. Mais, dans cette purée grisâtre, il vit soudain naître deux taches lumineuses qui grossirent et se précisèrent rapidement.

Des phares de voiture.

Dix secondes plus tard, une BMW grise surgissait sur la route pour s'arrêter aussitôt sur le bas-côté. A bord, deux silhouettes. Déjà, dans

l'allée, deux autres phares apparaissaient et une Mercedes également grise débouchait à son tour sur la route pour tourner à sa droite et filer vers Zurich, immédiatement suivie par la BMW. Au passage, l'Exécuteur avait eu le temps d'apercevoir trois silhouettes à travers les glaces fumées de la Mercedes. Deux à l'avant, une autre, énorme, à l'arrière.

Déjà, les gardes disparaissaient et les lourds vantaux d'acier se refermaient. Une ombre de sourire sauvage éclaira une seconde la face granitique de l'Exécuteur. La hyène avait quitté son abri. Décrochant le combiné du radio-téléphone de bord, l'Exécuteur pianota un numéro connu de lui seul.

Celui de son deuxième poste mobile.

Tout un système satellitaire qu'Herman Schwarz Gadgets avait spécialement mis au point pour lui. Un trésor technologique parfaitement illégal, également connectable sur les réseaux officiels et qui permettait de correspondre avec n'importe quelle partie de la planète.

— Faucon appelle Épervier, lança-t-il dans le combiné. Faucon appelle Épervier.

Il y eut une série de crachotements, puis, aussi nettement que si Gadgets avait été là, sa voix s'éleva dans la cabine :

— Épervier reçoit cinq sur cinq.

— O.K., lança de nouveau Bolan. Le gibier vient de quitter sa tanière.

— Bien reçu, Faucon. Nouveau contact à l'apparition du gibier dans le secteur. Over.

L'Exécuteur coupa le contact. C'était maintenant à son tour d'agir.

Alors, passant dans le module opérationnel du van, il pianota quelques touches de ses claviers d'ordinateurs et l'image grisâtre du portail éclairé de la propriété apparut sur un des petits écrans de contrôle de la régie-feu. Ses souvenirs étant frais, l'Exécuteur n'eut aucun mal à situer l'emplacement des énormes gonds aperçus plus tôt. Effleurant une autre touche, il fit apparaître sur l'écran le cercle orange et la fine croix du centre occupée par le point clignotant. Déjà, sur le clavier, un voyant rouge s'était allumé. Signe que la procédure de préparation au feu était engagée, celle de la lance thermique.

Un arme redoutable dont l'invention revenait aux ingénieurs de la NASA et dont le rayon thermique de type « laser » dégagait des énergies allant de 5000 à 20 000 degrés constants, voire davantage en poussées ponctuelles. De quoi faire fondre le béton et les blindages les plus coriaces.

Bolan régla le point rouge de l'écran sur l'emplacement estimé du gond inférieur droit, effleura un autre curseur et la touche rouge se mit à clignoter furieusement, tandis qu'en bas de l'écran couplé à

l'ordinateur, la montée des degrés s'inscrivait en chiffres blancs. Dans le même temps, un léger ronronnement s'était élevé au-dessus de l'Exécuteur.

La tourelle de toit du mobil-home sortait de son logement.

Avec son lance-missiles multidirectionnel et le court canon en céramique de la lance thermique.

Maintenant, la grande touche clignotante était passée au rouge vif et, sur l'écran, le point du centre de la croix brillait comme un cœur pris de folie. En dessous, le chiffre 19 877 apparaissait, aussitôt suivi de 19 953. On approchait les vingt mille degrés. Alors, l'Exécuteur effleura une dernière touche et, sur l'image en gros plan du portail, une espèce de bouillonnement naquit sur la peinture de l'acier. Un bouillonnement qui s'amplifia, qui se mit à fumer, puis à rougir et enfin à blanchir de manière aveuglante. Enfin, telle une larme incandescente, il y eut une coulée de l'acier et l'Exécuteur déporta aussitôt sa visée sur l'angle inférieur du battant gauche.

Et l'opération recommença.

Puis en haut à droite, et enfin en haut à gauche. Bien sûr, compte tenu de l'inhumaine puissance du canon thermique, l'Exécuteur aurait pu faire fondre le portail dans sa quasi totalité. Il avait déjà réussi des « liquéfactions » analogues. Mais ne souhaitant pas se découvrir trop tôt aux yeux des pourris locaux, il avait préféré la manière douce.

Provisoirement.

Ça n'allait d'ailleurs pas durer. Emportés par leur propre poids, les deux panneaux d'acier venaient de s'affaisser d'un coup et l'un d'eux basculait vers l'intérieur du parc dans un ralenti presque gracieux. Déjà, l'Exécuteur avait regagné la cabine de pilotage du char de guerre. Il enfonça plusieurs touches du mini-computer dissimulé dans la boîte à gants et un écran identique à ceux du module opérationnel s'alluma sous le tableau de bord. L'image du portail apparut en gros plan, Bolan élargit le champ et positionna la croix et le point clignotant au centre de l'écran. Dans le même temps et tandis que les vantaux massifs achevaient de s'effondrer dans un vacarme sourd, il manipula son levier, fit apparaître les mentions « infra » et « manuel » au bas de l'écran. La caméra passait en vision de nuit et l'ordinateur cédait la place à la main de l'homme en matière de tir. Une batterie de plusieurs boutons située près du volant et jusqu'alors parfaitement anodine s'alluma à son tour en rouge vif.

La batterie de tir manuel.

Elle commandait à la fois les mitrailleuses d'angles, les lance-grenades des trappes de portes et le lance-missiles de toit. Un véritable arsenal de mort. Seule, la lance thermique échappait à cette batterie. Trop délicate à manier.

Au-delà des portes et de la poussière que leur chute avait soulevée,

Bolan vit les deux silhouettes des gardes qui jaillissaient à l'air libre en s'agitant comme de beaux diables. L'un d'eux bondit jusque dehors, brandissant le Pistol Grip, visiblement sur le point de lâcher la sauce tous azimuts. De son côté, l'autre plongeait de nouveau dans sa casemate. Il allait donner l'alerte aux flingueurs de la villa.

Ce que l'Exécuteur espérait.

Ainsi, il n'aurait en principe pas à chercher les flingueurs dans les bâtiments. Leur premier réflexe serait sûrement de sortir.

C'était le moment.

Alors, un sourire de fauve aux lèvres, l'Exécuteur lança le char de guerre en avant.

Le puissant moteur gronda violemment et la lourde masse s'arracha du chemin de traverse dans un saut étonnant pour son poids. Il traversa la route déserte comme un bolide, arriva comme la foudre sur le garde. À travers le pare-brise, Bolan vit le type hurler quelque chose en ouvrant des yeux comme des soucoupes et brandir son arme pour en pointer le canon vers le mufler du van. Il vit aussi le départ du premier coup. La calandre blindée du van encaissa le choc sans broncher et une partie du pare-brise fut marqué de quelques éclats sans importance. Son quadriplex spécial était prévu pour beaucoup plus perforant que du plomb de chevrotines. Même la fameuse Métal Piercing qui pouvait traverser une voiture et son conducteur en endommageant au passage le bloc moteur n'avait qu'un effet de « boomerang » contre le système flottant de la structure du matériau et de son châssis. Pour perforer ce quadriplex d'usage astronautique, il aurait fallu une charge lourde.

Qu'aucun fusil actuel ne tirait.

D'ailleurs, le canardeur n'eut même pas le temps de brûler la deuxième cartouche sur les six que contenait le magasin tubulaire de son arme. Le mufler dévastateur du char de guerre était déjà sur lui. Arraché du sol comme un fétu de paille, il vola en l'air en battant des bras, retomba sur l'angle du toit avant de retomber sur le côté, le crâne défoncé par l'acier. Son corps ensanglanté roula contre un pilier du portail et ne bougea plus. Pendant ce temps, l'autre avait eu la possibilité de donner l'alerte. Bolan le vit jaillir dehors, puis considérant le spectacle, il sauta en arrière pour chercher refuge dans sa casemate.

Trop tard.

Par l'éjecteur de la portière droite, l'Exécuteur avait libéré deux grenades défensives. Deux grenades olivâtres de l'infanterie US, avec leurs carrés d'acier profondément quadrillés et leur puissance considérable. L'une d'elles buta sur le linteau de la porte du bâtiment et retomba plus loin, mais la deuxième fusa dans le petit couloir de l'abri, poursuivant le pourri jusqu'au fond du réduit. Il y eut une

explosion sourde, une grosse fumée et, le couloir faisant office de bouche à canon, quelques éclats vinrent rejaillir à l'extérieur.

Mais le van était passé.

Il fonçait dans l'allée, crevant le brouillard et la nuit tel un redoutable monstre d'acier, bondissant sur les bas-côtés, ignorant les courbes savamment tracées, écrasant aussi dans sa course folle tout ce qui se trouvait sur son passage. Notamment quelques arbustes et une série de bancs rangés en cercle autour d'un bassin en partie gelé. À cet instant, la grande villa et ses dépendances émergèrent de la brume. Avec leurs hautes fenêtres éclairées, on aurait dit un décor de cinéma. Bolan vit des silhouettes armées jaillir des bâtiments et courir dans tous les sens.

Le blitz était vraiment lancé.

Enfonçant l'accélérateur sous son pied, l'Exécuteur avait porté sa main droite vers la batterie aux boutons lumineux. D'instinct, son index avait immédiatement trouvé celui qui commandait les mitrailleuses. Il attendit encore un peu, vira vers les dépendances où se matérialisait la plus forte concentration de soldats et, après un dérapage contrôlé qui mit le van face au groupe le plus compact de pourris, il contrôla sa visée sur l'écran aux infrarouges et enfonça le bouton de tir.

Aussitôt, le lourd staccato de la M.60 de droite fit entendre son sourd chapelet de feu et d'acier et, devant le char de guerre, à moins de vingt mètres, les cannibales se mirent à tomber comme des mouches.

Hélas, il n'y en avait pas beaucoup. L'Exécuteur en avait déjà singulièrement réduit les effectifs les heures précédentes. Le blitz s'arrêta donc très vite, faute de combattants. Seul, un grand flingueur brandissant un PM italien Franchi au-dessus de sa tête courait encore sur la pelouse. Comme un fou, il se dirigeait vers la sortie du parc, certain que le salut ne pouvait être que par là. D'une dernière rafale, l'Exécuteur le détrompa. Le soldato boula dans l'herbe gelée comme un lapin, lâchant son Franchi qui alla faire une longue glissade sur la surface de la pièce d'eau.

D'un coup de volant l'Exécuteur avait redressé le char de guerre et le lançait à présent à l'assaut de la villa proprement dite. Là encore, il stoppa le van sur un dérapage contrôlé et, déclenchant l'ouverture des meurtrières latérales, il sélectionna le tir des grenades incendiaires avant d'enfoncer la touche adéquate. Il y eut des bruits de catapulte dans les flancs d'acier et les lourds œufs métalliques décrivrent une longue parabole dans la nuit brumeuse, avant d'aller fracasser les hautes portes-fenêtres de la villa.

Aussitôt, l'enfer se déchaîna.

Il y eut des explosions en chapelets accompagnées de hautes

flammes blêmes, des pans de rideaux déchiquetés volèrent au-dehors. Bolan envoya une deuxième bordée d'incendiaires, fit reculer le char de guerre loin du terrible brasier qui maintenant s'en donnait à cœur joie. Enfin, une explosion se produisit dans la villa et un pan de la toiture fut soufflé, éjectant ses tuiles à plusieurs dizaines de mètres de là. À cet instant et contre toute attente, une haute silhouette jusqu'alors planquée derrière une souche de cheminée apparut sur ce qui restait de toiture, brandissant elle aussi un PM que l'Exécuteur ne put identifier. Mais celui-là eut le temps de s'en servir. Une grêle d'ogives brûlantes s'abattit sur le pare-brise du van, écorchant à peine celui-ci et ricochant un peu partout. Mais, alors que le type allait se mettre à couvert pour changer de chargeur, une gerbe de flammes venue de nulle part le prit dans sa fournaise, ses vêtements s'enflammèrent instantanément et il lâcha son arme. Malgré le grondement du moteur et l'isolation phonique de la carcasse du van, l'Exécuteur perçut nettement le hurlement du type. Une seconde ou deux, il le vit se débattre, puis disparaître derrière la souche, avant de réapparaître, véritable torche vivante et hurlante. Soudain, il le vit glisser, essayer de se rattraper, glisser encore et basculer enfin dans le vide en hurlant de plus belle.

Quand il s'écrasa au sol, cela déclencha une explosion d'étincelles qui ressembla à une galaxie folle.

Mais le pourri n'était pas mort. Se tordant encore dans son linceul de flammes, il hurlait toujours. De longs râles qui commençaient dans le registre grave pour s'achever dans l'aigu, avant de recommencer de plus belle.

Insupportable. Même si le type avait des dizaines de morts sur la conscience. Même s'il en avait encore plus. Pour Bolan, il aurait été facile de rebrousser chemin et de fuir le terrible spectacle. Mais Mack ne fuyait jamais.

Il assumait. Jusqu'au bout et quelles que soient les implications de ses actes. N'y tenant plus, il fit revenir le mobil-home tout près du carbonisé, attrapa la mini-Uzi qui ne quittait jamais le dessous de son siège, déverrouilla sa portière en positionnant le sélecteur de tir sur rafale. Avec les 32 cartouches de son chargeur et sa cadence de tir de 600 coups/minute, il pouvait parer à l'éventualité d'un piège.

Par exemple, un deuxième tireur embusqué.

À condition de le voir à temps.

Mais l'Exécuteur ne s'arrêtait pas à ce genre de considérations. Au Vietnam, même ses ennemis lui avaient donné un surnom. Sergent Miséricorde. Alors, il ouvrit la portière en grand et veillant quand même au grain, Uzi braquée vers les dépendances d'où pouvaient encore jaillir une cohorte de flingueurs imprévus, il attrapa le sinistre Beretta dans son étui de ceinture, capta le regard halluciné du pourri,

visa son crâne déjà largement cloqué et appuya sur la détente.

Quand il claqua la portière du char de guerre, personne n'avait essayé de lui tirer dessus. Il manœuvra, quitta le parc, se retrouva sur la route et, tandis qu'il appuyait sur le champignon, il établissait de nouveau le contact par radio-téléphone.

— Épervier écoute, répondit aussitôt Gadgets.

— Le gibier est arrivé ?

Herman Schwarz avait établi sa surveillance à bord d'une voiture de location garée devant l'entrée de Platzpromenade. En principe, il ne pouvait manquer l'arrivée de la Mercedes de Tasca.

— Négatif, répondit le génial inventeur.

Normal. Le blitz de Bolan n'avait pas duré plus d'un quart d'heure.

— O.K., renvoya l'Exécuteur. Tu me tiens au courant. Over.

H coupa le contact et ralentit un peu. En Suisse comme ailleurs, on faisait payer cher les excès de vitesse. Car comme ailleurs, c'était plus facile que de combattre le crime.

Mais le char de guerre n'avait qu'à peine atteint les faubourgs sud de Zurich que le radio téléphone faisait entendre son bip.

— Gibier arrivé au contact, fit aussitôt savoir Gadgets.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Sa bagnole est arrêtée pas loin de moi et il ne se passe rien. On dirait qu'ils attendent quelqu'un.

— Bien reçu, Épervier. Serai au contact dans une quinzaine de minutes.

La longue Mercedes Waggon gris métallisé était si bien astiquée que l'éclairage pourtant blême du réverbère situé non loin lui donnait un air de fête. Carlo Recchi avait toujours adoré les grosses et belles voitures, mais son statut de big-dealer requérait une discrétion de bon aloi. Déjà que les autorités helvétiques avaient tendance à fourrer leur nez partout... et puis Carlo Recchi était radin. Il aimait posséder les belles et bonnes choses, mais dépenser le moindre centime le rendait malade. Et, dans cette ligne d'esprit, il était habillé comme l'as de pique et portait des chaussures souvent éculées. De plus, sans doute mal remis d'un problème existentiel soixante-huitard, il arborait fièrement un teint d'endive boutonneuse et de longs cheveux gris et grasseyés qui lui balayaient les épaules.

Mais, avec son mètre quatre-vingt-dix, sa face de brute et ses cent kilos, personne ne lui cherchait de crosses. D'autant qu'on le savait, sous sa veste élimée, il y avait un vieux holster contenant le petit Colt Cobra qui ne le quittait jamais. Une arme de calibre 38 spécial à la carcasse en alliage léger et au canon de deux pouces qui disparaissait dans sa gigantesque main quand il la sortait de l'étui. Notamment pour « punir » un revendeur indélicat. Ce qu'il faisait lui-même, car il adorait ça.

Une brume jaune et épaisse s'était peu à peu abattue sur la ville, nimbant les toitures du Landesmuseum d'un linceul sinistre. Juste à l'entrée du parc, une fille assise par terre et à peine cachée par un pan de sa veste était en train de coincer son bras dans un garrot de fortune. Assis en tailleur face à elle, un garçon d'une vingtaine d'années et accoudé sur un gros sac de voyage attendait qu'elle ait fini pour lui tendre une seringue. L'air perdu et impatient, la fille la lui arracha de la main et, piquant dans sa propre veine comme une vraie pro, elle s'injecta le liquide d'un seul coup de piston. Alentour, personne ne semblait s'intéresser le moins du monde à son manège. D'ailleurs, le parc était plein de junkies et il n'y avait pas un seul flic en vue. Ici, les drogués étaient chez eux et ils se préparaient pour leur nuit de faux rêves.

Peut-être aussi pour l'overdose.

Quand elle eut achevé l'injection, la fille jeta la seringue dans un fourré, relâcha le garrot et, arborant subitement une expression de bonheur douloureux, elle se laissa tomber à la renverse dans l'herbe glacée. Son compagnon qui l'assistait sans doute souvent avait tout prévu. Sortant du gros sac de voyage une sorte de duvet, il en entoura le corps inerte de la fille qui se laissa faire en gémissant doucement, puis, allumant une Marlboro et toujours assis en tailleur, il se mit à attendre la fin de son trip.

L'amour, l'amitié, ou simplement la lassitude.

C'était pathétique et presque beau. N'empêche que la fille se tuait lentement. En plein Zurich. Et personne n'avait l'air de trouver ça anormal.

Mains dans les poches, Carlo Recchi avait tout vu. Un sourire heureux flotta sur ses lèvres gercées par le froid et il se mit en marche vers la belle Mercedes grise. Tout allait pour le mieux.

À condition qu'ils ne meurent pas tous, ces accros.

CHAPITRE XIX

— La BMW des gorilles est là-bas. Juste à l'angle. Avec les deux guignols à chapeaux.

L'Exécuteur avait effectivement repéré la BM avec les deux flingueurs aux chapeaux mous. Le chauffage de la Fiesta où il avait rejoint Herman Schwarz ne fonctionnait pas et il y faisait un froid de gueux. Mais, pris par son sujet, Gadgets désigna ensuite la longue Mercedes grise garée près de l'entrée de Platzpromenade.

— Dedans, ils sont maintenant quatre. Deux à l'avant et un autre type qui vient de monter derrière avec le gros. Ça semble discuter dur.

La Mercedes était blindée. Un œil de pro ne pouvait s'y tromper. Un instant songeur, Mack Bolan eut une esquisse de sourire pour déclarer :

— Ce serait marrant.

Étonnement de Gadgets.

— Quoi donc ?

— Une Mercedes blindée bourrée de cannibales et dont on pourrait définitivement condamner les ouvertures.

Regard incrédule de Schwarz.

— Comprends pas.

L'Exécuteur réfléchit encore un moment, puis, mi-sérieux, mi-ironique, il déclara :

— Cette idée que je cherchais depuis le début, je l'ai peut-être trouvée.

— On peut savoir ?

L'Exécuteur hésita encore, finit par exposer ce à quoi il venait de penser. Ce fut rapide... et radical. Gadgets éclata de rire et lâcha tout à trac :

— T'es dingue, Stricker.

Surveillant toujours la Mercedes, Mack Bolan demeura encore songeur un instant, avant de questionner :

— Tu les as vus, ces documents, oui ou non ?

— Oui, mais...

— Dans mon plan, quel serait le plus gros problème ?

Gadgets secoua la tête avec commisération, finit par lâcher du bout des lèvres :

— Une question de quantité, je crois.

— O.K. Cette question résolue, penses-tu que Susanna serait d'accord ?

Haussement d'épaules de Gadgets.

— Bien sûr. Elle ferait tout pour venger ses parents. Mais ton idée, elle est trop dingue.

— Tu l'étudierais quand même, cette idée dingue ? insista l'Exécuteur.

Nouveau haussement d'épaules du génial inventeur.

— Comment faire autrement ?

On ne résistait pas à Mack Bolan.

— Alors, pose la question à Susanna et potasse le problème.

— D'accord, soupira Gadgets. D'accord !

— Urgent, précisa l'Exécuteur. Très urgent.

— Ça va ! J'ai compris !

— O.K., dit l'Exécuteur en lui tapant amicalement sur l'épaule. Je prends la relève. Va te coucher.

— T'es sûr ?

— Affirmatif.

Bolan lui tendit les clés du char de guerre, précisa :

— Mais juste avant, je voudrais que tu fasses une bricole pour moi.

— Laquelle ?

Bolan lui expliqua la bricole en question et Gadgets rigola de nouveau.

— O.K., dit-il. J'y vais. Mais après, je peux t'attendre.

— Non.

— Faudra bien que je te rende les clés du van.

— J'en ai un double.

— Mais...

— Négatif.

C'était sans réplique. De tout temps, l'Exécuteur avait soigneusement veillé à n'exposer ses collaborateurs et ses amis qu'au plus strict minimum. Bolan resserra les pans de son trench sur la combinaison noire de ses blitz, quitta la Fiesta et se perdit dans la nuit. Gadgets le vit disparaître dans la brume. Du côté de la BMW des gorilles.

Pas de doute, son ami Mack avait des idées dingues.

Mais parfois, ces idées-là étaient géniales aussi.

— Ça va encore être long, sa conférence ?

Dans la BMW, le chauffage fonctionnait parfaitement, mais Calza s'impatientait. Un balèze, Calza. Toujours prêt à canarder tout le monde ou à cogner. Il avait toujours détesté l'inaction et les planques inutiles lui donnaient la nausée. Près de lui, son collègue et chauffeur Pierro, plus mince, conservait son flegme en toutes circonstances. Même les plus dures. Il valait mieux. Un jour, il avait vu Calza étrangler à mains nues une nana devant sa gamine de dix ans, après un interrogatoire à coups de rasoir par Amino. Tout ça dans-la meilleure bonne humeur. Ça n'avait d'ailleurs pas coupé l'appétit des

deux autres, car sôtôt le « contrat » terminé, ils s'étaient offert une méga choucroute.

— Putain ! reprit Calza de plus en plus grincheux, qu'est-ce qu'ils foutent, dans la Mercedes !

— T'énerve pas ! temporisa Pierro.

Sa phrase coïncida exactement avec l'ouverture de la portière arrière gauche de la BM. Saisis, les deux flingueurs tournèrent la tête en même temps. Pour voir un grand type inconnu et souriant qui se laissait tomber sur la banquette. Dans le même temps, la portière claquait et, tandis que Calza ouvrait la bouche pour s'étonner, ils entendirent tous deux un étrange « flop ».

— Hé ! lança enfin Pierro. Qu'est-ce que...

Puis il vit le recul de Calza, son affreuse grimace et il comprit tout.

Trop tard.

Déjà, le réducteur de son d'un sinistre Beretta était braqué juste entre ses yeux.

— Tu ne gueules pas, tu ne bouges pas, ordonna alors une voix si froide qu'elle glaçait les entrailles.

L'Exécuteur avait surpris l'amorce de réflexe du type en direction du transceiver HF fixé sous le tableau de bord. Histoire d'établir subrepticement le contact radio entre la BMW et la Mercedes. Malin, le chauffeur. Pendant ce temps-là, Calza avait fini de s'affaïsser sur son siège et son front avait heurté le montant de sa portière avec un bruit mat. Malgré l'écran du siège, la 9mm Parabellum tirée à bout portant lui avait fait éclater le cœur.

— Ton flingue, ordonna Bolan au chauffeur.

Il avait déjà subtilisé celui du mort. Un superbe Manurhin MR 73 qu'il glissa dans sa ceinture, avec le SIG P 220 nickelé mat et élégamment customisé du chauffeur. Mais du coin de l'œil, il ne quittait pas la Mercedes de Tasca.

— Qu'est-ce qu'on fait ? questionna le chauffeur d'une voix blanche.

Bolan faucha le chapeau du mort et s'en coiffa, puis il enfila aussi son blouson avant d'ordonner de sa voix d'outre-tombe :

— Tu fous ton copain sur le plancher. Si on le voit de dehors, je te flingue.

L'autre obéit et Bolan dut ensuite se contorsionner pour passer sur le siège avant. Avec le cadavre à ses pieds, ça ne lui laissait pas beaucoup de place, mais à la guerre comme à la guerre. Dépassé par les événements, le chauffeur interrogea de nouveau.

— Et maintenant ?

— Ton nom, c'est comment ? questionna à son tour l'Exécuteur.

— Euh... Pierro.

— Eh bien, Pierro, on attend.

Incrédule mais traumatisé par ce qui lui tombait dessus, le chauffeur finit par acquiescer et se retourner face au pare-brise. Juste à cet instant, Bolan vit le van apparaître à l'angle de Platzpromenade et il sentit une petite excitation le gagner. Gadgets appliquait son plan à la lettre. Il reporta alors son regard sur la Mercedes et ce qu'il attendait survint une demi-minute plus tard.

La roue arrière gauche s'affaissa d'un coup.

Pneu crevé par le terrible rayon de la lance thermique du char de guerre. Il lui sembla alors qu'on s'agitait dans la Mercedes et que le passager de l'avant s'apprêtait à sortir. Ce fut cet instant précis que Gadgets choisit pour envoyer un coup de lance thermique dans le pneu avant gauche.

Cette fois, la lourde voiture se mit à pencher d'un côté et l'ignorer n'était plus possible. Dès lors, tout se passa exactement comme l'Exécuteur l'avait programmé. Le van disparut discrètement pour regagner son stationnement une rue plus loin et le passager de la Mercedes consentit enfin à déverrouiller sa portière pour s'informer du phénomène.

Un phénomène irréversible. Car avec deux pneus crevés, la Mercedes était immobilisée. À moins d'avoir deux roues de secours, ce qui était fort rare.

Désignant le type qui venait de quitter la berline, Bolan interrogea de nouveau :

— Qui c'est, celui-là ?

— Amino, renseigne Pierro. Mon boss.

Le caporegime de Tasca. Un caporegime qui après un regard soupçonneux aux alentours avait réintégré l'intérieur de la Mercedes. Bolan le vit discuter ferme avec son propre chauffeur, puis avec le personnage installé à l'arrière de la limousine par micro interposé. Enfin, tournant la tête dans la direction où se trouvait la BMW, l'Exécuteur le vit s'affairer sous son tableau de bord avant qu'une voix n'éclate dans le circuit transceiver.

— Eh, les gars !

Une étonnante voix de ténor.

— Réponds, enjoignit Bolan en enfonçant discrètement le réducteur de son du Beretta dans le flanc du chauffeur.

Pierro ne se le fit pas répéter. Établissant le contact, il répondit sur un ton qui voulait rester calme :

— Quoi ?

— On a une merde. Deux pneus baisés. J'y comprends rien.

— Ah ! C'était ça, ta sortie de bagnole !

— Ouais. Bon, avant tout, faut ramener le boss. Avec la BM. Amène-la par ici.

D'une pression de flingue, l'Exécuteur fit comprendre à Pierro qu'il

devait obéir. Celui-ci enclencha la première, déboîta lentement la BMW et commença à rouler en direction de la Mercedes.

— Gare-toi devant eux, ordonna Bolan.

Il avait baissé la tête. Avec le chapeau, on ne pouvait pas vraiment voir son visage. D'ailleurs, ceux de la Mercedes avaient d'autres chats à fouetter. Dans le rétro extérieur, il voyait déjà ses portières s'ouvrir et tandis qu'une sorte de géant à cheveux longs disparaissait dans l'ombre de Platzpromenade et que le chauffeur de la Mercedes considérait les dégâts sans comprendre, le nommé Amino aidait un véritable pachyderme habillé de sombre à s'extraire de la limousine. Il les vit tous deux arriver près de la BMW et Amino arracha presque la portière arrière de ses gonds.

— Ça va aller, patron, l'entendit-il dire de son étonnante voix de ténor. Tout va bien.

Simultanément, la BMW parut s'enfoncer en terre et elle tangua tout le temps que le pachyderme s'installa sur la banquette arrière. Enfin, le grand Amino parvint à se caser près de lui et la portière claqua.

— Go ! lança le « ténor ». On rentre.

Mais le tueur préféré de Tasca devait posséder quelques antennes, car soudain alerté par un je-ne-sais-quoi, il poussa une exclamation et porta aussitôt la main sous sa veste. Si vite que la vie de l'Exécuteur se joua à la milliseconde près. Plus rapide qu'un cobra, il s'était à demi retourné et, le temps d'un éclair, Amino entrevit un visage marmoréen sous le chapeau et un objet noir braqué sur lui.

Quand le « flop » se manifesta et que la 9mm fit éclater son œil gauche, puis son cerveau, Amino avait déjà arraché le superbe Highway Patrolman 357 Magnum de son holster et le canon de quatre pouces était à demi tourné vers Bolan. Mais la mort le surprit trop tôt et la foudroyante ogive de 357 explosa dans un vacarme d'enfer pour aller traverser le pavillon de la BM. Juste au-dessus du crâne de Pierro.

Brutalement rejetée en arrière, la tête d'Amino heurta l'appuie-tête de son dossier et il émit un bizarre couinement post-mortem qui ne fit rire personne. Surtout pas Tasca. Les yeux hors de la tête, la bouche ouverte sur un hurlement muet et sa grosse face gélatineuse éclaboussée du sang de son gorille, il semblait mort lui aussi. Mais de peur. Enfin, alors que, sur l'ordre de l'Exécuteur, la BMW stoppait dans une toute petite rue longeant le parc de l'Ecole Technique, le boss des stupés de Zurich parvint à éructer d'une voix haletante :

— Qu'est-ce que... vous voulez ?

— D'abord, gronda l'Exécuteur de sa voix sépulcrale, je veux causer. Sans témoins.

Il avait très soigneusement et très discrètement préparé son coup et

le nouveau « flop » du Beretta résonna aussitôt dans l'habitable. Touché à la tête, le visage sanglant, Pierro tressauta violemment, retomba aussitôt contre sa portière.

Il n'avait rien vu venir.

Saisi de panique, mais paralysé sur son siège, Tasca poussa un gémissement rauque et se mit à haleter si fort que l'Exécuteur se demanda s'il n'allait pas crever d'un infarctus. Mais l'obèse avait de la santé. Après son début de malaise, il s'étrangla un peu en demandant :

— Mais qu'est-ce que vous voulez, bon Dieu !

Si on commençait à plaider la religion...

— Je te l'ai dit. Parler, répéta l'Exécuteur d'un ton sinistre.

— De... de quoi ?

— De Volmer.

— Volmer !

— Je veux tout connaître sur lui. Savoir s'il prépare la guerre contre Pozzi et si tu penses qu'elle se déroulera sur son propre territoire.

— Po... Pozzi ! s'exclama le gros pourri. Mais... mais comment tu sais ça !

Il en venait au tutoiement et Bolan comprit pourquoi quand l'autre se méprit :

— Tu... c'est Pozzi qui t'envoie !

L'Exécuteur esquissa une ombre de sourire de loup. Sans répondre.

— Écoute, s'anima soudain le poussah en reprenant espoir. Ecoute, je... si tu bosses pour Pozzi, on va pouvoir s'arranger.

— Comment tu vois ça, grosse loche ?

— Je... je sais tout de Volmer, s'excita Tasca. Tout. Sans moi, tu l'auras jamais. Ici, c'est le super-boss. Il contrôle tout le fric, tous les gens influents et il tient les politiciens. Je suis le seul qui puisse t'aider. Je peux te le livrer sur un plateau. Je peux...

— Ta gueule, Tasca. Réponds seulement à mes questions. À toutes mes questions.

Alors, le boss des stups de Zurich parla. Il déballa tout ce qu'il savait de l'organisation de Volmer, il lui fit le bilan de ses forces, fit allusion aux « samourais », au Légionnaire et dévoila tout ce qui pouvait protéger le capo de Zurich. Puis, pressé par Bolan, il décrivit soigneusement son environnement, lui dessinant mentalement le plan de son fief montagnard en achevant sa logorrhée par une mise en garde :

— Tu sais, dit-il d'une voix mourante, c'est un nid d'aigle, là-haut. Une véritable forteresse.

Puis après avoir repris son souffle, il ajouta presque tristement :

— Volmer, tu l'auras jamais.

Dans le regard minéral de l'Exécuteur, une lueur sauvage s'était

allumée. Maintenant, il savait que sa fameuse idée de dingue n'était pas si folle que ça. Il savait aussi qu'il allait la réaliser. Pour le plaisir.

Pour le panache.

— Merci du conseil, renvoya-t-il à Tasca. Merci et salut.

Il marqua un temps, ajouta :

— Mon nom est Bolan. Mack Bolan. Et Volmer, je l'aurai. Tu comprends ça ?

— Quoi ! sursauta Tasca prêt à s'évanouir de nouveau. Tu... es le grand...

— Affirmatif, coupa l'Exécuteur. Le grand fumier. Pour te servir.

Et le Beretta fit entendre son lugubre « flop » pour la quatrième fois. Touché en plein cœur, le gros pourri s'effondra comme une masse sur lui-même, avant de basculer mollement sur l'épaule d'Amino.

Tendre fin.

L'Exécuteur n'avait plus besoin de lui.

En revanche, il allait avoir besoin d'un messenger. Alors, il balança quelques claques dans la figure de Pierro le chauffeur... et celui-ci ressuscita.

— Aïe ! geignit-il en portant la main à son crâne.

Un crâne ensanglanté et sûrement très douloureux, mais un crâne quasiment intact. Et pour cause. La balle expédiée par Bolan un instant plus tôt n'avait fait qu'effleurer la tête en arrachant un peu de cuir chevelu au passage. Vieux truc pour impressionner les témoins et assommer l'intéressé en même temps. Mais vieux truc très délicat. Pour réussir ça, il fallait connaître la balistique. Et ne pas trembler.

— Qu'est-ce que..., gémit derechef le chauffeur en considérant tour à tour sa main pleine de sang et la face granitique de l'Exécuteur. Qu'est-ce qui se passe ?

Bolan lui adressa une amorce de mauvais sourire et, le ton plus effrayant que jamais, il déclara :

— Il se passe que tu vas aller porter un message à Volmer.

— Un message !

Pierro venait de voir le cadavre de Tasca et lui aussi semblait à présent sur le point de s'évanouir.

— C'est ça, confirma l'Exécuteur. Tu vas aller dire à Volmer que la guerre est déclarée.

— La guerre !

— Affirmatif, Pierro. Et c'est signé Pozzi. Angelo Pozzi. Tu te souviendras ?

Encore groggy et complètement dépassé, le flingueur-chauffeur hocha la tête, grimaça aussitôt sous la douleur et acquiesça d'une voix mourante :

— Je me souviendrai. La guerre est déclarée... signé Pozzi. Angelo Pozzi.

CHAPITRE XX

— Ça bouge, Stricker.

Gadgets venait à peine de prendre place à la table du Phoenicia où l'attendait Bolan. Ils ne s'étaient pas vus depuis la nuit sanglante de Platzpromenade, une vingtaine d'heures plus tôt. Pour l'Exécuteur, la journée s'était passée dans le plus grand calme. Bien sûr, il aurait d'ores et déjà pu faire un ménage complet chez les cannibales zurichois, mais avec cette éventualité de guerre entre Volmer et son homologue italien, il espérait faire d'une pierre deux coups.

Bolan attendit qu'Herman Schwarz ait commandé son Rozès-Gordon's pour interroger :

— Ça bouge comment ?

— Volmer a reçu plein de coups de fil. Notamment d'un certain Antonio. Il lui a dit se souvenir que Tasca et Pozzi avaient fréquenté les mêmes bas-fonds de Naples à une certaine époque.

— Volmer a paru surpris ?

— Affirmatif. Il a même dit textuellement : « Finalement, tu as peut-être raison, pour Pozzi. Il cherche peut-être bien la guerre. »

Moue de Gadgets qui commenta, maussade :

— Dommage que j'aie pas pu placer des micros chez lui. Mais son nid d'aigle est inviolable. On n'y accède que par une toute petite route privée située à flanc de montagne et il y a des patrouilles de soldati qui...

— Je sais.

Les confidences de feu Angelo Tasca...

— Tu as parlé de plein de coups de fil.

Hochement de tête d'Herman.

— Affirmatif. Outre les contacts avec d'autres familles suisses et allemandes pour embaucher toute une armée de soldati, en vue d'une guerre possible, il a aussi reçu un coup de téléphone d'un certain Pierro.

On y était. L'intox destinée à Volmer pour mettre le feu aux poudres.

— Alors ?

— Ce Pierro était affolé. Comme devenu dingue. Il errait en ville depuis ton blitz et il avait peur d'être tenu pour responsable du carnage. Mais quand il a raconté les faits, quand il a lancé ton supposé message de Pozzi, Volmer lui a dit qu'il avait bien fait d'appeler et qu'il vienne au nid d'aigle.

Une recrue supplémentaire.

L'Exécuteur prit le temps de déguster une gorgée de Hennessy sur glace, laissa courir son regard sur la salle vieillotte. Les comédiens en herbe étaient encore là et le petit vieux prof de philo aussi, avec son verre de Johnnie Walker devant lui. Un monde paisible.

Un monde que tentaient de bouffer des pourris de cannibales comme Volmer et les autres. Un monde qui n'avait pas besoin de ça, un monde dont une partie de la jeunesse crevait en ce moment à quelques centaines de mètres de là. En pleine Platzpromenade.

— Les autres coups de fil ?

Moue de Gadgets.

— Des types de Tasca ont appelé Volmer et il a dit qu'il allait incessamment nommer un nouveau boss pour eux. Puis ce même Volmer a téléphoné à des tas de gens. Tu écouteras la bande, ajouta-t-il en tapotant une de ses poches. Parmi ces gens-là, des directeurs d'entreprises, des politiciens, et même des flics.

— C'est tout ?

— Côté Volmer, affirmatif. Mais j'ai aussi posé une bretelle au siège de la SCCD.

L'antenne locale de Pozzi.

— La moisson ?

— Nulle pour le moment.

Et ça pouvait le rester. Mais il ne fallait pas désespérer. Si la guerre n'éclatait pas entre Volmer et Pozzi, l'Exécuteur pourrait toujours se reconfigurer dans le blitz classique.

— Normal, dit-il. Il leur faut le temps de restructurer.

Non loin de là, le petit vieux prof de philo venait d'achever son verre. Il replia son journal, lança autour de lui un bref regard par-dessus ses lunettes, puis il s'en fut à petits pas pressés. Bolan soupira, interrogea Gadgets :

— Et ma petite idée de dingue ?

Sourire en biais de Schwarz.

— J'ai étudié un projet.

— Et Susanna ?

— Elle est d'accord.

— O.K., dit Bolan, soulagé. Accouche.

— Pour les quantités des divers produits, faudra faire appel à au moins quatre fournisseurs, mais ça paraît jouable.

Une petite excitation chatouilla les nerfs de l'Exécuteur.

— Tu as fait des essais ?

— Évidemment.

— Temps de prise de l'échantillon ?

Soupir de Gadgets.

— Shit ! Tu me prends la tête !

— Désolé, Herman. Il faut faire vite.

Sourire douloureux de Schwarz.

— Je sais. Comme cette foutue colle qui doit durcir plus vite que son ombre ! Mon dernier record, vingt-deux secondes à partir du mélange.

Grimace de l'Exécuteur.

— Trop lent.

— Je sais ! Je vais augmenter la dose des solidifiants-retard. Mais c'est délicat. S'il durcit avant le mélange, il tombe en cristaux et c'est fichu. Normalement, le produit n'était pas prévu pour une telle application, tu comprends ?

Bolan comprenait. Il hocha la tête, déclara :

— Tant que la guerre n'est pas déclenchée, on a peut-être un peu de temps. Mais dès que la castagne sera lancée, il faudra faire très vite.

— Je sais.

— Et Jack ?

— Il a trouvé un hélico. Mais ça n'a pas été facile. Ici, on n'arrose pas les récoltes comme dans le Middle-West. Il n'a dégoté qu'un vieil Alouette II. Le SE 313B. Un truc pour le traitement des prairies de montagnes. Il assure que ça ira.

Sourire de l'Exécuteur. Grimaldi pouvait transformer n'importe quel coucou en arme de guerre.

— Faudra seulement pas le garder trop longtemps, l'hélico, ajouta Gadgets. Il le loue en sous main et en cas de pépin, son pote aurait de sérieux problèmes.

Nouveau sourire de Bolan. Grimaldi avait également le chic pour se faire des potes partout.

— O.K., dit-il. Que Jack se tienne prêt. Et toi, ajouta-t-il en pointant son index au milieu du front d'Herman Schwarz, secoue-toi un peu la matière grise.

— Yeah ! grinça Gadgets en lui remettant la minicassette des écoutes. Y a qu'à demander.

Mack Bolan acheva son Hennessy, jeta de la monnaie sur la table et après un clin d'œil à son ami, il quitta le Phoenicia de sa démarche longue et souple de fauve en chasse.

Une chasse à l'affût. Car il ne restait plus qu'à attendre.

Une attente qui cessa neuf heures plus tard.

Exactement quand le radio-téléphone de bord du char de guerre fit entendre son bip. Il était six heures du matin. Habitué depuis toujours à la rigueur militaire, Mack Bolan sauta à bas de sa couchette, pénétra dans le module opérationnel, établit le contact en même temps qu'il enclenchait le système Scramble du brouilleur. Automatiquement, l'ordinateur avait déjà activé le magnétoscope couplé au radio téléphone. L'esprit instantanément en alerte, l'Exécuteur jeta dans le

combiné :

— Dakota.

Son nom de code en opérations.

— Ça bouge, Stricker !

La voix d'Herman Schwarz. Excitée.

— Accouche.

— Du nouveau chez les spaghetti. Le bureau de la SCCD est subitement devenu une sorte de QG. Jack et moi, on planque à tour de rôle à proximité avec notre HF.

— Pleure pas. Qu'est-ce qui se passe, à la SCCD ?

— Le standard fonctionne sans débander depuis cinq heures ce matin, avec trois types qui répondent à une foule de correspondants. Rien que des mecs. Des ritals.

— Analyse ?

— Simple. Il semblerait qu'une armée de soldati débarque sur le territoire helvétique en ordre dispersé et que ce standard soit leur premier point de ralliement. On leur dit à tous de rester dans leurs hôtels et sauf contrordre, de rappeler ce soir à six heures.

Une lueur s'était allumée dans le regard minéral de l'Exécuteur. Tout ça ressemblait fort à une pré-alerte générale. Maintenant, il était certain d'avoir vu juste. La guerre entre Volmer et Pozzi aurait bien lieu.

Et dans peu de temps.

— Stricker ?

— J'écoute.

— Tu connais pas la meilleure ?

— Si.

— Hein ?

— Si, je crois bien que je la connais, la meilleure.

Petit silence du côté de Gadgets, puis :

— Comment ça ?

— La gamberge, Herman. La gamberge.

Nouveau « blanc » sur la ligne, avant que Gadgets ne demande :

— Annonce ?

— Vous n'êtes pas seuls aux écoutes.

— Shit ! Comment tu peux savoir !

— Je te l'ai dit, garçon. Question de réflexion.

Soupir sur les ondes.

— O.K. T'as raison, on est pas seuls. J'ai trouvé un bricolage à côté de notre « bretelle ». Seule différence, la leur se voit comme mon nez au milieu de ta figure !

Pour ce qui était de cet aspect de la question, l'Exécuteur pouvait faire confiance à Schwarz. Personne n'aurait pu déceler un de ses montages en matière d'écoutes. Pas même un spécialiste. Il esquissa

un sourire.

— Les plombiers de Volmer sont peut-être merdiques, mais le boss de Zurich a oublié d'être con. Il n'allait pas rater une si belle occasion.

— Mouais ! fit Gadgets, vexé. Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous continuez à vous reposer en écoutant leur musique. Je suppose qu'on ne saura rien de plus avant six heures du soir.

— Possible que si.

Bolan tiqua.

— Comment ça ?

— J'ai réussi à louer une piaule dans l'hôtel situé juste en face de la SCCD et j'y ai installé le micro laser.

Un système assez complexe, composé d'un émetteur laser avec viseur et d'un récepteur muni d'une cellule sensible. Le tout dirigé vers une fenêtre du local que l'on désire espionner. La lecture des sons se fait alors par le ricochet des vibrations de la vitre à son retour vers la cellule sensible qui les restitue décodés.

— Comme ça, reprit Gadgets, si j'apprends quelque chose en dehors du téléphone, je te fais signe.

Bolan apprécia :

— Pas mal. Mais les autres ont pu avoir la même idée.

— Idée, je dis pas. Mais réalisation, négatif. J'ai testé le secteur au détecteur de CM. Résultat nul.

— O.K., lança l'Exécuteur avant de couper le contact. Tu me tiens au courant.

Pendant ce temps, il allait fourbir son nouveau matériel de guerre. Un matériel un peu spécial. Genre génie civil... ou travaux publics.

CHAPITRE XXI

— Ça va tenir ?

Mains aux hanches, bien planté sur ses longues jambes, vêtu de sa combinaison de travail et les traits creusés de fatigue, Dieter Hessel hochla la tête. Considérant l'étrange meccano que Bolan et lui avaient passé la journée et une partie de la soirée à installer sur le char de guerre, il eut une moue prudente pour déclarer :

— J'ai doublé les carcasses de plaques d'acier, mais évidemment, il ne faudrait pas les attaquer au bazooka, ces machins.

Les « machins » en question se composaient de deux espèces de cumulus cylindriques en tôle d'acier. énormes. En fait, des réservoirs sous pression, tous deux remplis d'un produit dont Bolan ignorait la composition et que Gadgets avait dosé avec soin. Des réservoirs de mille litres chacun aux extrémités desquels des têtes de lances de type « incendie » avaient été soudées et qui s'articulaient par un jeu de rotules en acier commandées de l'intérieur du char. Système couplé sur celui du lance-roquettes de la tourelle de toit. Le tout fixé par deux châssis tubulaires soudés à l'oxydrique, cela donnait un aspect d'ensemble vaguement futuriste. D'autant que les nouvelles fresques peintes sur les flancs du mobil-home évoquaient une scène de navigation intersidérale.

À la remarque de l'époux de Susanna Dorfman, l'Exécuteur esquissa un sourire modeste pour mentir avec aplomb :

— On ne me veut pas autant de mal.

Très discrètement, l'entrepreneur de travaux publics n'avait pas cherché à savoir ce qui se cachait à l'intérieur du van. Tous les branchements y avaient été faits par Bolan en personne et Gadgets qui était venu les aider un moment. En lui apportant la grande nouvelle.

Renato Pozzi lançait son offensive.

Ses troupes attaqueraient le fief de Volmer à six heures du matin. Heure stratégiquement et psychologiquement plutôt favorable à l'assaillant, dans la plupart des cas. Mais, avait aussitôt corrigé Gadgets, cette annonce avait été faite par téléphone et n'était qu'un leurre. Car c'est en réalité par l'intermédiaire de messagers mobiles que les véritables directives avaient été fournies à la quarantaine de soldats disséminés dans les hôtels de Zurich. Des directives très précises en matière de stratégie et qui fixaient la véritable attaque du nid d'aigle deux heures plus tôt.

À trois heures du matin.

Heure plus favorable encore à l'assaillant. Mais pour l'Exécuteur,

c'était du pareil au même. En principe, son matériel devrait aussi bien fonctionner à cette heure qu'à une autre. Restait à savoir de quelle logistique useraient les forces en présence. Pour celles de Pozzi, on pouvait d'emblée écarter tout matériel trop lourd. L'effet de surprise et l'étroitesse de l'accès au nid d'aigle imposaient l'usage d'unités légères et très mobiles. En revanche, et selon les reconnaissances en hélico opérées dans la journée par Grimaldi, Niki Volmer laisserait très sûrement le lance-pierres de côté. Au vu des clichés pris de loin par le pilote, il semblait que du matériel lourd ait été acheminé au cours des jours précédents. Les filets de camouflage et autres bâches qu'il avait repérés pouvaient le laisser supposer. Mais en tout état de cause, la meilleure façon de le vérifier était d'y aller voir.

Ce qu'allait faire l'Exécuteur.

Mais lui non plus n'irait pas les mains vides. Bourré à craquer de tout son arsenal conventionnel, le char de guerre n'aurait aucune peine à gravir la petite route en lacets et à forcer les barrages éventuels. Une fois là-haut, ce seraient au feu, à l'acier et au reste de parler. En espérant que courir deux lièvres à la fois ne lui serait pas fatal. Mais ça, c'était l'inconnue du problème.

La loi de la guerre.

Une loi de la guerre que l'Exécuteur avait soigneusement étudiée en programmant les missions « Épervier » et « Pachyderme », respectivement conduites par Grimaldi et Gadgets. Maintenant, Herman Schwarz était reparti avec son propre matériel. Le Mastodonte de la mission Pachyderme.

Pour prendre position.

Une dernière fois, l'Exécuteur opéra un check-list soigneux de toutes ses forces, vérifiant le bon fonctionnement de chaque élément de tir par simulation informatique. Puis, sautant à bas du char de guerre, il prit congé de Dieter Hessel qui lui serra longuement la main.

— J'ignore pour quelle raison exacte vous faites tout ça, déclara le gendre de Dorfman. Mais quoi qu'il arrive, poursuivit-il avec un peu d'émotion dans la voix, sachez que ni Susanna ni moi ne l'oublierons jamais.

— C'est vrai.

Les deux hommes tournèrent la tête en même temps. Pour voir Susanna Dorfman venir à leur rencontre. Avec les bras sagement croisés sur sa poitrine, sa robe de chambre fleurie, ses mules agrémentées de pompons roses et sa démarche légère de danseuse, elle détonnait nettement dans le décor de l'immense hangar-atelier. En s'arrêtant face à Bolan, elle eut un petit sourire timide, sembla hésiter puis, d'un seul élan, elle jeta ses bras autour de son cou et ses lèvres douces et tièdes déposèrent un baiser au coin de celles de Bolan.

— Merci, murmura-t-elle tout doucement. Merci pour eux.

Elle faisait bien sûr allusion à ses parents assassinés et malgré ses années de guerre et de solitude face au mal et à la violence, l'Exécuteur ressentit une certaine émotion.

Repoussant doucement la jeune femme dont les yeux s'étaient embués, il lui sourit et, sans un mot, il disparut dans le char de guerre.

Pour aller vers l'enfer.

Un enfer qui ouvrit ses portes dans un silence total à 3 heures du matin exactement.

Arrêté sur un parking-refuge de la petite route d'Embrach et confortablement installé dans le module opérationnel du char de guerre, l'Exécuteur fixait l'image verdâtre de son moniteur vidéo d'un regard plus qu'intéressé. Équipée d'un téléobjectif de 600, la caméra principale du circuit pouvait capter les mouvements d'un homme à des distances considérables. Même de nuit. Car elle bénéficiait d'un système de vision nocturne à intensificateur de lumière. Et ce que voyait l'Exécuteur en ce moment laissait présager une suite à la mesure de l'enjeu.

Au moins quarante hommes.

Tous habillés de combinaisons sombres, armés de PM, de grenades et de couteaux, mais également équipés de tout un matériel d'escalade. Ils étaient arrivés au pied du nid d'aigle, une sorte de piton desservi par une route unique et au sommet duquel se dressait fièrement la grande villa fortifiée de Volmer. À cet endroit, contrairement au décor alentour, les arbres avaient été abattus et seuls quelques sapins bordaient encore la base du piton.

Ils étaient tous arrivés à pied.

Venus d'on ne sait où, sans doute déposés dans un périmètre assez éloigné et en tout cas plus boisé. Maintenant, répartis par petits groupes, ils commençaient à escalader la montagne. Par sa face la plus verticale, la plus lisse, la plus inaccessible. Grâce à leurs équipements, ils progressaient vite et dans un ordre parfait. Dans l'obscurité presque totale. Parfois, l'un d'eux frappait doucement la jambe, le buste ou l'épaule de son voisin d'une certaine façon et celui-ci répercutait ce signe par l'intermédiaire de son voisin.

Du travail de pro.

Renato Pozzi avait mis le paquet. Après la guéguerre, en vérité déclenchée par l'Exécuteur, mais qui l'opposait à présent à Volmer, il voulait le gâteau de ce dernier et il allait tout faire pour se l'approprier.

Mais l'autre n'avait visiblement pas du tout envie de passer la main. Grâce à la caméra, Bolan découvrait ce que les filets et les bâches avaient camouflé au regard de Grimaldi, durant son inspection.

Mitrailleuses lourdes et mortiers.

Au moins six ou sept pour les premières et quatre pour les derniers.

Un véritable arsenal de campagne, destiné tout à la fois à soutenir un siège et à repousser les vagues ennemies.

Mais ce n'était pas tout.

Outre les servants des armes en question et qui somnolaient aux pieds de leurs engins entourés de sacs de sable, Niki Volmer avait lui aussi réussi à rameuter une trentaine de soldats. Ceux-là, Bolan ne les voyait pas. Il avait seulement appris leur arrivée grâce aux écoutes de Gadgets sur la ligne du boss de Zurich. Tout ce joli monde devait se planquer à l'intérieur de la villa forteresse en attendant le déclenchement des hostilités.

Dans l'ombre orangée du module opérationnel, l'Exécuteur esquissa un sourire de loup.

Tout ce beau monde allait être surpris.

Il effleura quelques touches sur les claviers de ses ordinateurs, composa un numéro sur celui du radiotéléphone de bord et lança :

— Faucon appelle Épervier, Faucon appelle Épervier...

— Épervier à l'écoute, Faucon.

La voix de Grimaldi par le circuit interne.

— Je reçois 5 sur 5. Quelles sont les nouvelles ? interrogea ce dernier.

Bolan lui résuma la situation et questionna à son tour :

— Tout est O.K. de ton côté ?

— Affirmatif.

— Tes réservoirs ?

Des réservoirs également remplis d'un étrange produit et qui tout à l'heure auraient une grande importance.

— Ils sont O.K. Je serai là pour te donner la réplique, Stricker. J'attends plus que ton feu vert.

— O.K., renvoya Bolan. Tu restes en contact.

Puis composant un autre numéro, il lança :

— Faucon à Pachyderme, Faucon à Pachyderme...

— Pachyderme à l'écoute, renvoya la voix de Gadgets. Du nouveau, Stricker ?

Bolan fit le même résumé que pour Grimaldi et demanda à nouveau :

— Tout est O.K., pour toi ?

— Affirmatif.

— Tu as repéré nos gibiers ?

— Affirmatif, rigola Gadgets. Sont d'ailleurs pas loin l'un de l'autre. Chacun surveille ses troupes sans savoir que l'autre est dans le secteur. Et toi, tu les vois ?

— Affirmatif.

L'Exécuteur avait effectivement localisé les deux voitures au cours de son inspection de prise de terrain. Une Mercedes rallongée noire et

aux vitres fumées, immatriculée en Suisse et une Lancia Thema également spécialement carrossée, immatriculée en Italie. La crème mafieuse, le haut commandement. Quatre hommes dans la première, quatre également dans la deuxième.

Sans compter les artilleries.

— Sont équipés de jumelles de nuit ? interrogea Bolan.

— Je suppose. Leurs transceivers fonctionnent à plein régime et d'après ce que je piège de leurs échanges avec leurs troupes, ça se pourrait.

— Ils ne t'ont pas repéré, au moins !

— Négatif. J'ai bien planqué Pachyderme. D'ailleurs, avec le traitement à l'acier qu'on lui a fait, il ne risque pas grand-chose.

— Faut jamais dire ça, renvoya Bolan qui détestait exposer ses amis. Ouvre l'œil, recommanda-t-il. Et donne-moi les fréquences de nos gibiers.

Gagets lui fournit ce qu'il demandait et l'Exécuteur ajouta :

— À partir de maintenant, on reste tous en contact permanent.

À cet instant, il venait de voir les deux premières vagues des « alpinistes » de Pozzi aborder les derniers mètres d'escalade à l'arrière de la forteresse. Il manipula le clavier d'un ordinateur, activant ainsi les antennes hertziennes du mobil-home et les orientant dans la direction indiquée par Gadgets. Aussitôt, des voix chuchoteuses s'élevèrent dans le circuit annexe et il dut user du sélecteur de bandes pour les séparer. Soudain, l'une d'elles éclata dans le module :

— Leader à Zino, Leader à Zino...

La voix de Niki Volmer.

— Zino à l'écoute, répondit une autre voix plus lointaine.

— Attention, Zino, reprit la voix de Volmer. Les chacals vont surgir.

— Bien reçu, Leader. Bien reçu, over.

L'Exécuteur bascula l'écoute sur l'autre bande et une autre voix au fort accent italien s'éleva à son tour :

— Si, soldati, si ! Vous y êtes. Vous allez les baiser. En douceur !

Encouragements de Pozzi à ses « alpinistes ». On se serait cru à un match de foot. Signe que, comme Volmer, il utilisait bel et bien du matériel de vision de nuit. Décidément, depuis Al Capone, la mafia s'était singulièrement modernisée.

L'Exécuteur voyait nettement les premiers grimpeurs agripper les derniers rebords des rochers. Dans quelques secondes, ils pourraient déferler sur le plateau caillouteux où s'érigait la villa-forteresse de Volmer. Mais, parfaitement disciplinés, les soldati attendaient l'arrivée au sommet de leurs suiveurs. Et pendant ce temps, les commentaires allaient bon train dans les transceivers des deux boss.

Et là-haut, les hommes de Zino attendaient.

De pied ferme.

Soudain, alors qu'on aurait pu croire la situation à jamais figée, tout se déclencha d'un coup. Au sommet du nid d'aigle, ce fut un véritable déferlement de violence. Au silence grandiose de la montagne succéda subitement un vacarme d'enfer. Les staccati des armes automatiques se mêlèrent aux poum-poum syncopés des mitrailleuses, aux éclatements secs des grenades et aux hurlements des soldats se ruant à l'assaut. Tandis que dans les transceivers les voix s'exaltaient et que les hommes mouraient pour un piton rocheux, un éclair rapide et glacé fusa dans le regard de l'Exécuteur.

Il était temps de passer à l'action.

Pianotant de nouveau sur ses claviers d'ordinateurs, il fit s'éclairer le monitor vidéo de la régie des tirs et, au-dessus de lui, le char de guerre frémit légèrement.

La lance thermique entrait en phase de préchauffe.

Pour une tâche bien définie. Une idée que Bolan avait eue à la suite de sa petite plaisanterie de l'autre soir à Platzpromenade. Il allait faire un peu de soudure. Regagnant la cabine de pilotage du van, il activa le clavier situé près du volant et pianota le petit computer pour libérer la procédure manuelle de la lance thermique. Enfin, prenant le volant, il fit démarrer le van qui se mit à dévaler la route.

Vers la vallée.

Vers sa première attaque.

Dans le même temps, il avait repris contact avec ses deux amis et lançait dans le micro de cabine :

— Faucon à Épervier, faucon à Épervier, lancement de la mission Prélude.

— Bien reçu, Faucon, renvoya le timbre de Grimaldi. Mission Prélude lancée.

Aussitôt, l'Exécuteur appela Gadgets :

— Faucon à Pachyderme, Faucon à Pachyderme...

— Pachyderme à l'écoute, Faucon.

— Lancement de la mission Saisie.

— Bien compris, répondit la voix d'Herman Schwarz. Mission Saisie lancée.

Déjà, le char de guerre déboulait dans la vallée. Exactement à l'endroit où Bolan l'avait voulu. Sur l'écran de visée couplé à l'ordinateur de la boîte à gants, la grosse Lancia apparut.

Le premier gibier.

Un gibier mécanique comme auréolé d'une espèce de linceul verdâtre. L'intensificateur de lumière. Le van décrivit une courbe pour se placer perpendiculairement et, d'un coup de pouce, il plaça le centre de la croix orange et le point rouge sur la glace de la portière arrière, avant d'enfoncer la touche commandant les 20 000 degrés de la lance thermique.

Et la glace blindée fondit.

Dans la Lancia, ce fut la panique. Tout le monde avait vu le van surgir de la nuit comme un fauve enragé et des canons d'armes automatiques apparurent. Les autres glaces furent abaissées de quelques centimètres et le festival des pruneaux commença.

Tandis que les terribles guêpes de 9mm Para frappaient rageusement le pare-brise en quadriplex du char de guerre, Bolan pila sur place et s'empara du M 16 équipé du lance-grenades Colt de 40 mm prévu à cet effet. Puis passant le canon par la fente d'une meurtrière de portière, il ajusta son tir et lâcha la « patate ».

Comme à la foire, la grenade décrivit une faible parabole, avant de se ruer d'un coup dans l'ouverture de la vitre fondue de la Lancia.

L'explosion eut lieu presque aussitôt et la limousine se mit à zigzaguer, avant d'aller buter contre un talus et de s'immobiliser. Il vit une silhouette ensanglantée essayer de sortir, puis retomber en arrière pour ne plus bouger.

Pozzi ou un autre ? Mack Bolan s'en fichait.

Il ne combattait pas vraiment des hommes, mais un système. Une institution hideuse qui n'avait pour raison de vivre que le crime et le profit crapuleux. La lie de la société. Et puis, à un moment ou un autre du blitz, Pozzi croiserait inévitablement une mauvaise trajectoire, si cela n'était déjà fait. D'ailleurs, Bolan ne pensait déjà plus à Pozzi. Il lançait le char de guerre à l'assaut de son deuxième gibier.

Tout en enfonçant la pédale d'accélérateur, l'Exécuteur jeta dans le circuit sono :

— Á toi, Pachyderme. Pour Gibier Numéro 1.

— Bien reçu, Faucon. Prise en charge annoncée.

Au même moment, un grondement s'élevait dans le ciel de nuit et des explosions sourdes résonnaient au sommet du nid d'aigle. Á bord de son 313B, Grimaldi avait entamé la mission Prélude. La destruction au sol des mortiers de Zino. Un simple chapelet de roquettes prélevées sur le stock du char de guerre et bricolées par Gadgets pour les transformer en bombinettes à haut pouvoir brisant.

Tout se déroulait comme prévu.

Mais le van fonçait toujours et Gibier Numéro 2 fut bientôt inscrit derrière le point rouge de la visée de bord.

Tout se déroula alors plus vite encore que la première fois. Parfaitement maître de la manœuvre, l'Exécuteur se mit à faire virevolter le van autour de sa proie, se moquant des impacts des balles sur son blindage, ouvrant une brèche pâteuse dans le verre également blindé d'une glace arrière de la Mercedes de Volmer comme il l'avait déjà fait pour la Lancia. Un instant, il aperçut le boss de Zurich qui faisait lui-même le coup de feu à l'aide d'un Heckler und Koch arraché à un de ses gorilles. Les autres hurlaient des insultes et des

imprécations, lui pas. Il agissait avec méthode. Pour tuer. Sans vraiment comprendre ce que ce mobil-home fabriquait là.

Il savait seulement qu'il s'était fait piéger.

Il ignorait encore par qui.

Enfin, une autre « patate » vint à bout de la Mercedes et l'Exécuteur put appeler Gadgets pour la prise en charge du deuxième Gibier. Et dans le rétro, alors qu'il lançait cette fois le char de guerre à l'assaut de la route en lacets conduisant au nid d'aigle, il vit derrière lui le formidable monstre d'acier piloté par Gadgets fondre sur la Mercedes. Un monstre de vingt-cinq tonnes, tiers-camion, tiers-bétonneuse et tiers-grue. Un engin hybride né du génie ou de la folie, spécialement carrossé et blindé dans les ateliers de Dieter Hessel et qui allait jouer un rôle important dans le plan dingue de l'Exécuteur. Déjà, sur son imposant plateau, la grue de chargement avait délicatement déposé la Lancia des pourris italiens.

Des mafieux qui n'avaient rien compris. Morts idiots.

Mais alors que le char de guerre grimpait en hurlant les premiers lacets du nid d'aigle de Volmer, alors que Bolan conservait un œil sur les cabrioles de l'hélico signalé par ses feux, il y eut soudain une terrible explosion et, comme dans un cauchemar, l'Exécuteur vit éclater dans le ciel une énorme boule de feu.

Juste à l'endroit où s'était posé son regard la seconde d'avant !

Juste... à l'emplacement de l'hélico !

CHAPITRE XXII

L'hélico avait sauté !

Comme un fou, l'Exécuteur cherchait des yeux les feux de position de l'Alouette. En vain. Au moment de l'explosion, il les avait vus disparaître au sommet du piton et les effets de la boule de feu continuaient à éclairer cette partie du ciel.

Le cauchemar !

Grimaldi ! Jack Grimaldi, le vieux pote, avait envoyé sa révérence ! Il avait trop tiré sur la corde. Trop dansé avec le diable. Jack Grimaldi était...

C'était atroce. Jamais Bolan n'avait éprouvé de peine aussi grande depuis le massacre de sa propre famille et depuis celui de Liang, son presque fils exécuté en Thaïlande par les Triades. Il avait envie de hurler, de frapper n'importe qui, de se cogner lui-même à coups de poings, de se faire mal. C'était sa faute. Il avait eu tort de laisser le pilote accomplir cette mission. Trop risquée. Trop dingue.

Dingue comme ce plan de con qu'il avait ourdi.

Comme cette croisade qu'il menait depuis des années.

Des siècles !

— JAAACK !

C'était sorti de lui comme une hémorragie. Comme une prière aussi. Un simple prénom qui symbolisait la vie un instant plus tôt et qui maintenant sonnait le glas de cette même vie. D'une amitié.

Bolan avait surestimé la chance. Et par-là même, il avait trahi son ami. Il avait failli.

— JAAACK !

Mais l'hélico ne réapparaissait pas et tandis que le van lancé à tombeau ouvert sur l'étroite route défoncée tanguait dangereusement au bord du précipice, tandis que des larmes de rage et de peine troublaient la vue de Mack Bolan, les derniers virages apparaissaient. Au détour de l'un d'eux, des ombres s'agitèrent. Il vit des hommes, des engins sur les épaules et l'ordinateur de son cerveau de guerrier identifia les longs tubes.

Des SMAW, des B-300 ou similaires. Des lance-roquettes !

Malgré son chagrin et son angoisse, l'instinct de l'Exécuteur opéra instantanément. Son esprit d'analyse aussi. Contre ce genre de projectiles capables de traverser des blindages de char d'assaut, le char de guerre ne tiendrait pas. Dans une seconde, deux au maximum...

Comme par magie, ses doigts avaient trouvé les curseurs de mise à

feu des tubes de la tourelle de toit. Il les enfonça et il y eut une secousse dans les structures du mobil-home, suivie d'un chuintement soyeux. Enfin, jaillissant au-dessus du pare-brise comme une comète aveuglante, une langue de feu traça sa courbe gracieuse en direction de l'objectif.

Le groupe se volatilisa, instantanément transformé en chaleur et en lumière. Il y eut des explosions en chaîne, des tubes lance-missiles se désintégrèrent en direction du ciel et des éclats frappèrent violemment la carrosserie du van.

Mais il était passé.

Accélérant de plus belle, il franchit un autre barrage un peu plus haut, mais ceux-là n'eurent même pas le temps d'épauler leurs tubes. Catapulté à une vitesse folle, le char de guerre leur était arrivé dessus comme la foudre. Des corps de flingueurs éclatèrent sous le choc, d'autres s'envolèrent pour s'écraser dans la caillasse du ravin et d'autres encore passèrent sous les roues dans de hideux bruits d'os brisés et de chairs écrasées. Désormais, plus rien ne pouvait arrêter l'Exécuteur. Il était en état de folie. Galvanisé par le choc de la perte de son ami, animé d'une haine redevenue glacée, il propulsait le mastodonte à l'assaut du blitz final.

Un blitz qui finirait à sa manière. Même en l'absence des réservoirs de l'hélico. Il irait au bout de son délire. Forcément. On n'arrêtait pas une haine aussi forte. On ne tuait pas celui qui la portait.

Soudain, sans qu'il ait rencontré de vraie résistance, le van bascula sur le plateau du sommet. Sursautant et se cabrant tel un pur-sang rétif, il franchit les derniers mètres qui le séparaient des premiers défenseurs. Mais, trop occupés par les « alpinistes » de Pozzi, ils ne le virent même pas arriver. Quand assaillis et attaquants réalisèrent la catastrophe, il était déjà trop tard. Les mitrailleuses que l'Exécuteur avait pourtant quasiment rayées de son plan de dingue entraient en action. Balayant tout ce qui bougeait sur le passage du char de guerre, perforant et faisant éclater la pourriture mafieuse comme autant de gros furoncles puants. Mais, plus les chapelets mortels traçaient leurs pointillés sanglants dans les carcasses des cannibales, plus il en sortait de partout et de nulle part. Les salopards étaient si nombreux qu'ils semblaient issus de la génération spontanée. Trop nombreux et trop mobiles. Et dangereux aussi. Car les tubes SMAW réapparaissaient. Ils allaient eux aussi entrer en action. C'est pour cette raison que l'Exécuteur avait monté le plan dingue. Un plan impossible à réaliser sans le concours de l'hélico.

— JACK ! hurla encore l'Exécuteur au comble d'une rage dévastatrice. JACK ! MERDE !

Il lâcha une première vague de grenades, envoya quelques rafales de 7,62 tous azimuts, positionna le van de manière à diriger les tubes

de la tourelle vers les murs de la grande villa couleur de sable et il allait enfoncer la touche de mise à feu, quand soudain l'orage éclata.

Un orage dantesque qui souleva la terre, qui fit trembler l'air et vaciller la masse gesticulante des pourris des deux camps. Un orage fabuleux !

L'hélico !

Grondant comme un jugement dernier. Magnifique !

Il avait jailli de la nuit comme un énorme frelon, semblant naître de la terre et monter hors du ciel. Il était venu d'en bas, comme s'il avait grimpé lui aussi le long du grand piton. Dans le vacarme de ses pales, il tangua un court instant au-dessus du théâtre des opérations, puis, glissant sur le côté comme une danseuse en fin de ballet, il se déporta entièrement à la droite des troupes de pourris. Juste au bord du précipice. Comme pour y pêcher, la mort qu'il allait distribuer.

Car les gros réservoirs de ses flancs étaient là. Intacts !

— JACK !

Mais bien sûr, Jack Grimaldi ne pouvait rien entendre. Il était en enfer. Ils étaient tous en enfer.

— JAAACK ! hurla une dernière fois l'Exécuteur fou de bonheur. Maintenant ! Envoie la sauce ! Maintenant !

Puis, réalisant soudain qu'il était seul à entendre, il envoya sa main sur le clavier du computer de bord, balaya les fréquences, entendit brusquement la musique qu'il n'espérait plus.

La voix de Grimaldi !

— Épervier appelle Faucon, Épervier appelle. Désolé, Stricker. Explosions trop dangereuses. J'ai failli y rester.

— Faucon à Epervier, cria l'Exécuteur. Faucon à Épervier. Je te reçois 5 sur 5 !

Il laissa un temps mort, déclara enfin d'une voix sourde :

— Putain de salaud ! Content de t'entendre.

Puis d'un coup, le calme revint dans la tête et dans le cœur de Mack Bolan et ce fut d'une voix redevenue froide et professionnelle qu'il jeta dans le micro :

— Jack ! Maintenant !

Alors, tout redevint comme avant la grande peur. Tout se déroula comme l'Exécuteur l'avait prévu. Il vit l'hélico remonter en chandelle et paraître se perdre dans la nuit, puis comme cet épervier dont il portait le nom de code, il revint en piqué, libérant en longues cascades un double panache liquide qui s'abattit sur les groupes de salopards hurlants.

En une seule fois. Très vite.

Dans les yeux de l'Exécuteur la lueur dangereuse s'était allumée. D'une voix plus glacée encore qu'avant cette grande peur qui l'avait un moment cassée, il jeta dans son micro :

— Tout est O.K., Épervier. Rentre à la maison.

Vieille plaisanterie déjoueuse de sorts qui datait du Vietnam. Grimaldi avait terminé sa mission.

Pas l'Exécuteur.

Pas Gadgets non plus.

On n'en était pas encore là. Bolan recula le van et, sans un regard de pitié pour toutes ces moches marionnettes maintenant détrempées qui couraient en tous sens en tirant n'importe où, il leva enfin le bras. Vers le petit boîtier de commandes qu'il avait fixé au chapiteau du van dans les ateliers de Dieter Hessel. Pour y enfoncer l'unique bouton qui s'y trouvait.

Sur le toit du char de guerre, il y eut comme un claquement et, soudain, comme une lance à incendie qui se déchaîne, un long et puissant jet se mit à arroser l'espace.

Et aussi les cannibales.

Un jet étrangement sirupeux, qui instantanément et au contact du liquide largué par l'hélico devint lourd et pâteux... puis solide.

D'abord englués, collés au sol puis carrément empêtrés, les cannibales des deux bords se mirent à hurler, à essayer de s'arracher à cette gangue qui ressemblait à du verre en solidification accélérée. À cette pâte transparente qui les emprisonnait, qui formait carapace, qui les étouffait peu à peu et qui, finalement, les noyait. Spectacle hallucinant que ces affreux, tous sanguinaires, tous pourris jusqu'à la moelle et qui à l'instant de mourir n'avaient même pas l'ultime satisfaction de comprendre. Là-haut sur le toit, la lance débitait toujours son gros jet de mort propre. Bolan laissait le doigt sur le bouton, faisant tourner et virevolter le char de guerre comme l'aurait fait une auto-tampon prise de folle gaieté. Il laissa tourner le van jusqu'à ce que plus une goutte de liquide sirupeux ne sorte du gros réservoir. Quand ce fut fait, plus un seul flingueur des deux camps se trouvant sur le plateau ne frémissait.

Tous paralysés dans cet étrange théâtre immobile, ils avaient cessé de respirer. Ils n'étaient plus que des mannequins.

Un musée Grévin de salauds piqué sur la montagne.

Alors seulement, l'Exécuteur perçut le grondement indiquant la dernière phase de son plan dingue. Celui qui annonçait l'apothéose, le clou flambant d'un spectacle délirant. Ce grondement-là était la fin du blitz. La tombée du rideau rouge.

Rouge comme le sang.

L'Exécuteur fit tourner le van et, se laissant aller contre le dossier de son siège de cabine, il attendit l'apparition.

Une apparition qui se manifesta comme dans un film au ralenti. Avec image déformée par la chaleur, phares d'angoisse trouant la nuit et ses écharpes laiteuses, mufle menaçant d'un monstre sortant de

terre.

Pachyderme.

Le mastodonte tiers-camion, tiers-bétonneuse et tiers-grue. L'engin dantesque issu du génie et de la folie. La force lourde et tranquille conduite par l'homme et son intelligence. Á travers les deux pare-brise, l'Exécuteur croisa le regard d'Herman Schwarz au moment où le monstre arrivait sur le plateau. Un regard à la fois tranquille et un peu trop fixe. Un regard d'homme qui sait ce qu'il va faire. Qui sait aussi qu'il est d'accord avec lui-même. Et derrière ce regard, derrière la cabine et ses chromes étincelants, posées sur le vaste plateau-grue comme deux gros jouets balourds, la Mercedes et la Lancia. Avec à leurs bords, huit imbéciles piégés. Huit morts, huit salauds en mal de haine, de crasse, de crimes et de sang.

Huit ordures aux regards de noyés.

Posément, l'Exécuteur se pencha vers le micro et s'adressant à Gadgets par radio-téléphone, il déclara :

— Á toi de jouer, Pachyderme.

Puis tandis que le monstre grondait dans une sorte d'acquiescement, il fit faire volte-face au char de guerre et en deux coups de lance-roquettes, il fit sauter une large brèche dans le béton de la muraille de la villa forteresse. Une ouverture fumante par laquelle l'un suivant l'autre, le van et le monstre pénétrèrent dans la grande cour du saint des saints. D'un coup de pouce, Bolan envoya une longue rafale de 7, 62 dans les verrières de l'immense serre. En se brisant, le verre fit un vacarme cinglant. Un bruit qui résonna longtemps et Bolan attendit que le silence revienne pour sauter enfin à bas du char de guerre.

Avec pour seules armes la mini-Uzi dans la saignée du bras et l'énorme AutoMag 44 battant sa combinaison noire dans son holster de poitrine, il parcourut à pied la distance qui le séparait encore de son dernier objectif.

L'aquarium.

Mais à l'instant où il foulait de ses rangers les premières lames du plancher de la serre, il y eut comme un souffle émanant des bouquets de plantes vertes et un éclair livide fusa vers la face de l'Exécuteur. Dans un réflexe fulgurant, il avait glissé de côté, évitant in extremis la longue lame du sabre japonais. Une ombre jaillit devant lui, poussa un feulement bestial et la lame fouetta de nouveau l'air en chuintant lugubrement. Prévenu par les aveux de Tasca, l'Exécuteur avait quand même failli se faire avoir par la rapidité de la première attaque. Cette fois, il faillit se faire découper en rondelles par la lame d'un deuxième sabre. Puis les deux samouraïs jaillirent en même temps de l'ombre glauque de la serre et attaquèrent simultanément. L'un en haut, l'autre en bas.

En poussant le kaï.

Le cri libérateur d'énergie.

Un cri qui coïncida exactement avec le premier coup de feu. Énorme. Assourdissant.

Bolan sentit un souffle terrible, enregistra une brûlure au cou, se dit qu'il avait été touché et que... Puis il ne pensa plus. Son cerveau avait tout enregistré en un centième de seconde. Les deux samouraïs, la détonation, la haute silhouette qui était le temps d'un éclair apparue et qui s'était de nouveau perdue. Alors, tout se joua entre ses réflexes et ceux des autres. Le premier samouraï qui fonça sur lui à cette milliseconde ne comprit rien. Balayée par le fléau du canon de l'Uzi, la lame de son sabre lui échappa pour s'envoler très loin, et tout de suite après il reçut un grand choc en plein front.

Une rafale de 9 mm.

Courte. Efficace.

Si efficace que dans la foulée, elle cueillit le deuxième samouraï au moment même de son attaque. Par un caprice du hasard, son sabre vola le premier en éclats et un millième de seconde plus tard, son cou tranché par le chapelet d'ogives incandescentes se transformait en bouillie sanglante.

— Bolan !

L'Exécuteur se retourna d'un bloc. On l'avait appelé par son nom ! Une voix inconnue. Encore une fois, il avait distingué une ombre dans les feuillages. Si furtive que n'importe qui d'autre aurait cru avoir rêvé. Mais Mack Bolan était de la trempe des vrais guerriers. Son instinct ne pouvait le tromper. Un instinct qui lui fit presser la détente de l'Uzi une deuxième fois. Au jugé. Tout en plongeant lui aussi dans les massifs glauques. Dans sa chute en avant, il entendit une autre détonation. Assourdissante.

Du 44 magnum.

Et à l'endroit où s'était trouvée sa tête un dixième de seconde plus tôt, une branche sectionnée net s'abattait.

— Bo... lan !

La même voix. Ou plutôt le même timbre. La voix, elle, était devenue plus rauque. Moins brève aussi.

Comme retenue de l'intérieur. L'Exécuteur connaissait ce phénomène. Comme une économie d'énergie involontaire. Il le connaissait bien, ce phénomène, pour l'avoir souvent entendu.

Quand l'ennemi abattu attendait sa mort.

— Bolaaan !

Cette fois, plus de doute possible. L'Exécuteur roula dans les massifs, atterrit dans de la terre meuble. Elle était chaude et sentait l'humus. Toujours à l'instinct, il avait localisé l'origine de la voix. Arrachant du holster l'inférieur AutoMag plus facile à manier que l'Uzi,

il fut sur le type avant que celui-ci n'ait eu le temps de comprendre qu'il l'avait contourné. Dans l'ombre de forêt tropicale de cette partie de la serre, Bolan devina une face souillée de terre, deux yeux blancs, une bouche grimaçante d'où s'échappait du sang et il vit une main qui serrait une arme. Superbe. Á l'acier pâle et luisant, au canon de quatre pouces. Énorme.

Un 44 Magnum Smith & Wesson, modèle 29.

Zino ! Ce type était Zino. Le gorille personnel de Volmer. Son chien de garde. Dans le regard levé sur lui, l'Exécuteur reconnaissait le signe. Cette lueur à la fois dure et un peu désabusée qui distingue les vrais tueurs. Les pros. Les machines à tuer. Et sans doute par un étrange phénomène de précognition, l'autre avait tout deviné en le voyant.

— B... Bolan ?

Le grand flingueur au 44 allait mourir. Il le savait et, juste avant le grand saut, il posait une question essentielle. Sa question. L'Exécuteur hocha la tête, plongea intensément son regard dans le sien et lâcha :

— Affirmatif.

Sans ce regard intense qui l'avait étrangement fait communier avec son vaincu, l'Exécuteur serait mort.

Car à la fraction de temps infime où il reconnaissait être Bolan, son instinct de tueur avait enregistré le détail infinitésimal qui aurait échappé à tout autre.

Une lueur.

Une lueur de triomphe ultime logée tout au fond des prunelles pâles. Il se souvint alors des aveux de Tasca et sut ce qui allait se passer. Il le sut là encore un millième de seconde avant que Zino ne dégage sa deuxième main.

Et son deuxième 44 Magnum.

Alors, sans que le cerveau de Bolan n'intervienne, ce fut l'index de l'Exécuteur qui pressa la détente du terrible AutoMag. Celui-ci sursauta violemment dans sa main, et à plus de 400 mètres/seconde, la terrible 44 alla fracasser le crâne de Zino.

La grande carcasse sursauta, se raidit, s'affaissa enfin pour ne plus bouger.

Même mort, le tueur n'avait pas lâché ses flingues.

Un bref instant, l'Exécuteur contempla le long corps osseux, puis, sans un mot ni le moindre regret, il tourna le dos pour faire face au mufle grondant du monstre conduit par Gadgets. D'un signe, il lui enjoignit d'avancer encore et l'engin vint écraser d'autres armatures, d'autres lambeaux de verre et d'autres pauvres plantes. Enfin, sur un autre signe de l'Exécuteur, il stoppa et, à quelques mètres seulement de la rambarde d'acier entourant le grand aquarium vide, sa grue s'activa dans le ronronnement huilé de ses puissants vérins. Quand son

énorme crochet tira sur le câble entourant la Lancia, il y eut des grincements. Dans un nuage de fumée grasse, la grue arracha la Lancia au plateau du camion, la souleva dans les airs, la porta au-dessus de la fosse transparente de l'aquarium sans poissons. Puis elle se mit à la descendre, lentement, avec des précautions de dentellière. Quand, quatre mètres plus bas, les roues touchèrent le fond, cela grinça encore, mais le travail était fait.

Enfin, la moitié du travail.

Bolan se pencha, ouvrit la bélière de sécurité du gros crochet et fit signe à Gadgets de remonter ce dernier.

Une minute plus tard, la Mercedes passait à son tour au-dessus de Bolan. Et là, il reçut le choc.

Volmer n'était pas mort !

Incroyable !

Déchiqueté de partout, pissant le sang comme une fontaine, le capo de Zurich semblait sur le point de lâcher la rampe. Quand son regard et celui de l'Exécuteur se croisèrent, ce dernier comprit que l'Allemand savait sa mort imminente.

À cet instant, si Bolan l'avait pu, il l'aurait achevé d'une balle dans la tête. Une espèce de faveur. Mais le boss de Zurich s'était soudain affalé sur la banquette, protégé par le cadavre de son porte-flingue.

Mort ou guère mieux.

La Mercedes alla donc rejoindre la Lancia dans l'aquarium et quand elle pesa sur elle de tout son poids, le pavillon de la berline italienne s'écrasa légèrement.

Alors, comme déjà venue du néant, la voix de Niki Volmer s'éleva par-dessus les grondements des machines :

— Bolan ! Les amici te baiseront !

Une voix aux portes de la mort.

Une lueur glacée passa dans les prunelles de l'Exécuteur et sur un dernier signe de lui, Gadgets abandonna la cabine du monstre d'acier. Pour lui laisser la place. Bolan s'y installa, manœuvra quelques leviers, déclencha une autre qualité de grondement dans les entrailles de Pachyderme et la partie « bétonneuse » de l'engin se renversa lentement, tandis qu'un épais manchon métallique souple allait se positionner au-dessus de l'aquarium et aussitôt, une matière sirupeuse se mit à couler à flots épais.

Dans la fosse, Volmer cria encore d'une voix finissante :

— On t'aura, fumier ! On finira par t'avoir !

C'était possible. Mais l'Exécuteur n'entendait plus. À l'intérieur de la Mercedes, la matière transparente et sirupeuse s'infiltrait, montant peu à peu dans l'habitacle. Il y eut une sorte de remous, puis plus rien.

Rien que la mort.

Alors, quittant le monstre pour gagner le char de guerre,

l'Exécuteur le fit rouler jusqu'à la fosse, tira sur la poignée fixée au plafond de la cabine et le deuxième réservoir de la mystérieuse matière déjà utilisée par l'hélico un peu plus tôt se déversa dans l'aquarium pour le remplir de 1000 litres supplémentaires.

Bolan regarda sa montre, attendit un petit instant, puis s'emparant d'un morceau de ferraille qui traînait dans les débris, il le plongea dans l'aquarium et eut immédiatement la confirmation de ce dont il se doutait déjà... La 3X était bel et bien la colle du troisième millénaire. Dure comme l'acier. Solidifiée en sept secondes !

Peut-être un peu aussi grâce au génie de Gadgets.

Avec enfouis dans sa masse transparente comme le verre, quelques beaux spécimen de la nature humaine. Intéressants à contempler.

Comme dans la vitrine d'un musée. Ou dans l'eau transparente d'un aquarium...

Un moment, qui resterait longtemps gravé dans sa mémoire, Mack Bolan contempla le paysage superbe, étendu sous ses yeux depuis la terrasse du bunker.

Il avait voulu donner à la mafia une leçon... spectaculaire et y était parvenu au-delà de toutes ses espérances. Il était probable que lorsque l'on découvrirait le désastre – les soldats figés dans leur gangue de glace, accrochés au flanc de la montagne, et leurs patrons-pirhanas, piégés dans le bocal géant –, la légende de l'Exécuteur n'aurait plus de limite. Il avait d'un seul coup détruit deux familles importantes, vengé les Dorfman et Schwarz, rempli son contrat. Et pourtant Mack Bolan se sentait très mal.

Comment oublier que, pour honorer une guerre qui n'appartenait qu'à lui, il avait failli entraîner Grimaldi dans la mort ? Comment oublier que, malgré toutes les précautions prises, il s'en était fallu de rien que la mort allât frapper dans son camp ! Allât frapper son meilleur ami. Est-ce que son combat – désespéré, inhumain – méritait de faire prendre de tels risques à de tels hommes ? Est-ce que ce combat signifiait toujours quelque chose, d'ailleurs, après toutes ces années ? L'Exécuteur eut un instant la tentation de déposer les armes, de déclarer forfait.

Pourtant, au-delà des montagnes, sur une place de Zurich qui, durant des siècles, avait été tranquille, des adolescents se tuaient en plein jour, se piquaient en public, se droguaient sans que plus personne ne s'en étonne !

Pourtant, au-delà des montagnes, dans une institution de Genève, à l'abri des drames et de l'horreur, un enfant cherchait désespérément au fond de lui une force qui lui permettrait de retrouver le goût de vivre. Aujourd'hui encore, le petit Cheng s'interdisait de prononcer le moindre mot. Littéralement muet d'horreur !

Pour ces adolescents que plus personne ne regardait, pour cet

enfant au regard perdu, Bolan sut qu'il n'abandonnerait pas. Mais avant de reprendre la lutte, il irait se ressourcer quelques jours dans le monde innocent de la fondation Miséricorde.

Une main s'était posée sur son épaule.

— Viens, Mack. Je crois que c'est fini pour cette fois. L'Exécuteur respira longuement l'air frais du petit matin, regarda le soleil percer lentement la brume à ses pieds et sourit :

— Tu as raison, Gadgets ! Le boulot est fini. On rentre à la maison !